M. 4. 147

81

VOYAGE
A SURINAM
ET DANS L'INTÉRIEUR
DE LA GUIANE.
T. II.

11.A.147

II. 4. 147

II

VOYAGE

A SURINAM

ET DANS L'INTÉRIEUR

DE LA GUIANE,

CONTENANT

La Relation de cinq Années de Courses et d'Observations faites dans cette Contrée intéressante et peu connue;

Avec des Détails sur les Indiens de la Guiane et les Nègres;

PAR LE CAPITAINE J. G. STEDMAN;

Traduit de l'anglais par P. F. Henry:

Suivi du Tableau de la Colonie Française de Cayenne.

Avec une Collection de 44 Planches in-4°., gravées en taille-douce, contenant des Vues, Marines, Cartes Géographiques, Plans, Portraits, Costumes, Animaux, Plantes, etc. dessinés sur les lieux par J. G. Stedman.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGE
A SURINAM,
ET DANS L'INTÉRIEUR
DE LA GUIANE.

CHAPITRE XIII.

Description d'une Plantation de Cannes de sucre. — Bonheur domestique dans une cabane. — Opérations du général Fourgeoud. — La Duncane, *l'Igname, le* Soubacou.—*Cruautés de quelques Commandeurs. — Différentes espèces de Poissons. — Ressentiment d'un Capitaine des Rebelles.*

Je viens de dire que je menois la vie la plus heureuse à l'Espérance. Ma félicité duroit encore, quand M. et Mde. Lolkens, étant venus me voir, me laissèrent l'adresse de MM. Passelage pere et fils, d'Amsterdam, qui étoient les nouveaux propriétaires de ma Joanna. Ils m'invitèrent, de plus, à la faire venir à l'Espérance, dont le séjour lui

seroit plus agréable que celui de Fauconberg ou de Paramaribo : on peut s'imaginer si j'y consentis volontiers ; et à l'instant j'ordonnai aux esclaves de construire une maison de bois de latanier, pour la recevoir.

En même temps, j'écrivis la lettre suivante à MM. Passelage père et fils :

MM.

« J'ai appris par M. Lolkens, administrateur de la plantation de Fauconberg, » que vous en êtes maintenant propriétaires. » Ayant de grandes obligations à l'une de » vos esclaves mulâtres, fille de feu M. » Kruythoff, nommée *Joanna*, qui m'a » soigné pendant ma maladie, je voudrois » lui témoigner ma reconnoissance, en » achetant de vous, Messieurs, sa liberté » sans délai. Daignez m'en dire le prix ; il » vous sera payé sur-le-champ, et vous » obligerez, Messieurs,

» Votre très-humble et très-obéissant » serviteur, *Jean-Gabriel Stedman*, » capitaine dans le corps de marine du » colonel Fourgeoud. »

Cette lettre étoit accompagnée d'une autre de M. Lolkens; et ce digne ami me flattoit du succès.

Les ayant fait partir toutes deux pour la Hollande, j'eus le temps et la facilité d'examiner une plantation de cannes de sucre dans tous ses détails : j'essaierai d'en faire une exacte description.

Les bâtimens consistent ordinairement en une maison élégante pour le maître, en deux autres pour le commandeur et le teneur de livres, en un logement pour le charpentier, en cuisines, en magasins, et en écuries, si ce sont des chevaux ou des mulets qui font tourner le moulin à sucre, car à la plantation de l'Espérance, on ne s'en sert pas, l'eau y fait mouvoir les roues; la haute marée la pousse dans des canaux, au moyen d'écluses qu'on ouvre à la basse marée; et cette eau, tombant comme un torrent, met toute la machine en mouvement. Un moulin à sucre coûte ordinairement à construire quatre mille, et souvent sept ou huit mille livres sterling.

Il seroit peut-être fastidieux de détailler, pièce par pièce, une telle machine; j'observerai seulement que la grande roue se

meut perpendiculairement, et correspond à une autre aussi fort large, placée horizontalement : celle-ci frappe trois cylindres de fer supportés en dessous par une forte poutre, et si rapprochés, qu'ils rendent aussi mince qu'une feuille de papier tout ce qui passe entr'eux. C'est ainsi que la canne de sucre est brisée, pour séparer de l'écorce le jus ou la liqueur.

Les autres moulins sont construits sur les mêmes principes; et, pour produire l'effet de la roue horizontale, les chevaux ou les mulets font tourner un grand lévier. Si le moulin à eau travaille plus fort, et s'il est moins coûteux, il faut aussi attendre la haute marée, et il ne peut aller qu'une partie du jour. Le moulin que font mouvoir des chevaux, au contraire, peut tourner en tout temps, au gré du propriétaire. — Près du moulin est un atelier bâti en brique, où sont de grands chaudrons de cuivre, dans lesquels on fait bouillir le sucre liquide; ils sont ordinairement au nombre de cinq. Vis-à-vis sont les rafraîchissoirs : ce sont de grands vaisseaux de bois carrés dont le fond est plat, dans lesquels on dépose le sucre au sortir de la chaudière pour s'y refroidir,

avant de le mettre dans des muids : ceux-ci sont posés, près des rafraîchissoirs, sur de fortes solives cannelées, qui reçoivent la melasse quand elle tombe du sucre, et la conduisent, par leurs canaux, dans une citerne carrée creusée en dessous. L'atelier pour la distillation est auprès de celui-ci ; on y tire, de l'écume de la liqueur, une espèce de rhum, dont j'ai parlé précédemment sous le nom de *kill-devil*. Chaque planteur, à Surinam, a toujours à sa disposition un bateau couvert, et différentes autres barques, pour y transporter ses productions : il a aussi un magasin pour les y faire sécher.

L'étendue des plantations de cannes de sucre, dans cette colonie, est ordinairement de cinq ou six cents acres. Les parties destinées à la culture sont partagées en carrés, où l'on couche en terre, et d'une manière oblique, dans des rayons droits et parallèles, les plants ou boutures des cannes, auxquels on donne environ un pied de long : on les plante ordinairement dans la saison des pluies, quand la terre est humide et grasse. Les jets qui sortent des joints des plants sont environ douze ou seize mois avant de parvenir à leur point de maturité : lorsqu'ils

y sont, ils deviennent jaunes, et leur grosseur est à-peu-près celle d'une flûte d'Allemagne. La canne de sucre croît de six à dix pieds de haut : de ses œilletons sortent des feuilles d'un vert pâle, de la forme de celles du poireau, mais plus longues et dentelées, qui retombent vers la terre lorsque la plante est bonne à couper. Le soin principal des esclaves, pendant que croissent les cannes, est de les sarcler, sans quoi les mauvaises herbes les affoibliroient.

On compte dans quelques plantations de cannes de sucre, plus de quatre cents esclaves. Les sommes qu'il en coûte pour les acheter et pour construire les bâtimens, se montent à vingt et vingt-quatre mille livres sterling, sans la valeur du fonds de terre.

Voyons, maintenant, ce que devient la canne pendant l'opération du moulin : elle y est brisée entre les trois cylindres par lesquels elle passe deux fois. Ensuite la liqueur est conduite par une rainure pratiquée dans une poutre, dans l'atelier où on la fait bouillir, et où elle est reçue dans une espèce de citerne de bois.

Le travail des nègres qui servent les

cylindres, est si dangereux, que si un de leurs doigts est pris entre deux rouleaux, ce qui arrive fréquemment et par inadvertance, le bras entier est à l'instant attiré et mis en pièces, si ce n'est même une partie du corps. Ordinairement, on tient une hache toute prête, pour couper le membre, car l'homme courroit risque de périr avant que cette machine pût être arrêtée. Un autre danger auquel sont exposés ces malheureux esclaves, est de goûter seulement cette liqueur qu'ils extraient à la sueur de leur front; si l'on s'en apperçoit, ils sont condamnés à recevoir quelques centaines de coups de fouet, ou même à avoir la langue arrachée, par ordre du commandeur.

Au sortir de la citerne de bois, dont je viens de parler, la liqueur est portée dans la première chaudière de cuivre, où elle filtre à travers un treillis, pour empêcher toute paille qui eût pu échapper au cylindre, d'y rester. Cette liqueur, après avoir bouilli, pendant quelque temps, et après avoir été écumée, est encore portée dans la seconde chaudière, et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième et dernière, où elle acquiert, enfin, le degré d'épaisseur ou la

consistance convenable, pour être déposée dans les rafraîchissoirs : on jette dans les chaudières quelques livres de terre et d'alun mêlés ensemble pour granuler la matière liquide : ainsi donc, on la fait bouillir de plus en plus, jusqu'à la cinquième chaudière. Quand on met le sucre dans les rafraîchissoirs, on a soin de bien le remuer et de l'y étendre également : quand il est froid, il a l'air d'être gelé ; il est solide, candi, brun et brillant ; on diroit presque des masses de bois de noyer extrêmement poli. Sorti des rafraîchissoirs, on le dépose dans des muids qui contiennent mille livres pesant de sucre, au fond desquels sont des fentes et de petits trous qui servent à l'écoulement de tout ce qui reste encore de liquide, qu'on nomme mélasse, et qui, comme je l'ai déjà dit, est reçue dans une citerne creusée en dessous. Après cette dernière opération, le sucre est en état d'être transporté en Europe, pour l'y raffiner et le mettre en pains. J'observerai que celui dont le grain est le plus gros, est le meilleur, et qu'aucun pays ne peut être plus propre à sa culture que la Guiane. La richesse d'un sol inépuisable y porte le produit de la canne à

sucre à trois ou quatre muids par acre. En 1771, on n'en exporta pas moins de vingt-quatre mille muids pour Roterdam et Amsterdam seulement, ce qui, à six livres sterling par muid, et quelquefois on le vend le double, fit une somme de près de cent cinquante mille livres sterling, sans parler d'une grande quantité de *kill-devil* et de *mélasse*. Celle-ci, qu'on peut évaluer à sept mille muids, pour cette même année, fut vendue vingt-cinq mille livres sterling aux Anglo-Américains : l'autre est distillé à Surinam pour l'usage des nègres; on peut en porter le produit à la même somme : ce qui donne, pour toutes trois réunies, celle d'environ deux cent mille livres sterling par an.

Le *kill-devil* fait aussi la boisson de quelques planteurs; mais il l'est sur-tout des soldats et des matelots. Lorsqu'il est nouveau, c'est un poison lent pour tout européen. Les nègres n'en sont jamais incommodés; au contraire, il leur est très-nécessaire et très-bon, sur-tout dans la saison des pluies. Aucune partie de la canne de sucre n'est inutile. Le jonc moulu et les feuilles servent de fumier et d'engrais.

Toutes les plantations sont entourées de forêts. Des troupeaux de bêtes fauves y commettent de grands ravages ; on leur fait donner la chasse par des chiens, et les nègres en tuent fréquemment. D'après ce que j'ai dit sur ce seul sujet, on peut se former une idée de la richesse naturelle de ce pays, mais, je doute cependant, que la colonie de Surinam, si jamais elle passoit en d'autres mains que celles des Hollandais, fût d'un aussi considérable rapport. Il n'y a qu'eux qui possèdent à un degré si éminent, la patience, l'industrie et la persévérance.

Je reviens, maintenant, à ma narration. J'ai dit que les esclaves à ma disposition étoient occupés à construire une maison, pour y recevoir Joanna : ils l'achevèrent en cinq ou six jours. Elle étoit composée d'une salle de compagnie, qui servoit aussi de salle à manger ; d'une chambre à coucher, dans laquelle je renfermai tous mes effets ; et d'une sorte de portique, pour prendre l'air en dehors. Une petite cuisine et un grand poulailler en étoient détachés. Des palissades entouroient le tout, et la situation en étoit enchanteresse. Les tables, les chaises

et les bancs qui composoient mon ameublement, étoient aussi de bois de latanier. Les portes et les fenêtres étoient fermées, au moyen d'ingénieuses serrures et de clefs de bois, qu'un nègre m'avoit données, et qui étoient son ouvrage. Tout étant ainsi disposé, mon premier soin fut de faire placer dans ce logement les provisions que j'avois apportées de Paramaribo. Elles consistoient en un baril de farine, en un autre de maquereau salé, qui est délicieux dans ce pays et qu'on y apporte du nord de l'Amérique; en jambons, en marinades et en biscuits de Boston. J'avois aussi du vin, du rhum de la Jamaïque, du thé, du sucre et une caisse de bougies de spermacéti. M. Kennedy m'avoit envoyé de sa plantation de *Vriedyk* deux jolis moutons étrangers et un cochon. La tante de Joanna me donna deux douzaines de différentes pièces de volailles; et les légumes et les fruits, le gibier et le poisson, comme de coutume, m'arrivoient de toutes parts.

Le premier avril, Joanna descendit la rivière et vint à l'Espérance dans la barge de Fauconberg, conduite par huit rameurs nègres. Je lui communiquai aussitôt le contenu de

la lettre que j'avois écrite en Hollande. Elle me remercia avec beaucoup de modestie, mais ses regards parlèrent plus vivement que ses discours. Je la menai à sa nouvelle habitation, où en signe de respect, les esclaves de la plantation lui firent aussitôt des présens de cassaves, d'ignames, de bananes et de plantains. Jamais amans ne furent plus heureux. Libres comme ces lianes des forêts, nous respirions l'air le plus pur. Le contentement et la bonne santé étoient mon partage; et ma compagne, brillante de jeunesse et de beauté, faisoit l'envie et l'admiration de toute la colonie.

Le colonel Fourgeoud, se déterminant alors à quitter les bois, et à établir son camp à Magdenberg, poste situé près de l'embouchure de la Comewine, je lui envoyai une grande barge remplie de provisions, et montée par vingt fusiliers commandés par un officier. Je fis ensuite la revue de mes soldats de marine; il ne m'en restoit pas plus de vingt, sans compter, cependant, un petit détachement placé à *Calis*, près de l'embouchure de la *Cassivinica-Crique*: plus haut sur la même crique, et dans une plantation appelée *Coupy*, étoient aussi postés un officier et quelques soldats.

Le 4, au matin, je fus témoin d'un combat fort extraordinaire entre deux serpens, l'un d'environ trois pieds de long, l'autre seulement de quatorze pouces. Il dura près d'une heure et demie, pendant laquelle les détours et les sinuosités de ces animaux furent très-curieux; et il finit par la défaite du plus petit, que le plus gros saisit par la tête et avala tout entier et vivant.

Mon nègre, le même jour, ayant jeté quelques petits charbons ardens, je fus fort surpris de voir une grenouille les avaler avec avidité, sans qu'elle parût en ressentir aucun mal; et sans doute elle les prit pour des mouches à feu. Je vis aussi, dans un moulin à sucre, une grenouille qui se régaloit de fourmis, dont le nombre étoit très-grand dans ce lieu. Elle les lapoit avec sa langue à mesure qu'elles passoient devant elle. Une autre grenouille dormoit tous les jours sur une des poutres de ma maison, qu'elle quittoit régulièrement à la nuit. Les nègres la nommoient *yombo-yombo*, à cause de la force dont elle sautoit. La grenouille de cette espèce est très-petite, un peu plate; sa peau est d'un beau jaune, tacheté de mouches noires et de couleur

écarlate. On la trouve fréquemment dan les appartemens élevés des maisons. Celle en question nous ayant paru un fort joli petit animal, nous défendîmes qu'on la touchât.

Le 8, entre six et sept heures du matin, pendant que nous enterrions un de nos sergens, nous entendîmes le bruit de plusieurs canons de minute, vers la Pereca, et je détachai aussitôt un officier et douze soldats, pour aller au secours de ce côté. Ils revinrent le lendemain et me dirent que les rebelles avoient attaqué la plantation de *Kortendour*, où ils pillèrent de la poudre; mais que le maître ayant armé tous ses esclaves, ceux-ci avoient forcé les premiers à la retraite, sans qu'on eût eu besoin d'autre secours.

Le colonel Fourgeoud m'envoya de la *Wana-Crique*, un petit détachement, qui arriva le 11, à l'Espérance, avec le nègre *Septembre*, toujours prisonnier. Les soldats racontèrent que les rebelles avoient parlé au commandant, et lui avoient ri au nez, en lui entendant donner l'ordre de ne pas faire feu sur eux, mais de les prendre vivans. J'appris aussi que parmi ceux qui s'étoient perdus dans les bois, se trouvoit le

malheureux Schmidt, qui dernièrement avoit été si cruellement blessé, que depuis il n'avoit pu se rétablir entièrement.

Le 15, la haute marée ayant forcé les écluses, mit tout notre poste sous l'eau, à l'exception de l'espace sur lequel j'avois placé ma cabane, qui demeura sec. Par cet accident, les officiers et les soldats eurent de l'eau jusqu'aux genoux. Le même jour, le volontaire *Heneman*, mon digne ami, vint du camp du colonel Fourgeoud, à la *Wana-Crique*, dans une barge remplie de munitions et de soldats. Il étoit nommé lieutenant dans ma compagnie. J'appris de lui que le reste des troupes quittoit Magdenberg, pour se rendre vers la partie supérieure de la Comewine, et y prendre ses cantonnemens. Ce pauvre jeune-homme étoit épuisé de misère et de fatigues; je le confiai aux soins de Joanna, qui le traita comme un frère.

Le 14, le colonel Fourgeoud étant arrivé avec ses troupes à Magdenberg, les officiers et les soldats de la compagnie, et les chasseurs, au nombre de près de deux cents hommes, descendirent la rivière dans des barges, pour être répartis dans différens postes

sur la Pereca. Quelques-uns d'entr'eux prirent terre à l'Espérance, pour s'y rafraîchir, et se conduisirent si mal, que mes officiers et moi nous fûmes forcés d'en maltraiter une demi-douzaine : ils partirent le même jour. Je dépêchai ensuite un bateau couvert à huit rames, pour conduire le commandant en chef, avec quelques-uns de ses officiers, à Paramaribo, d'où il permit enfin au comte Randwyck de s'embarquer pour la Hollande.

Le 16, la plus grande partie des moutons appartenant à cette plantation, furent malheureusement empoisonnés, en mangeant d'une plante, nommée *duncane*, par les nègres ; mais les miens en réchappèrent. Je suis fort fâché de n'avoir pas plus attentivement examiné cette plante. Voici tout ce que j'en sais. C'est un arbuste à larges feuilles vertes, de la grosseur à-peu-près de la bardane anglaise. Il croît naturellement dans les lieux bas et marécageux, et cause à l'instant la mort de tout animal qui en goûte. Les esclaves sont, en conséquence, obligés de l'arracher soigneusement des savanes et des prairies, où l'on engraisse le bétail ; car on prétend que les bœufs et les moutons l'aiment avec passion, quoiqu'il leur

leur soit contraire, et que l'instinct des animaux leur fasse distinguer, dit-on, les plantes qui leur conviennent, de celles qui leur sont nuisibles. Un nègre, par inadvertance, avoit laissé croître cette plante dans son jardin, où les malheureux moutons entrèrent en renversant les palissades.

Il y avoit aussi, dans ce même jardin, plusieurs autres racines et plantes qui sont dignes d'attention. J'y trouvai l'igname, racine bien connue dans les Indes occidentales, et qui se plaît dans un terrain gras. Celle de Surinam pèse quelquefois trois ou quatre livres, et le rapport d'une acre peut aller de dix à vingt mille pesant: elle est très-agréable au goût, soit bouillie, soit rôtie, et de plus très-saine et d'une facile digestion. L'intérieur en est blanc, et l'extérieur, d'une couleur de pourpre foncé, approchant du noir. Sa forme est très-irrégulière. Les iguames viennent de boutures qu'on plante à peu de distance les unes des autres; et au bout de six mois elles parviennent à une parfaite maturité. Les feuilles, alors, commencent à pâlir. Jusque-là, elles sont d'un vert très-sombre. Ces racines rampent sur la terre comme le lierre. Elles font

la principale nourriture des esclaves dans les Indes occidentales, et tiennent même lieu de pain. On peut les conserver pendant un an, ou environ ; elles servent dans de longs voyages, et l'on en transporte souvent en Angleterre. Je vis encore une autre racine, très-petite, qu'on nomme *naapjès* à Surinam. On la mange de la même manière que l'igname, mais elle est bien meilleure. Toutes deux remplacent ici les patates, les carottes et les navets, qui nous sont d'une si grande utilité en Angleterre.

Le même jardin renfermoit aussi du bled de turquie, ou *maïs*, semblable à celui d'Europe. On en cultive beaucoup à Surinam : on en donne, non-seulement à la volaille et au bétail de toutes sortes ; mais on le réduit encore en farine, et les créoles en font d'excellens gâteaux, qui sont, de plus, très-nourrissants. On en mange quelquefois avec des gousses d'*althea*. Celui-ci est un arbuste très-petit, dont les feuilles sont oblongues ; les mêmes gousses, bien bouillies, donnent une très-bonne sauce, quand on l'assaisonne avec du poivre de Cayenne ; mais leur qualité mucilagineuse la rend peu ragoûtante.

Me promenant, mon fusil sur l'épaule, le soir du jour qui fut si fatal aux moutons, je tuai un oiseau, nommé ici *soubacou*. C'étoit une espèce de héron gris. Son bec et ses jambes étoient très-longs, et d'un vert très-foncé. Celles-ci sembloient couvertes de larges écailles, d'une substance dure et semblable à de la corne; et les griffes de chaque doigt du milieu du pied, étoient dentées. Cet oiseau, quoique de la grosseur d'une poule ordinaire, étoit d'un poids aussi léger qu'un pigeon. Lorsqu'il fut apprêté, nous lui trouvâmes un goût de poisson.

Je n'ai cité, depuis quelque temps, aucun trait de cruauté, et je m'en suis estimé très-heureux. Ce n'est donc qu'à regret que je me vois forcé d'en rapporter quelques-uns qui, j'en suis sûr, exciteront l'indignation et la pitié du lecteur. Le premier acte de barbarie qui émut ma compassion, fut une exécution que je vis dans une plantation voisine. Une belle fille *Samboe*, âgée d'environ dix-huit ans, et entièrement nue, étoit attachée à un arbre par les bras. Dans cette situation, elle fut si cruellement déchirée par les coups de fouets dont deux nègres étoient armés, que le sang ruissela de son corps de la tête

jusqu'aux pieds. Cette malheureuse avoit déjà reçu deux cents coups, quand je l'apperçus, la tête penchée sur son sein, et présentant le plus épouvantable spectacle. Je courus au commandeur, et le suppliai de la faire détacher promptement, puisqu'elle avoit subi totalement son supplice. Mais il me répondit tout simplement, que pour empêcher les étrangers de se mêler de son administration, il s'étoit fait une règle invariable de doubler le châtiment, au cas où quelqu'un de ceux-ci intercéderoit pour le coupable; et le barbare fit recommencer l'exécution à l'instant. Je voulus, mais vainement, l'arrêter; il me déclara que le moindre délai, loin d'altérer sa détermination, ne rendroit sa vengeance que plus implacable et plus terrible. Je n'eus d'autre parti à prendre que de fuir ce détestable monstre et de le laisser se rassasier de sang comme une bête féroce. Dès ce jour, je me décidai à rompre tout commerce avec les commandeurs, et je ne pus m'empêcher de les maudir tous. Ayant recherché le motif de cette barbarie, j'appris, avec certitude, que le seul crime de cette infortunée, étoit de s'être constamment refusée aux embrasse-

mens de son détestable bourreau. Le scélérat, poussé par la jalousie et le ressentiment, sous prétexte de désobéissance, la fit ainsi déchirer toute vivante. J'ai dessiné cette pauvre fille dans l'état où je la trouvai (*Voy. pl.* XXI.), et je suis persuadé que cette vue excitera la pitié de tout homme sensible.

N'ayant pas eu occasion, jusqu'ici, de parler des *Samboe*, je dirai, maintenant, que c'est une classe entre les mulâtres et les nègres. Ils sont d'une couleur de cuivre foncée ; ils ont les cheveux noirs et légèrement bouclés. Ces esclaves, hommes et femmes, sont généralement très-beaux, et les planteurs les emploient principalement au service intérieur de leurs maisons.

A mon retour à l'Espérance, le commandeur de l'habitation, M. Ebber, m'aborda et me dit, les larmes aux yeux, qu'il venoit d'être condamné à une amende de douze cents florins (un peu plus de cent louis), pour avoir infligé le même châtiment à un esclave mâle, mais avec cette différence, que l'infortunée victime mourut pendant l'exécution : loin de le consoler, je lui répondis

que son chagrin me faisoit le plus sensible plaisir.

Voici les particularités de ce meurtre : pendant que le capitaine Tulling commandoit à l'Espérance, et peu de temps avant mon arrivée dans cette plantation, un nègre s'étoit enfui dans une habitation du voisinage, d'où on le ramena, escorté par deux esclaves armés. Le nègre, pendant que le commandeur lisoit la lettre que son confrère de la plantation voisine, lui écrivoit à ce sujet, trouva le moyen de s'échapper, et s'enfonça dans la forêt. M. Ebber, furieux, s'en prit aux deux esclaves qui avoient laissé partir le prisonnier, et les fit lier dans l'atelier du charpentier. Par ses ordres on les fustigea si impitoyablement, que le capitaine Tulling jugea à propos de demander leur grace ; mais il eut le même sort que moi : son intercession produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Le bruissement des coups et les cris douloureux de ces infortunés, se firent entendre pendant plus d'une heure et demie, et cette barbare exécution ne finit que par la mort de l'un des deux. On intenta aussitôt contre M. Ebber une action en assassinat. Il fut convaincu et

condamné seulement à l'amende, dont je viens de parler. Le prix du sang est toujours partagé entre le fisc et le maître de l'esclave assassiné. C'est une loi à Surinam, que tout planteur, en payant une somme de cinq cents florins, peut mettre à mort un de ses nègres; s'il tue celui de quelqu'un de ses voisins, il doit l'indemniser, après la conviction du délit, chose très-difficile dans ce pays, où l'on n'admet le témoignage d'aucun esclave. Telle est la législation de la Guiane hollandaise, à l'égard des nègres. Ce M. Ebber, que je viens de citer, étoit un affreux tyran: durant une année entière, il tourmenta un jeune homme de quatorze ans, nommé *Caletti*; on le fustigea tous les jours, pendant le premier mois; on le coucha à terre et sur le dos avec les fers aux pieds, pendant tout le second; on lui passa un triangle (1) autour du cou, pendant le troisième, pour l'empêcher de courir dans les forêts; pendant le quatrième, on l'enchaîna nuit et jour dans une cabane de chien, sur le rivage, avec ordre de crier chaque fois qu'une barque ou qu'un

(1) Ces triangles ont trois pointes, longues et barbelées, semblables à de petits grappins, et qui sortent d'un collier de fer. (*Note de l'Auteur.*)

canot passeroit; le commandeur varioit enfin le châtiment de mois en mois, et d'une manière toujours nouvelle; l'effet en fut tel que le jeune homme devint tout voûté; il parut totalement privé de sentiment, et n'eut plus l'air que d'un animal. Le coquin de commandeur, étoit vain cependant de la beauté des esclaves, et quelquefois même, de peur de leur gâter la peau, il ne punissoit que d'une vingtaine de coups de fouet plusieurs d'entr'eux, qui, par leurs brigandages et leurs crimes, eussent mérité les galères. Voilà quelle est la justice publique et particulière dans la colonie de Surinam. Cet Ebber quitta néanmoins l'Espérance à ce sujet, et son successeur *plus humain*, commença son règne, en faisant fustiger tous les nègres de l'habitation, hommes et femmes, pour avoir dormi le matin un quart-d'heure de trop.

Le lecteur s'imagine, sans doute, que c'est-là le comble de la cruauté! il se trompe. Le trait que j'ai encore à lui citer, est plus fort en ce genre que tous ceux que je viens de rapporter; et ce fut une femme qui s'en rendit coupable.

Madame S. allant à sa plantation dans un bateau couvert, étoit accompagnée d'une

négresse qui allaitoit son enfant. Cette femme étoit assise à l'avant, l'enfant crioit, et elle ne pouvoit le faire cesser. Madame S. importunée des cris de cette innocente créature, commanda à son esclave de la lui apporter. Elle saisit alors cet enfant par un bras, le tint sous l'eau, jusqu'à ce qu'il fût noyé, et ensuite elle l'abandonna au courant. La mère au désespoir, se précipita à l'instant dans la rivière, bien déterminée à y finir son existence; mais elle ne put y réussir : une partie des rameurs se jetèrent à la nage et la ramenèrent à bord. Sa maîtresse, à son arrivée à la plantation, lui fit appliquer trois ou quatre coups de verges pour la punir du tort qu'elle avoit voulu lui faire, en terminant ses jours.

Le 20, le colonel Fourgeoud quitta Magdenberg avec toutes ses troupes, qui étoient dans l'état le plus déplorable; en conséquence il établit son camp sur une plantation, appelée le *Nouveau-Rosenback*, située entre mon poste de l'Espérance et l'hôpital. J'allai immédiatement y rendre mes respects à mon chef, et j'y appris le résultat suivant de ses opérations. J'ai déjà dit que le capitaine Frédéric avoit été blessé; un soldat s'étoit

perdu ; un autre avoit été haché par les rebelles : les prisonniers avoient pris la fuite avec leurs chaînes ; et l'ennemi tournoit en ridicule cette expédition. — On avoit abandonné à son sort un soldat de marine, malade ; un des esclaves avoit eu le bras cassé, par suite des mauvais traitemens. Telles furent les particularités de cette campagne. Je ne dois cependant pas oublier la générosité d'un pauvre nègre qui déserta pour aller secourir le malheureux soldat, et qui, après lui avoir rendu les derniers devoirs, s'en revint pour recevoir son châtiment ; mais, à sa grande surprise, il eut sa grace.

Il faut rendre justice au colonel Fourgeoud, et dire que plusieurs de ces accidens étoient la suite inévitable de semblables expéditions dans un tel climat. Si, par un régime détestable, il fit mourir ses troupes, sans prendre de rebelles, du moins rendit-il un important service à la colonie, en inquiétant, en harassant, en poursuivant l'ennemi, dont il ravageoit les campagnes et détruisoit les retraites. Le colonel Fourgeoud partageoit tous ces fatigues et tous ces périls, à son âge, ce qui doit entrer en compensation pour les défauts de son caractère, et peut servir à

établir sa réputation de patience et de courage. J'aurois bien plus de plaisir à n'écrire que son éloge ; mais la vérité et l'avantage général que les hommes doivent en retirer, exigent qu'en retraçant les bonnes qualités du colonel, je dise aussi quels étoient ses vices, afin qu'ils servent au moins à corriger par son exemple. N'étoit-il pas ridicule de payer ses troupes en argent à Paramaribo, où le papier étoit aussi bon, et de ne leur donner dans les expéditions, que cette monnoie fictive, avec laquelle il étoit impossible d'avoir une seule igname, ou le moindre régime de plantains. Cependant, il avoit de l'argent à sa disposition ; mais il vouloit faire un bénéfice de dix pour cent sur la solde de tout le régiment, et cette conduite lui attiroit généralement le blâme de tout le corps.

Le 21, plusieurs officiers vinrent me demander à dîner à l'Espérance, et je leur fis servir beaucoup de poissons, parmi lesquels étoient le *kawiry*, le *lamper* et le *makrely-fisy*. Le kawiry est un petit poisson sans écailles, à tête large, avec deux longues antennes ou barbillons, sortant de la partie supérieure du museau : il est très-abondant dans toutes ces rivières. Le *lamper* est une

espèce de lamproie, comme celle qu'on prend dans la Tamise : celle de Surinam, est d'une forme ronde, et peu grosse, mais glutineuse et très-grasse; elle est d'un bleu verdâtre, avec des tâches jaunes, excepté sous le ventre qui est blanc. Ce poisson, comme le saumon, fréquente la mer et les rivières. Le makrely-fisy ressemble au maquereau qui lui donne son nom; sa couleur est cependant moins blenâtre et moins éclatante.

Ce repas fit grand plaisir à mes hôtes, et nous fûmes très-joyeux; mais, le 22 au matin, ma pauvre Joanna, qui avoit été notre cuisinière, fut attaquée d'une fièvre violente : elle me témoigna le désir de retourner à Fauconberg, où elle pourroit être soignée par une de ses parentes, et j'y consentis. Le 25, elle fut si mal, que je me déterminai à l'aller voir le plus secrètement possible, car le colonel devoit venir le lendemain à l'Espérance, et je ne me soucioi's pas d'essuyer ses plaisanteries. Je savais que le motif le plus louable ne pouvoit mettre personne à l'abri de la satire.

La difficulté de l'entreprise étoit de passer près du poste du colonel, sans être vu. Ayant averti de mon projet mon ami,

M. Heneman, j'entrai à onze heures du soir dans ma barge ; mais, quand je fus vis-à-vis du nouveau Rosenback, j'entendis très-distinctement la voix du commandant, qui se promenoit sur le sable avec quelques officiers; et immédiatement, une sentinelle cria d'amener le bateau au rivage. Je pensai que tout alloit être découvert : cependant, je m'avisai de dire aux nègres de répondre: *Killestyn-Nova*, qui étoit le nom d'une plantation voisine, et on nous laissa passer. Bientôt après, j'arrivai sain et sauf à Fauconberg, où je trouvai Joanna beaucoup mieux.

Mais, le 26 au matin, je pris le point du jour pour la lumière de la lune, et je me rendormis. Je ne savois plus de quelle manière m'en retourner à l'Espérance; car ma barge et mes nègres ne pouvoient plus passer, sans être bien reconnus du colonel. Tout délai étoit inutile. Je me rembarquai donc, en me reposant absolument sur l'adresse des esclaves, qui me mirent à terre un moment avant que nous fussions en vue du quartier-général. L'un d'eux, m'ayant conduit à travers les bois, je rentrai sans dommage à l'Espérance. Ma barge y arriva

bientôt, mais sous bonne garde: mes pauvres nègres étoient prisonniers ; et le colonel m'envoyoit l'ordre de les faire fustiger tous, pour avoir passé sans une permission ; car ils avoient dit, pour leur excuse, qu'ils étoient allés pêcher pour leur *masera*.

Leur fidélité pour moi, dans cette occasion, fut vraiment étonnante : ils déclarèrent tous qu'ils eussent préféré d'être mis en pièces, plutôt que de trahir les secrets d'un si bon maître. Cependant, tout danger cessa pour eux. Je confirmai ce qu'ils avoient dit, et j'ajoutai que le poisson étoit destiné à régaler le colonel. Je distribuai ensuite deux galons de rhum à ces braves gens. Ce trait peut donner une idée de la foiblesse d'un européen, ainsi que du courage et de la fermeté d'un africain.

Malgré tous mes préparatifs, je ne reçus la visite du commandant que le 28; mais le matin du 26, Joanna revint, accompagnée d'un grand nègre, qui étoit son oncle, et portoit à l'un des bras une plaque d'argent, sur laquelle étoient ces mots : *Fidèle aux Européens.* Cet homme, nommé *Cojo*, qui avoit combattu volontairement et le premier contre les rebelles, s'étoit vu forcé

depuis de les rejoindre, à cause des mauvais traitemens de M. D. B. et de son commandeur. Il me raconta le trait suivant : « Vous voyez cet enfant, me dit-il, en me présentant une petite fille, appelée *Tamera*, qu'il tenoit par la main : son père se nomme *Joli-Cœur ;* c'est le premier capitaine de Baron, et le plus déterminé de tous les rebelles de la forêt; ce qu'il a fait voir dernièrement dans une plantation, voisine du nouveau Rosenback, où votre colonel commande à présent. Le commandeur de cette plantation étoit un juif, nommé *Schoults*, qui l'avoit été précédemment de Fauconberg. Les rebelles y parurent tout-à-coup, et s'en emparèrent : ils lièrent M. Schoults, pillèrent la maison, et se mirent à danser et à faire bonne chère, avant de songer à disposer de leur prisonnier. Dans cette affreuse situation, celui-ci n'attendoit que le signal de sa mort, quand ses regards tombèrent, par hasard, sur le capitaine Joli-Cœur, à qui il adressa ces mots : « Mon cher Joli-Cœur, souvenez-» vous de M. Schoults, qui n'étoit que le » délégué de votre maître; rappelez-vous » de toutes les caresses que je vous ai

» faites pendant votre enfance; vous étiez » mon favori; souvenez-vous en, et par » votre puissante intercession, faites-moi » accorder la vie ».— La réponse de Joli-Cœur est remarquable. — Je me souviens parfaitement de tout cela; mais, tyran, rappelle-toi que tu as enlevé ma pauvre mère, et fait déchirer de coups mon père, qui venoit à son secours; rappelle-toi que tu l'as violée en ma présence, tandis que je n'étois qu'un enfant. Rappelle-toi de ce crime, et meurs de ma main! — A ces mots, il lui trancha la tête d'un coup de hache ». Après ce récit, Cojo partit avec la petite Tamera, et je sentis redoubler mon impatience de recevoir bientôt les nouvelles que j'attendois tous les jours d'Amsterdam, et qui, je l'espérois, me mettroient à même de délivrer l'aimable Joanna du joug de pareils monstres.

Le colonel Fourgeoud arriva, le 28, avec un de ses officiers. Sa contenance étoit extrêmement sérieuse; ce qui m'alarma beaucoup. Je le fis entrer à l'instant dans ma cabane; et il n'eut pas plutôt vu ma compagne, que tous les nuages de son front se dissipèrent comme une vapeur devant les

rayons

rayons du soleil. Jamais je ne le vis se conduire avec autant de politesse.

Je le traitai le mieux qu'il me fut possible, et me hasardai à lui raconter l'histoire de mon voyage à Fauconberg : il en rit beaucoup; et, nous ayant serré la main à tous deux, il retourna au nouveau Rosenback en bonne humeur, et parfaitement satisfait. — D'après toutes les circonstances renfermées dans ce chapitre, je puis dire que l'espace de temps qu'il renferme, fut l'âge d'or de mon expédition aux Indes occidentales.

CHAPITRE XIV.

*Le Colonel Fourgeoud retourne à Paramaribo.— Poule d'eau, ailée et armée, d'*Edwards. — *Preuve d'ignorance dans un Chirurgien, — De vertu dans une Esclave, — De férocité dans un Commandant.—Le Courlis rouge.—Guêpes-*Marobonso. — *Oranges et Limons. — Chiques. — Les Troupes rentrent dans les Bois. — Le* Kibry-Fowlo. — *Différentes espèces de Cochons sauvages. — Fourmis. — Danse de Loango. — Le* Toreman. — *Bécassine de la Guiane. — Plantains et Bananes. — Manière de pêcher. — Poissons.— Oiseaux.*

Le colonel, ayant différé son départ jusqu'au 29 avril, se rendit enfin à Paramaribo. Il étoit accompagné de quelques officiers qui avoient, ainsi que lui, le plus grand besoin de s'y rafraîchir. Ses troupes, réduites à un très-petit nombre, n'étoient plus en état de soutenir aucun exercice militaire, et ne demandoient que

du repos. Pendant son absence, je me trouvois commandant de la rivière. Peu de temps avant son départ, il m'envoya des instructions très-curieuses, qui portoient entr'autres choses : « De demander aux » planteurs si les rebelles venoient sur » leurs habitations, et dans ce cas, de » les attaquer et de les mettre en fuite ; » mais de ne pas les suivre, à moins d'être » sûr de les subjuguer entièrement ; et je » devois répondre de l'exécution de ces » ordres ». Cela vouloit dire tout simplement : « Que si j'attaquois l'ennemi sans » succès, je serois puni ; et que si je ne » l'attaquois pas du tout, j'aurois à rendre » compte de ma négligence ». Quelque judicieux que fussent d'autres articles, je ne pus m'empêcher de trouver celui-ci très-absurde. Je le renvoyai aussitôt par un officier ; et, à ma demande, on le corrigea de manière à lui donner le sens-commun.

Combien j'étois heureux à ce moment ! Je ne manquois de rien, et j'avois constamment près de moi ma charmante compagne. Son aimable conversation m'enchantoit ; sa douce voix charmoit mon oreille ;

sa présence bannissoit de mon esprit tout chagrin, tout fâcheux souvenir.

Me promenant un jour dans des savannes noyées, je tirai un oiseau, que je reconnus pour la poule d'eau, ailée et armée, d'*Edwards*. Ce bel oiseau est, dit-on, de l'espèce du pluvier; sa forme est celle d'un pigeon; son plumage est couleur de cannelle foncée, ou orange rougeâtre très-obscure; le ventre et le cou sont parfaitement noirs; le pli de chaque aile, dont les pennes sont d'un jaune brillant, est armé d'un éperon d'une substance semblable à de la corne, qui sert à la défense de cet oiseau : il n'a pas de queue; son bec a presque deux pouces de long; ses jambes sont aussi très-longues; et, de même que le bec, d'un vert jaunâtre; ses doigts, sur-tout ceux de derrière, sont d'une excessive longueur; ils semblent calculés pour supporter le poids de l'oiseau dans la vase, où on le voit fréquemment, peut-être pour y chercher sa nourriture dans l'eau. Cette poule, comme le pluvier de l'autre espèce, ne nage jamais; sa tête est ornée d'une crête écarlate, et de petites perles lui séparent le bec des yeux, comme au canard de Moscovie. On trouve toujours

en couple les pluviers armés; et, quand ils volent, ils sifflent assez agréablement. Leur grande beauté me rappelle un autre oiseau, que j'ai vu dans des plantations voisines : je veux dire le courlis rouge de la Guiane, appelé ici *flamingo* (1), à cause de la grande ressemblance qui se trouve entre lui et le fameux oiseau de ce nom, qu'on trouve dans le Canada et dans plusieurs parties du nord et du sud de l'Amérique,

(1) Le *bécharu*, c'est le *flamant* de *Brisson*, ou le *flambant* de *Belon*, et le *phénicoptère* des anciens. On dit que ce dernier nom, dérivé de celui que les Grecs avoient donné à cet oiseau, signifie, selon son étymologie, *oiseau aux ailes de flamme*, et peint bien le *phénicoptère*, dont les ailes sont en effet d'un rouge très-vif. Le nom de *bécharu* lui a été donné à cause de la figure particulière de son bec, qui est recourbé comme le manche d'une charrue.

Cet oiseau est unique en son espèce, et compose lui seul un genre particulier. On le trouve dans l'ancien continent; et en Europe, sur les côtes d'Espagne, d'Italie, de Provence et de Languedoc. Les Indiens d'Amérique font, de ses superbes plumes, des colliers, des bonnets, des ceintures dont ils se parent. La chair du jeune phénicoptère étoit regardée, par les anciens, comme un mets fort exquis.

et qu'on suppose de l'espèce des grues, et aussi gros qu'un cygne d'Europe. Le courlis rouge n'est cependant que de la forme d'un petit héron; il n'a point de queue; mais son cou, son bec crochu et rond, et ses jambes, sont très-longs; celles-ci ont quatre doigts, trois devant, un derrière. La tête de ce courlis est très-petite. La femelle pond toujours deux œufs, de chacun desquels sort, après l'incubation, un petit, d'abord de couleur noire, puis grise, et ensuite blanche, à mesure qu'il prend sa croissance, et enfin tout l'oiseau devient écarlate ou cramoisi, ou approchant d'une couleur de sang. Les courlis rouges vivent en société comme les cigognes, et habitent principalement les bords des rivières ou les rivages de la mer; on les y trouve en nombre si prodigieux, qu'on croiroit que le sable est teint en rouge. On regarde ces oiseaux comme très-exquis, étant jeunes; et ils sont si familiers, qu'on les voit fréquemment se promener et manger avec la volaille domestique, quoiqu'ils préfèrent, cependant, la chair des oiseaux et celle de poisson.

Je trouvois toujours ainsi quelque nouvel objet à décrire, et je coulois les jours les

plus heureux avec ma chère Joanna, dans cette agréable plantation. Mais, hélas ! tout-à-coup mon bonheur fut détruit, et je tombai dans le plus profond désespoir ! M. Passelage, d'Amsterdam, à qui j'avois écrit pour acheter de lui la liberté de ma compagne, venoit de mourir ; et ce qui mettoit le comble à ma douleur, c'étoit l'état actuel de Joanna, qui me promettoit dans quelques mois d'être père. Non-seulement ma compagne devoit rester esclave, mais mon propre sang étoit aussi destiné à un pareil sort, et sous un tel gouvernement ! — M. Passelage, sur qui reposoit mon espoir, étant mort, la plantation alloit appartenir à un nouveau maître. Je ne pus supporter toutes ces idées affreuses, et le délire s'empara de mon esprit. L'excès de mon affliction m'eût fait descendre dans la tombe, sans les tendres consolations de Joanna, qui me persuada que M. Lolkens pourroit être encore notre appui. Dans cette triste situation, j'entendis, le 4 au soir, plusieurs coups de canon d'alarme du côté du nord-est. Le lendemain matin, à la pointe du jour, j'envoyai un détachement sur la Pereca. Il revint à midi, avec la nouvelle que les révoltés avoient

attaqué l'habitation dite de *Marseille*, sur la Cottica ; mais que les esclaves de la plantation les avoient forcés à la retraite, comme avoient fait dernièrement ceux de Kortendonr. Les rebelles avoient aussi maltraité un parti d'Indiens qu'ils soupçonnoient d'avoir donné du secours aux planteurs. J'appris encore en même-temps qu'on avoit découvert une conspiration de nègres à Paramaribo. Ils avoient formé le projet de rejoindre les rebelles, après avoir massacré tous les habitans. Les chefs des conjurés furent mis à mort.

Le 26, au matin, nous entendîmes encore plusieurs coups dans la forêt. Craignant que ce ne fût un détachement de troupes européennes qui avoit perdu son chemin, j'ordonnai à ma sentinelle de répondre à ce signal de détresse, coup pour coup, avec son fusil, et j'y joignis deux tambours qui battirent pendant deux heures consécutives. A la fin, parurent un sergent et six soldats des troupes de la compagnie, postées à *Reidwyk*, sur la Pereca, qui s'étoient égarés dans la forêt pendant trois jours. Ils n'avoient ni hamacs, ni vivres ni boisson, et ils étoient presque morts de

fatigue, de soif et de faim. Je les régalai de mon mieux ; et à ma grande satisfaction, ils recouvrèrent bientôt leurs forces. L'un deux, cependant, fut totalement privé de la vue pendant quelques heures, par suite des piqûres d'une espèce de guêpes, connues dans ce pays sous le nom de *marobonso*, qui sont extrêmement grosses, se logent dans des creux d'arbres, sont les plus fortes de l'espèce des abeilles, et piquent si vivement que la douleur en est très-violente, et qu'elle occasionne la fièvre.

Le 12, après avoir traversé la Cottica deux fois à la nage, je revins avec le frisson, et le lendemain j'eus la fièvre. Je m'en inquiétai peu, et pensai qu'avec de la diète, avec le secours de la limonade et des tamarins qui croissoient abondamment à l'Espérance, je serois bientôt guéri.

Le 16, à la foiblesse près, je me trouvai parfaitement rétabli. Mais le même jour, sur les dix heures du matin, étant assis avec Joanna devant ma maison, je reçus la visite inattendue de M. Steger, l'un de nos chirurgiens. Après avoir tâté mon pouls et examiné ma langue, il me déclara, sans cérémonie, que je serois mort le lendemain, si je ne

suivois son ordonnance. Cet arrêt produisit un tel effet sur moi, que bien que dans tout autre temps, je ne prisse aucune médecine, je n'hésitai pas à avaler celle qu'il me présenta, et qu'il avoit préparée dans un verre; mais presqu'aussitôt je tombai à terre, privé de sentiment.

Je demeurai dans cet état jusqu'au 20. En reprenant mes sens, je me vis étendu sur un matelas, et ma pauvre Joanna baignée de larmes étoit assise auprès de moi. De crainte que je ne m'agitasse, elle me pria de ne point lui faire de questions; mais le lendemain, elle me raconta tout ce qui m'étoit arrivé. A l'instant où je tombai, elle me fit enlever par quatre nègres qui me placèrent dans le lieu où j'étois encore. Le chirurgien m'ayant appliqué les vésicatoires à plusieurs endroits, sans effet, dit que j'étois mort, et quitta la plantation. Alors, on fit faire mon cercueil, pour m'enterrer le 17, ce que Joanna prévint en se jetant à genoux pour obtenir un délai. Aussitôt elle dépêcha un exprès à sa tante, pour qu'elle lui envoyât de bon vinaigre et une bouteille de vin de Champagne très-vieux. Elle se servit du premier pour me

frotter continuellement les tempes; elle en trempa plusieurs mouchoirs dont elle m'entoura les poignets et les pieds; enfin, elle parvint à me faire avaler quelques gouttes de vin très-chaud, dans une cuiller à thé. Cette pauvre fille, pendant tout ce temps, m'avoit gardé avec mon petit Quaco et un vieux nègre, dans l'espoir que je pouvois encore en revenir, bonheur dont maintenant elle remercioit Dieu. Je ne puis lui répondre et la remercier que par quelques larmes, et en lui pressant tendrement la main.

J'en réchappai cependant; mais malgré les soins de cette excellente femme, à qui seule je dus la vie, je fus jusqu'au 15 juin avant de pouvoir marcher seul. J'étois si foible, qu'il falloit me donner à manger comme à un enfant, et deux nègres me portoient dans une espèce de fauteuil. La pauvre Joanna qui avoit tant souffert pour moi, fut alors très-mal elle-même.

Cet état étoit bien différent de celui dans lequel je me trouvois naguères. Je jouissois du contentement et de la santé, et j'étois en ce moment privé de l'un et de l'autre. Mon ami, M. Heneman, qui vint me voir chaque jour, me dit qu'ayant voulu savoir

quelle étoit la médecine que j'avois prise, et qui avoit failli me tuer, il avoit découvert que ce n'étoit pas moins que quatre grains d'émétique mêlés avec quarante grains d'ipécacuanha : le chirurgien avoit jugé de mon tempérament d'après ma taille qui est de près de six pieds. Je fus indigné de ce trait d'ignorance. Le 4 juin, ayant bu rasade de vin de Madère à la santé de sa majesté britannique, je vis paroître ce malheureux homme qui venoit me faire une seconde visite. Je saisis aussitôt un des bâtons qui servoient à porter mon fauteuil, et le laissai tomber sur la tête de l'ignorant ; car je n'avois pas encore assez de force pour lui porter un coup. Il n'en demanda pas davantage, et regagna bien vîte sa barge. Mes nègres, à son départ, le saluèrent par trois acclamations.

Deux des plus braves gens qui fussent dans la colonie, le capitaine Frédéric et le capitaine Stoelman, celui-ci appartenant aux troupes de la compagnie, entrèrent alors dans les bois avec les chasseurs nègres. Ils tuèrent trois ou quatre rebelles, et en prirent autant qui se mouroient de faim, ce à quoi ils étoient exposés depuis que le colonel Four-

geoud avoit battu les bois et détruit leurs récoltes. Deux autres rebelles ayant voulu voler dans l'habitation de M. *Winey*, sur la Patamaca-Crique, furent tués par les esclaves qui leur coupèrent ensuite à chacun la main droite. Ils les firent sécher l'une et l'autre, et les envoyèrent à Paramaribo.

L'état de foiblesse dans lequel j'étois me rendant incapable de tout service, je remis le commandement de l'Espérance à l'officier qui me suivoit en rang. Pensant que le changement d'air me feroit du bien, j'allai, après en avoir informé le colonel, dans une plantation voisine, appelée *Egmont*, qui appartenoit à M. de Cachelieu, gentilhomme français. J'étois accompagné de Joanna, d'un domestique blanc et de mon petit nègre. M. de Cachelieu m'avoit invité plusieurs fois à venir le voir, et rien n'étoit plus propre à me rétablir que son aimable enjouement et son hospitalité. Combien de telles qualités, cependant, étoient en opposition avec son injustice, et sa sévérité envers ses esclaves! Voici un exemple de la manière dont il les traitoit : Deux nègres avoient mérité d'être fustigés pour s'être introduits de force et avoir volé dans son

magasin, et ils en furent quittes pour quelques coups de fouet, parce qu'ils étoient jeunes, tandis que deux autres, qui malheureusement étoient âgés, furent condamnés à recevoir trois cents coups pour une légère querelle.

Ayant demandé à M. de Cachelieu la cause de cette partialité, il me répondit que les deux jeunes gens avoient une très-belle peau et pouvoient travailler; mais que les autres étant vieux et déformés depuis long-temps, n'étoient plus bons à rien, et que s'ils périssoient, la plantation profiteroit de la nourriture qu'on leur donnoit inutilement. — Quelques jours auparavant, à *Arenstrust*, dans une autre plantation au-dessous de celle-ci, un nègre ayant apporté, de la part de son maître, une lettre au commandeur, cet homme qui n'étoit pas satisfait de ce qu'elle contenoit, fit donner quatre cents coups de fouet au malheureux esclave, et lui dit de rendre cette réponse à celui qui l'avoit envoyé.

Mais revenons à mon hôte. Malgré sa cruauté envers ses nègres, il étoit envers tout autre, poli, honnête, hospitalier et du meilleur ton. Je vis dans son habitation

un grand nombre d'orangers de la Chine. Les fruits de ceux-ci diffèrent des autres orangers, en ce que la moelle en est plus transparente et d'un goût plus savoureux. L'écorce en est aussi plus lisse, plus mince et moins colorée. Mais si l'on peut manger, sans s'incommoder, une grande quantité d'oranges ordinaires, il n'en est pas de même de celles de la Chine, dont l'usage immodéré, dans cette colonie, a toujours été suivi de dangereux effets. Ce fruit est de la même espèce que celui qui nous vient de Lisbonne, et probablement ce sont les Portugais ou les Espagnols qui ont apporté ces orangers à la Guiane. On peut bien croire que tombant ici de l'arbre en groupes dorés et mûrs, les oranges de cette espèce sont d'un goût bien plus délicieux que celles que nous mangeons en Angleterre, où on les envoie encore vertes; il est vrai qu'elles y changent ensuite de couleur; mais elles n'y arrivent jamais à leur véritable point de maturité. Quant au parfum que répandent les fleurs de tous ces orangers qui forment ici des bouquets enchanteurs, on peut facilement s'en faire une idée. Je trouvai aussi quelques beaux limoniers à l'habitation d'Egmont; les fruits en étoient gros avec une

écorce très-épaisse. Il y avoit encore des limons très-doux, mais fort petits, et fort insipides à mon goût.

Après avoir parlé des beaux fruits de M. de Cachelieu, je ne dois pas oublier ses excellens vins de France, et sur-tout son muscat. Malgré tant de choses exquises, j'étois toujours très-foible et sans appétit. Espérant que l'exercice du cheval me feroit du bien, je me déterminai à quitter la demeure hospitalière de cet aimable français, et à demander un congé pour aller passer quelque temps à Paramaribo.

Le colonel Fourgeoud étant arrivé le 9 à Cravassibo, pour y reprendre ses opérations, je lui écrivis pour obtenir cette permission, et réclamer six mois de solde qui m'étoient dus. Il me fit réponse, le 12, et me refusa l'une et l'autre demande, mais dans un style si impertinent que je ne l'attendois pas même de lui. Il sembloit douter de mon zèle, et quoiqu'il sût bien que j'étois malade, il me refusoit mes appointemens et des médicamens qui m'étoient nécessaires pour rétablir ma santé. J'en fus tellement indigné que je lui fis une seconde lettre, dans laquelle je lui déclarai que j'étois incapable de rien faire

ou

ou demander de contraire à mon honneur, dont je lui donnerois toutes les preuves qu'il voudroit exiger. Ne pouvant faire aucun service, foible comme je l'étois, je suivis ma lettre au bout de deux jours, et je partis avec M. de Cachelieu, dans un bateau couvert et à huit rames.

Je m'attendois qu'à mon arrivée, le colonel feroit rage contre moi, qu'il m'ordonneroit les arrêts et me demanderoit quelque explication sur mes lettres ; mais à quelqu'excès qu'il pût se porter, je ne le redoutois pas, car après tous ses efforts pour me perdre, je préférois la mort à d'autres cruautés.

M. de Cachelieu présumant aussi que le commandant alloit me faire une scène, m'accompagna chez lui, où nous fûmes tous deux détrompés. Le colonel nous prit très-poliment la main et nous invita l'un et l'autre à dîner, comme si rien ne s'étoit passé entre lui et moi; mais je vis avec dédain cette affectation, et refusai son invitation, ce que fit aussi le planteur. Quand je l'eus prié de me déclarer le motif qui l'avoit porté à me refuser ma demande, et à m'envoyer une lettre si étrange, il me répondit : — Que trente

ou quarante nègres *oucas* qui étoient nos alliés, l'avoient trompé, en ne faisant rien de ce qu'ils avoient promis, pendant qu'ils étoient dans les bois, et que lui-même se trouvoit à Paramaribo; qu'en conséquence, il étoit déterminé à poursuivre ses opérations avec une double vigueur. C'étoit là le motif qui l'avoit porté non-seulement à me refuser la permission que je lui demandois, mais encore à donner l'ordre à tous les officiers malades de rejoindre à l'instant, sans même en excepter un seul pour garder les drapeaux et la caisse, qu'il avoit confiés à un quartier-maître. Le colonel disoit bien la vérité; mais il ne l'eût pas blessée, en ajoutant que sa haine invétérée contre quelques autres officiers et moi, le poussoit à tout faire pour nous perdre. Je ne dois pas oublier de rapporter que ce fut vers ce temps qu'il régla l'ordre qu'on devoit suivre dans les marches. Auparavant tout se faisoit avec confusion, ce qui n'arriva que trop fréquemment encore dans la suite.

Ayant passé près de deux mois à Egmont, sans pouvoir m'y rétablir, et sans obtenir la permission d'aller à Paramaribo, je préférai de reprendre le commandement de

l'Espérance. M. de Cachelieu m'y accompagna et je l'y régalai le mieux qu'il me fut possible.

Je trouvai à l'Espérance, mon ami M. Heneman, qui alors étoit capitaine. Ainsi que plusieurs autres militaires, il y étoit malade, et on les avoit laissés là sans argent, sans chirurgien ni médicamens. Cependant la ville d'Amsterdam avoit envoyé plusieurs muids de vin, des végétaux confits et d'autres provisions fraîches; mais le tout étoit invisible pour nos troupes languissantes, quoique ce ne fût pas certainement là l'intention de cette ville. Je fis ici de vains efforts pour obtenir notre part de toutes ces munitions: ni argent, ni médicamens, ni vin, ni aucune espèce de rafraîchissemens ne nous furent envoyés. Ainsi nous continuions à languir et à perdre nos forces au lieu de les recouvrer. Je me voyois cependant le moins à plaindre de tous, car j'étois servi par Joanna et mes domestiques qui, le lendemain du jour de mon arrivée à l'Espérance, quittèrent la plantation de M. de Cachelieu; et d'ailleurs, je reçus, comme à l'ordinaire, des présens de tous côtés. Le plus grand désagrément que j'éprouvai alors, fut d'avoir les pieds remplis de chiques,

ce que j'attribuai en partie à l'usage que je fis de souliers et de bas, pendant mon séjour à Egmont. J'ai déjà dit que ces insectes étoient extrêmement nombreux au *Devil's-Harwar*, et je saisirai cette occasion de les décrire d'une manière plus détaillée.

Les chiques sont de petites puces de sable, qui pénètrent entre cuir et chair, mais généralement sous les ongles des pieds, sans qu'on les sente. Elles y sucent le sang et deviennent de la taille d'un gros pou, et la démangeaison qu'elles occasionnent alors est très désagréable. Ensuite elles paroissent sous la forme d'une petite vessie qui est toute remplie d'œufs ou de lentes, et qui, si on l'endommage, produit autant de jeunes. Ceux-ci se dispersent dans la partie malade, et y causent des ulcères souvent si dangereux, que j'ai connu un soldat à qui il fallut couper la plante des pieds avec un rasoir pour le guérir. On a eu souvent recours à l'amputation en pareil cas; et plusieurs personnes même ont perdu la vie pour avoir négligé de déloger à temps, cette détestable vermine. Au moment donc où l'on éprouve une sorte de cuisson, et où l'on apperçoit une rougeur extraordinaire sur le pied, il est temps d'ar-

racher la chique qui les occasionne. L'opération se fait avec une aiguille, et les négresses y sont très-adroites. Elles ont soin de ne pas causer une douleur inutile, et de ne pas ouvrir la chique ni le nid dans la blessure, sur l'orifice de laquelle elles appliquent ensuite des cendres de feuilles de tabac, et l'on est guéri en peu de temps. Dans le moment où j'en fus infecté, Joanna prit une aiguille, et me tira du pied gauche jusqu'à vingt-trois de ces insectes. Ils étoient tous logés sous les ongles, et l'on peut concevoir quel horrible tourment j'endurai. Ces mêmes insectes sont appelés *niguas*, par les Espagnols à Carthagène.

Le 21, je reçus une lettre du commandant en chef, non point en réponse à celle que je lui avois adressée dernièrement, mais, vu qu'il alloit rentrer dans les forêts, contenant l'ordre de lui envoyer à Cravassibo, qui alors étoit le quartier-général, toutes les munitions, toutes les haches, les chaudières dont on n'avoit pas strictement besoin à l'Espérance. Je les lui fis parvenir le lendemain : mais les vivres étoient en petite quantité; car une barge toute chargée de viande de bœuf et de porc, pour le poste

où j'étois, avoit fait naufrage dans la rivière.

Le 25, M. Steger, ce chirurgien qui avoit tellement failli me faire périr, que je me ressentois encore des effets de son ignorance, fut renvoyé du régiment, comme incapable d'exercer sa profession. Quoique ma santé ne fût pas encore rétablie en ce moment, voyant néanmoins que plusieurs officiers se disposoient à suivre le colonel, je le priai de me le permettre aussi. Mais, le 26, son adjudant faisant, avec un chirurgien, la visite des troupes postées sur la Comewine, ces deux messieurs me trouvèrent hors d'état de supporter la fatigue d'une telle expédition. Cela étoit vrai; et le 29, ayant eu une rechute, je fus charmé de me voir relever du commandement de la rivière, par le major Medlar, qui, ce jour même, vint à l'Espérance à cet effet. J'avois ordre, cependant, de ne pas quitter ce poste, quoiqu'un mois de séjour à Paramaribo eût pu me procurer un parfait rétablissement. Je n'eus donc plus rien à faire, qu'à continuer mes dessins, pour lesquels l'officier que je viens de nommer, m'offrit alors une somme assez considérable; mais je voulois, s'il étoit possible, compléter ma col-

lection. Lorsque j'en eus la force, je me promenai autour de la plantation, mon fusil sur l'épaule; et le 3 septembre, parmi plusieurs autres oiseaux, j'en tirai un très-petit, appelé ici *kibry-fowlo*, parce qu'il se tient constamment à couvert. Cet oiseau, de la grosseur d'une grive, est semblable à une caille pour le plumage et la forme; mais ses jambes sont un peu plus longues, et son bec est extrêmement pointu. Rarement on le voit voler; mais il court très-vîte dans les prairies et les savannes, où il se cache dès qu'il remarque qu'on l'apperçoit. Celui que je tuai étoit très-gras, et lorsqu'il fut apprêté, je le trouvai aussi délicieux qu'un ortolan d'Europe.

Le 11 septembre, le colonel Fourgeoud quitta Cravassibo, et se mit à la poursuite de l'ennemi dans les forêts; il emmena avec lui tous les hommes, en état de le suivre, qu'il put rassembler, mais qui ne se montoient pas à plus de cent. Auparavant, il avoit retiré les troupes du poste de Savannah-le-Juif, pour les placer dans la plantation abandonnée d'*Oranjebo*, sur la partie supérieure de la Comewine, laissant ainsi les planteurs de la rivière de Surinam se défendre eux-mêmes.

Le 19 de ce mois, dans la matinée, un troupeau de plus de deux cents cochons sauvages, appelés ici *pingos*, ayant perdu leur route dans la forêt, vinrent à l'Espérance, et parcoururent la plantation. Les nègres les poursuivirent et en tuèrent plus de vingt à coups de serpe et de hache. — Les cochons sauvages sont de trois espèces à la Guiane : les *pingos* ou *wary*, dont je viens de parler; les *cras-pingos*, et les cochons du Mexique, appelés *peccaris*. Les *pingos* sont à-peu-près de la grosseur de nos petits cochons d'Angleterre. Ils sont noirs et ont le corps couvert de soies très-dures, mais peu rapprochées : ils se rassemblent en troupeaux, au nombre quelquefois de plus de trois cents, et habitent dans les parties les plus épaisses des forêts. Ils vont toujours sur une ligne, l'un suivant l'autre de très-près. Lorsque celui qui marche en avant, ou le conducteur, est tué, la ligne se trouve aussitôt rompue, et tout le troupeau est en désordre; c'est pourquoi les Indiens, lorsqu'ils le peuvent, commencent toujours à frapper le conducteur le premier. Dès qu'il est abattu, les autres s'arrêtent en se regardant avec stupidité, et ils se laissent

tuer un par un, ce dont j'ai été témoin. Ils n'attaquent pas les hommes, et ne leur opposent aucune résistance, même quand ils sont blessés, comme font les sangliers d'Europe, quoique plusieurs auteurs l'aient avancé faussement. Je ne puis dire s'ils attaquent les chiens, car je n'en avois point quand je les rencontrai. — Les *cras-pingos* sont gros et armés de fortes défenses. Leurs soies sont encore plus rudes que celles des premiers. Les cochons de cette espèce sont très-dangereux, tant par leur force que par leur férocité. Ils attaquent hommes et animaux qui veulent s'opposer à leur passage, sur-tout quand ils sont blessés. Leur manière de voyager est la même que celle des autres *pingos*, et ils forment d'aussi nombreux troupeaux; mais ils habitent principalement les parties intérieures du pays. Les cochons de ces deux espèces, lorsqu'ils entendent dans la forêt le plus petit bruit qui leur indique l'approche du danger, s'arrêtent tout court, se forment en corps très-serré, grincent des dents, et se préparent ainsi à se se défendre contre l'ennemi. Je ne les crois pas indigènes de la Guiane, mais de l'Afrique et de l'Europe. Les Indiens mangent

leur chair avec avidité ; les blancs l'estiment assez, et moi je la trouvai dure, sèche et sans goût. — Les *peccaris* ou les cochons du Mexique, sont supposés seuls naturels de la Guiane, et ils ne se mêlent pas avec les autres cochons domestiques ou sauvages. L'animal de cette dernière espèce est particulièrement remarquable par une bourse sur le dos, que vulgairement on prend pour son nombril, et qui, étant de près d'un pouce de profondeur, contient une liqueur fétide et puante, dont quelques personnes comparent cependant l'odeur à celle du musc, mais qui est si désagréable, qu'à l'instant où l'animal est tué, les Indiens prennent soin de couper, avec un couteau, l'endroit du corps qui l'avoisine, afin de l'empêcher de corrompre la chair ; ce qui auroit lieu bientôt et à tel point, qu'il seroit impossible d'en manger. Le *peccaris* a près de trois pieds de longueur : il n'a point de queue ; ses membres sont bien faits ; ses défenses courtes. Ses soies, d'un gris jaunâtre, ressemblent assez aux pointes de l'hérisson d'Angleterre. Elles sont très-longues sur le dos, mais très-courtes et très-rares sur le ventre et les flancs. Cet animal a sur chaque épaule une

tache d'une couleur plus claire que le reste du corps, qui se joint sous le cou, et ressemble assez à un collier de cheval. Les cochons de cette espèce sont moins communs dans les terres basses et marécageuses que dans l'intérieur du pays, où ils vivent dans les savannes et les montagnes. Ils s'apprivoisent facilement, et alors ils sont paisibles et doux, mais non pas aussi stupides que le prétend le comte de Buffon. Ce naturaliste dit qu'ils ne connoissent personne, et n'ont aucun attachement pour ceux qui les nourrissent : cependant, le major Medlar en avoit un à l'Espérance, qui le suivoit comme un chien, et prenoit visiblement beaucoup de plaisir à être caressé par son maître. Je dois observer aussi, que lorsqu'on les irrite, ils sont très-dangereux et très-méchans. Les *peccaris* vont en grands troupeaux, comme les autres espèces ; leurs femelles mettent bas plusieurs petits à-la-fois ; et leur grognement est très-désagréable et très-fort.

Le 29 au matin, nous entendîmes encore le bruit de plusieurs coups de fusil vers la Cottica. Il venoit de la plantation de Marseille, dont les esclaves, remplis de bravoure et de fidélité, avoient chassé les rebelles une seconde fois.

Le 8 du mois suivant, nous reçûmes la nouvelle que le colonel Fourgeoud, après avoir découvert et détruit des champs cultivés par l'ennemi qui lui avoit parlé de loin; après avoir trouvé les restes du malheureux Schmidt, tué comme je l'ai dit, par les rebelles, étoit revenu à Magdenberg avec sa troupe, et qu'il y camperoit jusqu'au 11 du même mois. Il rentra ensuite dans les forêts, mais auparavant il eut soin de faire conduire ses malades à l'Espérance : il y envoya aussi, pour y garder les arrêts, et subir ensuite un jugement, un jeune officier qui n'étoit coupable que de n'avoir pu supporter la fatigue aussi bien que lui. Ce jeune homme avoit eu ordre de veiller pendant deux jours et deux nuits; incapable à la fin de résister au sommeil, il s'endormit sous les armes, avec d'autant plus de facilité, qu'il étoit assis à terre. Le climat de la Guiane est tel, en vérité, qu'il suffit seul pour dompter la nature.

Le colonel attribuoit en grande partie la continuation de sa santé, à une espèce de médecine des plus désagréables, qu'il appeloit sa tisanne, et qu'il avaloit toute brûlante et à pleines jattes : elle étoit composée de quin-

quina et de crême de tartre, bouillis ensemble; son tempérament y étoit tellement habitué, qu'il ne pouvoit plus s'en passer. Cependant, il n'avoit point trouvé d'imitateurs; chacun craignoit que, lorsque cette médecine cesseroit d'opérer, ce qui devoit arriver à la fin, tout autre remède ne fût plus efficace, au moment où l'on en auroit le plus besoin. Quant à moi, j'étois toujours extrêmement foible, et je désespérois même de me rétablir. L'abattement dans lequel me plongeoit la situation critique de Joanna, n'y contribuoit pas pour peu. Mes alarmes ne diminuèrent pas à ce sujet, lorsque dans une visite que M. et madame Lolkens me firent à l'Espérance, le premier me dit que la plantation de Fauconberg venoit d'être encore une fois vendue, et que le nouveau propriétaire étoit M. Lude, d'Amsterdam, avec qui il n'avoit pas le moindre rapport; il ajouta en même-temps, que le bruit couroit que nous avions été empoisonnés, Joanna et moi. Le chagrin que me causa sa première nouvelle, fut cependant adouci par le désir que madame Lolkens me témoigna, d'emmener à l'instant ma compagne à Paramaribo, pour l'y faire soigner dans sa propre

maison, jusqu'à son parfait rétablissement. Je lui exprimai toute la reconnoissance dont j'étois capable, et la pauvre Joanna versa des larmes de joie. Ils partirent tous trois le même jour, et je les reconduisis jusqu'à *Killestyn la Neuve*, où nous dînâmes, après quoi, leur ayant fait de tendres adieux, je les quittai.

A mon retour à l'Espérance, j'eus peine à contenir mon indignation dans les bornes de la prudence, quand je m'entendis reprocher par mes camarades, le soin que je prenois de mon propre sang. « Fais comme nous, » Stedman, me dirent-ils, et ne crains » rien. Si nos enfans sont esclaves, du » moins on a soin d'eux; s'ils meurent, tout » est dit. Fais rentrer tous tes soupirs dans » ton sein et ton argent dans ta poche, tu » t'en trouveras mieux ». Je rapporte leurs propres expressions, pour faire sentir combien je dus être choqué de recevoir de semblables consolations.

Le lendemain, m'éveillant à la pointe du jour, le premier objet qui me frappa la vue, fut un serpent long de deux verges (six pieds), qui étoit directement suspendu au-dessus de ma tête, à la distance de moins d'un pied

et la gueule en bas; il avoit entortillé sa queue autour d'une poutre du toit. Ses yeux brilloient comme des étoiles, et il agitoit sa langue fourchue dans sa mâchoire. Je fus tellement effrayé, que j'eus quelque peine à l'éviter, ce que je fis cependant en me jetant hors de mon hamac. Je l'entendis ensuite faire du bruit dans le chaume sec qui couvroit mon toit; les nègres l'y poursuivirent pour le tuer, mais il leur échappa; ainsi, je ne puis dire de quelle espèce il étoit. Alors me trouvant seul et redoutant de semblables visites à l'avenir, je fermai ma maison et me logeai avec mes amis, le major Heneman et M. Macdonald.

En visitant mes caisses, je trouvai que les fourmis y avoient fait de grands dégâts: elles sont de différentes espèces à la Guiane, et si nombreuses que, dans une nuit, elles me détruisirent une paire de bas de coton tout neufs. Les fourmis qui fréquentent les habitations sont très-petites, mais très-incommodes. Pour en garantir le sucre en pain, il faut le suspendre par un clou au lambris, qu'on a soin de frotter de beaucoup de craie tout autour, parce qu'elle tombe et les entraîne au moment où elles veulent la passer.

Je m'imaginai qu'en plaçant mes pains de sucre sur une pierre entourée d'eau dans une cuve, je les préserverois de ces redoutables ennemis; mais je me trompai; celles de l'avant-garde, à ma grande surprise, marchèrent sur l'eau; et très-peu furent noyées. Le corps principal escalada constamment le rocher, et malgré tous mes efforts, il parvint à entrer par les trous de la serrure. Le véritable moyen de se débarrasser de ces insectes, est de les exposer à un soleil brûlant; ils ne peuvent le supporter et s'enfuient au bout de quelques minutes. Ce que plusieurs auteurs, parmi lesquels se trouvent le docteur Bancroft, et même le roi Salomon, ont dit des prétendues provisions que les fourmis font l'été pour l'hiver, se trouve détruit par des observations modernes. Il est bien vrai qu'il n'y a point d'hiver à Surinam; mais par-tout où l'on connoît cette saison, les fourmis sont engourdies dans un sommeil léthargique, pendant lequel elles n'ont besoin de rien.

Mon ami, le capitaine Van-Coeverden, qui étoit alors dans les forêts, essuya un désagrément d'une autre espèce: des esclaves nègres ouvrirent ses coffres à Paramaribo; ils lui

lui volèrent ses meilleurs effets, et une vingtaine de guinées.

Le 6, un soldat de marine se noya dans un accès de fièvre chaude, maladie très-commune à la Guiane. A-peu-près dans le même-temps, un soldat des troupes de la compagnie fut fusillé par ordre d'une cour martiale.

Ayant écrit à M. *Seifke*, pour savoir s'il n'étoit pas au pouvoir du gouverneur et du conseil, d'affranchir l'enfant d'un homme libre, à condition de payer au propriétaire la somme que, dans leur sagesse, ils trouveroient convenable; il me répondit qu'aucune somme ne pouvoit racheter un esclave, quel que soit son père, sans le consentement du maître, puisque, selon les loix, celui qui naît d'une mère dans la servitude, est tout aussi bien esclave que s'il étoit né en Afrique, et qu'il eût été transporté des côtes de Guinée. Cette explication compléta parfaitement ma misère. Peu de temps après avoir reçu cette réponse, je fus invité à dîner dans une plantation appelée *Knoppemonbo*, sur la *Cassivinica-Crique*, dont le propriétaire, M. de *Graav*, fit vainement tout ce qu'il put pour me distraire. A la fin, me voyant

assis à l'écart sur un petit pont qui conduisoit à un bosquet d'orangers, et avec un maintien qui indiquoit ma profonde tristesse, Il vint à moi, me prit la main, et m'adressa le discours suivant, que j'entendis avec la plus grande surprise.

« M. Lolkens m'a informé, monsieur, » de la cause de votre juste douleur; mais » le ciel ne laisse jamais une bonne action » sans récompense. J'ai le plaisir de vous » annoncer maintenant, que M. Lude m'a » choisi pour son administrateur, et que » de ce jour je ferai tous mes efforts pour » vous être utile auprès de lui, ainsi qu'à la » charmante Joanna, qui, par son aimable » caractère, s'est acquis la considération de » tous ceux qui la connoissent, tandis que » votre louable conduite envers elle vous a » mérité l'estime de toute la colonie. »

Un ange, descendu du ciel, n'eût pu m'apporter un message plus flatteur: un criminel, condamné à mort, n'eût pas reçu sa grace avec plus de joie! Je sentis mon sein soulagé d'un poids énorme; et après avoir fait répéter à M. de Graav, sa promesse, je trouvai que je pouvois m'enivrer encore dans la coupe du bonheur. Bientôt après cet en-

tretien, je fus entouré de toutes les personnes de la compagnie, à qui cet homme estimable venoit de communiquer ses généreuses intentions. Elles me félicitèrent sur ma sensibilité, et sur l'aimable compagne que je m'étois attachée : elles parurent partager le plaisir que je ressentois ; et toute la journée se passa en fêtes et en divertissemens. Je retournai le soir à l'Espérance, bien plus satisfait que lorsque j'avois quitté ce poste. Le lendemain, la même compagnie y fut reçu par le major Medlar; et nous ne cessâmes de nous visiter jusqu'au 13, que nous passâmes encore tout entier à Knoppemonbo.

M. de Graav ayant acheté de nouveaux esclaves, donna une fête à tous les nègres de sa plantation, et j'eus ainsi occasion de voir les divertissemens qui leur sont propres; mais j'en réserve la description pour un autre moment; dans celui-ci, j'en ferai une très-courte de la danse de *Loango*, telle qu'elle est exécutée par les seuls nègres de cette partie de l'Afrique, et non par d'autres. Elle consiste en postures et en gestes si animés et si lascifs, qu'il faut une imagination des plus échauffées et l'habitude la plus constante pour l'exécuter. Cette danse, que le son du

tambour accompagne, et pendant laquelle les danseurs battent la mesure avec leurs mains, peut être considérée comme une sorte de pantomime, divisée en plusieurs actes, et qui dure quelques heures. Mais, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que pendant tout le temps de cette espèce de représentation, les danseurs et danseuses, loin de paroître fatigués, s'animent et s'échauffent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin ils soient tout baignés de sueurs, et que leurs mouvemens passionnés aient été portés à un tel degré, que la nature étant vaincue, ils se trouvent prêts à tomber en convulsions.

Quelqu'indécent que soit cet exercice, les dames européennes et créoles en soutiennent aussi bien la vue que celle de tout autre divertissement. Elles se rassemblent sans gêne avec les hommes autour des danseurs, pour y rire, disent-elles, de bon cœur. De telles scènes rendroient tout cramoisi le visage d'une Anglaise.

Cette observation, que la coutume consacre dans certains pays des choses qu'on repousseroit dans d'autres, se vérifie plus ou moins pour un homme, en raison de la différence des climats qu'il a visités. Un

officier, au service de la compagnie des Indes, a dernièrement publié une description des différentes attitudes, des gestes, des regards, des soupirs, des expressions de désir, de crainte, d'espérance, et de chaque degré de passion que les danseuses emploient dans les Indes orientales; mais quoi que fassent ces jeunes filles pour enflammer l'imagination des spectateurs, on sait que les femmes payennes sont les plus chastes de toutes dans l'univers.

Je retournai le 14 à l'Espérance, où je m'apperçus que le toit de ma maison avoit été enlevé par un ouragan. Comme je ne me disposois plus à l'habiter, je la laissai tomber en ruine.

« Les tours élevées jusqu'aux nues, les palais somptueux, doivent tomber aussi » (1).

Quoi qu'il en soit, j'y passai les plus heureux jours de ma vie.

Le 26, le colonel Fourgeoud marcha de nouveau à la Wana-Crique; mais comme il avoit emmené les troupes du poste de Savannah-le-Juif, les rebelles en profitèrent,

(1) *The cloud-capt towers, the gorgeous palaces, etc. Shall dissolve.*

non-seulement pour piller une plantation sur la rivière de Surinam, mais encore pour brûler plusieurs habitations sur la *Cassivinica-Crique*. Un détachement des troupes de la compagnie, qui, par hasard, se trouvoit sur cette rivière, les poursuivit, mais sans succès. Deux soldats furent tués, et plusieurs autres, parmi lesquels étoit M. *Neyle* leur commandant, furent blessés. Le major détacha le poste placé nouvellement à *Craujebo*, et l'envoya aussi à la poursuite de l'ennemi : il parcourut la forêt pendant toute une semaine, et s'en revint sans avoir rencontré personne. Ces événemens, si multipliés, font voir combien il est difficile pour les troupes européennes de faire la guerre dans les forêts de l'Amérique septentrionale.

Le 30 de ce mois, jour de la Saint-André, je fis rôtir un mouton tout entier, dont je régalai tous les officiers qui se trouvoient à l'Espérance. Je l'accompagnai de deux gallons de bon rhum de la Jamaïque, dont nous fîmes du punch, que nous bûmes à la santé de nos amis de l'ancien continent. Je répétai cette fête le 4 décembre, après avoir reçu la nouvelle que ma Joanna venoit

d'être délivrée d'un gros et beau garçon. Le même jour j'écrivis à M. Lude d'Amsterdam, pour obtenir l'affranchissement de la mère et de l'enfant, et je le fis dans les mêmes termes qu'à son prédécesseur M. Passelage; seulement, je le priois de plus de se dépêcher de me répondre, parce que j'ignorois combien de temps dureroit encore notre expédition. Mon nouvel ami, M. de Graav, me seconda comme M. Lolkens avoit fait: tout cela fini, je donnai aux malades une douzaine de bouteilles de bon vin de Champagne, que le premier de ces deux messieurs m'avoit envoyées, et qui étoient dans sa cave depuis l'année 1726.

Le 10, au matin, me promenant le fusil sur l'épaule, autour de la plantation, je vis tous les esclaves mutinés, à cause des mauvais traitemens du commandeur. Heureusement les militaires ayant pris connoissance de la querelle, la terminèrent à la satisfaction générale. Ces troubles fréquens, dont j'ai fait mention plusieurs fois, annonçoient clairement l'intention des nègres de se révolter ouvertement; et certainement, ils l'eussent tenté plus souvent, s'ils n'eussent été retenus par la crainte que leur inspiroit

a présence des troupes. Ce même matin, je rapportai deux oiseaux de deux espèces différentes. Celui de la première se nomme *toreman*; l'autre est une sorte de bécassine. Le *toreman* est un oiseau d'un noir très-luisant, qui a les jambes grises et le bec très-crochu : sa grosseur est celle d'un poulet; et il est très-bon à manger. Il se perche sur les branches les plus élevées des arbres, et on le découvre facilement, par une espèce de ramage qu'il répète distinctement à l'approche de toute personne dans la forêt. C'est de là que lui vient le nom de *toreman*, qui, dans le langage des nègres de Surinam, signifie un causeur ou un espion: les rebelles, en raison de cette qualité, lui portoient une haine invincible.

La bécassine de savanne est un peu moins grosse qu'un coq de bruyère: son plumage est d'un beau gris d'argent, et sa forme celle à-peu-près des bécassines d'Europe. On trouve cet oiseau, principalement dans les savannes noyées; il est gras et d'un goût exquis.

Le 11, l'habitation de Reetwyk, sur la Pereca, fut attaquée par les rebelles; mais les troupes les forcèrent à battre en retraite.

Le colonel Fourgeoud étant alors de retour à Magdenberg, et après sept mois de maladie, me trouvant parfaitement rétabli, je me hasardai à lui proposer encore, par écrit, de marcher avec lui dans les forêts, ou de me permettre de passer quelque temps à Paramaribo ; mais il me refusa l'une et l'autre demande. Voyant qu'il ne m'étoit pas possible de quitter mon poste, j'écrivis donc à ma chère Joanna, pour lui apprendre que je me portois mieux. Je vins ensuite au bord de la rivière avec ma lettre, pour y trouver un bateau; et, vers midi, je reconnus la barque couverte de Fauconberg qui conduisoit le commandeur à Paramaribo : malheureusement il n'occupoit que depuis peu la place, et, ne me connoissant pas, il ne voulut pas venir au rivage pour y prendre ma dépêche. Voyant cependant les nègres se reposer sur leurs rames, je mis la lettre dans mes dents, et me jetai à la nage pour la porter jusqu'à la barge, ne doutant pas qu'on ne me ramenât à terre. Je suivis donc le courant tout habillé, et enfin je m'approchai jusqu'à la distance de deux rames de la barge : alors je pris ma lettre à la main, et, l'élevant, je m'écriai:

« Qui donc êtes-vous, de refuser un mor-
» ceau de papier? » On me répondit en français : « Je suis Jean Bearny, paysan de
» Gascogne, à votre service. » La barge, après ce peu de mots, s'éloigna rapidement, et je me vis hors d'état de la joindre ou de regagner terre. Dans une telle détresse, je n'avois plus qu'à m'attendre à périr; car il étoit impossible de nager contre le courant, embarrassé sur-tout comme je l'étois par mes habits: je le tentai cependant, mais j'allai deux fois à fond. J'y fusse inévitablement demeuré, si à la fin je n'eus saisi une palissade, élevée dans la rivière pour prendre du poisson, et si je ne m'y fusse attaché fortement. Dans cette conjoncture, un charpentier hollandais, qui me voyoit du haut d'un moulin à sucre, cria de toutes ses forces, que le capitaine anglais vouloit se noyer. A ces mots, une douzaine de nègres vigoureux plongèrent dans la rivière, et bientôt, sous les yeux de mon ami le major Medlar, qui étoit assez enclin à croire le rapport du hollandais, ils m'atteignirent et me prirent sur leurs épaules pour me ramener au rivage. La rage de l'indigne trait que je venois d'essuyer, la douleur, le danger

et la honte même, me transportèrent à tel point, et firent une si forte impression sur mes esprits, que j'en perdis à l'instant la raison, et que je faillis presque mettre à exécution le crime dont j'étois accusé; car, traversant un petit pont, et toujours porté par les esclaves, je me donnai un élan, et me précipitai dans la rivière; j'y fus aussitôt repêché par les nègres; et le soupçon que je méditois un suicide se confirma. En conséquence, on me conduisit à mon hamac, près duquel on plaça deux sentinelles pendant toute la nuit. Mes amis m'entouroient et répandoient des larmes; mais, ayant pris un peu de vin chaud, je m'endormis profondément jusqu'au lendemain matin; paroissant très-calme à mon réveil, mes discours, à mon grand contentement, trouvèrent enfin du crédit, et mes camarades perdirent toute crainte à mon égard. Tel fut le danger auquel m'exposa la conduite impudente de ce français inhumain, qui même se signala depuis par des traits d'une barbarie sans exemple. Le lendemain de cette aventure, j'envoyai ma lettre par un de mes nègres, qui se rendit, dans un petit canot, à Paramaribo. Vers midi, voyant à

l'ancre, devant l'Espérance, une barque à melasse dans laquelle étoient, à l'ardeur du soleil, un matelot anglais et deux nègres, je fis venir le premier à terre, où je le régalai d'un plat d'œufs au lard, et d'un bowl de punch; ce qui le surprit fort, car il ne s'attendoit à faire un si bon repas, et encore moins à trouver un compatriote dans ce lieu : il se nommoit *Macdonald*, et l'on verra dans la suite quelle fut sa reconnoissance.

Une barque à melasse est une grande barque à deux rames, qui va chercher cette espèce de sucre dans les plantations, et la conduit à bord des vaisseaux américains : ceux-ci la transportent aux îles pour en faire du rhum. On la paie aux Hollandais trois guinées (environ 72 liv.) le muid.

Le 16, arriva un autre officier sous les arrêts du colonel. Le premier se nommoit M. *Gylguin*, et le second M. *Neys* : le crime de celui-ci étoit une dispute qu'il eut pour un régime de plantains, avec un nègre libre appelé *Goâsary*. Ces deux jeunes gens furent ensuite envoyés en Europe par ordre du colonel, qui s'attendoit bien qu'ils seroient condamnés par une cour martiale :

mais, après une courte procédure, ils furent honorablement acquittés, à la satisfaction générale du corps. En vérité, telle étoit la sévérité du colonel, qu'il n'avoit pas la plus légère indulgence pour les foiblesses de la jeunesse. Puisque je viens parler de plantains, je saisirai cette occasion de décrire le fruit et l'arbre qui le produit; ce que peut-être je devrois avoir déjà fait.

Le plantanier est plutôt une plante qu'un arbre, car il n'a ni écorce ni bois; il consiste en un *stamen* ou une fibre entourée d'enveloppes ou peaux bulbeuses, vasculaires et vertes, qui se recouvrent l'une l'autre comme celle de l'oignon, sur dix pouces et plus de diamètre: ces enveloppes s'élèvent alternativement à quatorze pieds environ de distance du sol, et se forment, non en branches, mais en feuilles, au nombre de treize ou quatorze, qui s'étendent comme un parasol, et dont chacune peut couvrir l'homme de la plus forte taille: elles sont d'un vert de mer éclatant, jusqu'à ce qu'elles se fanent et se déchirent pour faire place à de nouvelles. Du centre de toutes ces feuilles réunies sort une forte tige de près de trois pieds de long, que le poids

d'un spathe de couleur de pourpre fait pencher vers la terre. Au bout de cette tige croissent les fruits appelés *plantins*, dont la forme est celle d'un concombre; ils sont au nombre de plus de cent, et tout ce grouppe se nomme ordinairement *régime*. Chaque arbre ou plante ne porte qu'un de ces régimes à-la-fois: lorsqu'il est coupé, il est bien vîte remplacé par les jeunes rejetons qui s'élancent de leurs racines bulbeuses, et qui, dans l'espace de dix mois, peuvent subir la même opération. Le plantanier veut un sol nourrissant, sans quoi le fruit ne prospère pas, et n'arrive jamais à son véritable point de maturité. Ce fruit, débarrassé de ses tégumens lorsqu'il est encore vert, renferme une substance farineuse d'un jaune pâle, qui, soit bouillie, soit rôtie, remplace le pain, comme je l'ai déjà dit: elle est très-saine et d'un goût fort agréable. Lorsque sa pellicule devient jaune, la substance intérieure est douce, et on peut la manger crue, car elle a presque le goût d'une poire mûre; mais, parvenue à ce point, on ne la sert qu'au dessert.

Le bananier est une autre espèce de plante de ce genre; il ne diffère du plan-

tanier que parce que son fruit est plus oval, moins gros, et qu'on ne le mange jamais qu'il ne soit jaune et en parfaite maturité. Le premier est plus utile; mais le second, qui a une odeur de musc, est plus délicat: l'un est connu à Surinam sous le nom de *banana*, l'autre sous celui de *bacouba* (1).

Le 18, ayant obtenu de mon ami le major Medlar la permission d'aller faire un tour à Paramaribo, je m'y rendis dans une barge; j'arrivai au moment où l'on baignoit mon fils dans du vin de Madère et de l'eau, selon la coutume de ce pays. Joanna étoit parfaitement rétablie, et je lui présentai une médaille d'or que mon père avoit donnée à ma mère le jour de ma naissance. Je remerciai aussi Mde. Lolkens de toutes ses bontés, et je repartis immédiatement pour l'Espérance, où je fus de retour le 22.

(1) Il paroît que c'est le *pacobe* ou *bacove* de Cayenne. On appelle ordinairement *banane* le fruit du bananier et du plantanier; mais nous les avons distingués en donnant, avec l'auteur de cet ouvrage, le nom de *plantain* au fruit du dernier. Il étoit nécessaire de le faire, car il ne les confond pas, et il les désigne souvent l'un et l'autre à-la-fois.

Le pauvre nègre, que j'avois chargé de porter ma lettre, avoit été moins heureux que moi : la force du courant avoit renversé son canot au milieu de la rivière de Surinam : il ne savoit pas nager, mais il eut la force et l'adresse de se tenir debout sur le canot qui cherchoit sans cesse à remonter, et par ce moyen, il parvint à avoir toujours la tête hors de l'eau, tandis que le poids de son corps empêcha cette barque à la fin de vaciller. Une chaloupe d'un vaisseau de guerre vint heureusement le relever de cette position périlleuse et gênante ; mais ceux qui la montoient prirent le canot pour leurs peines, et descendirent l'homme sur le rivage à Paramaribo. Pendant tout le temps qu'il avoit été dans l'eau, il avoit tenu sa lettre entre ses dents, et, voulant la rendre avec promptitude à son adresse, il se mit aussitôt en devoir de le faire, mais il se trompa de maison : on le prit pour un voleur dans celle où il entra, car il refusoit constamment de laisser l'écrit qu'il portoit, et on alloit lui faire appliquer quatre cents coups de fouet, quand heureusement un marchand anglais de mes amis, nommé *Gordon*, et qui connoissoit le nègre, le tira d'embarras. Ainsi ce pauvre garçon,

garçon, qui avoit failli de se noyer dans la rivière, préféroit mourir sous les coups, que de découvrir les secrets de son *masara*. — Où sont les Européens doués d'un tel courage et d'une telle fidélité!

Ayant ci-dessus fait mention de la manière de prendre du poisson au moyen de palissades, on ne sera peut-être pas fâché de connoître cette méthode, qui me procura souvent un assez bon dîner. On entoure simplement un espace carré, dans la rivière, de bonnes palissades de solives de bois de latanier bien serrées avec des lianes. Au milieu est une large porte, qu'on tient ouverte pendant le flux, et fermée pendant le reflux, pour empêcher le poisson de s'échapper. C'est par ce moyen que les nègres et les Indiens en attrapent souvent une grande quantité. Parmi ceux qu'on prit dernièrement, étoient le *logolago* et le *matouary*. Le premier est une espèce d'anguille très-grosse, et de deux pieds de long: sa peau est d'un bleu sombre sur les côtés et le dos, mais blanchâtre sous le ventre. Cette anguille est très-grasse et d'un bon goût. Le *matouary* est petit et sans écailles. Une

chose très-remarquable à Surinam, c'est qu'aussitôt qu'ils sont hors de l'eau, la plupart des poissons font un grognement semblable à celui d'un petit cochon.

Étant allé dîner le 23 à la plantation de Knoppemonbo, je vis deux oiseaux qui attirèrent toute mon attention. L'un d'eux la mérita, sur-tout, par la singularité de son nid. On l'appelle, en ce pays, *lipy-banana*, parce qu'il se nourrit principalement, dit-on, de bananes mûres. Je ne sais si c'est l'oiseau-moqueur du docteur Bancroft, mais il approche fort de sa description.

Des oiseaux de cette espèce avoient pris possession d'un gros arbre au bord de l'eau : les nègres m'assurèrent qu'ils s'y rassembloient paisiblement depuis plusieurs années. Ils s'y trouvèrent à la fin au nombre de plus de deux cents. La forme de ces oiseaux est à-peu-près celle d'une grive d'Angleterre. Les mâles ont le plumage du corps d'un noir très-brillant, avec la queue et une partie des ailes de couleur cramoisie; les femelles ont aussi le corps noir, mais le reste, d'un très-beau jaune. Leur chant étoit, à la vérité, composé d'une grande

variété de notes; mais il n'avoit pas la mélodie et n'imitoit pas d'autres ramages, comme on prétend généralement que le fait l'oiseau-moqueur, que d'ailleurs je n'ai pas entendu nommer à Surinam. Ces oiseaux avoient leurs nids, au nombre de plus de soixante, fixés à l'extrémité des branches où ils étoient agités par les vents. Ces nids, assez semblables pour la forme à des espèces de bourses, sont très-ronds par le bas; mais ils se terminent en pointe. Ils sont construits avec des brins de foin; et l'on voit, au milieu, un petit trou, par lequel les oiseaux entrent et sortent. Leurs œufs sont déposés dans le fond qui est assez large, et la partie supérieure, faite en spirale, défend ces nids des oiseaux de proie et du mauvais temps : mais ce qu'il y a de plus important encore, c'est que, par leur situation, les singes, qui sont si nombreux dans ce pays, ne peuvent les détruire, parce que ces branches, auxquelles ils sont suspendus, quoiqu'assez fortes pour supporter ces mêmes nids et ce qu'ils renferment, le sont trop peu pour des ennemis d'un poids plus lourd; et, pour plus de sûreté, ceux que

je vis, étoient placés au-dessus de l'eau.

L'autre oiseau (que je tuai en revenant) étoit le faucon de Surinam, qui, pour la grosseur et la forme, est semblable à celui d'Angleterre. Son plumage est d'un brun clair et tacheté sur la poitrine et la queue de mouches variées, rouges, noires et jaunes. Il avoit la langue fendue, les yeux extraordinairement brillans, les jambes de couleur citrine, et les serres armées de griffes très-longues et très pointues. Cet oiseau commet beaucoup de dégâts dans les plantations, sur-tout parmi la volaille.

Il est temps que je revienne aux opérations de notre commandant en chef, qui, ayant demeuré quelques jours à Magdenberg, se remit en marche le jour de Noël, avec le foible reste de ses troupes, et se porta sur Savannah-le-Juif, d'où il retourna à Magdenberg, sans avoir rien vu, mais du moins avec le titre de juif-errant. Ce peu de succès ne nous empêcha pas, le major Medlar et moi, de lui renouveler nos instances pour qu'il nous permît de l'accompagner dans ses expéditions : nos prières furent inutiles, car il se rendit alors à Para-

maribo, où l'on attendoit journellement de nouveaux renforts d'Europe. A la fin, cependant, il nous accorda la permission de le suivre dans cette capitale de la colonie; je dis nous, parce que la même grace fut aussi accordée à quelques autres officiers, qui manquoient de tout en ce moment, quand il se trouvoit quinze muids d'excellent vin, et quinze mille florins en espèces, à la disposition du colonel.

CHAPITRE XV.

Indiens aborigènes de la Guiane. — Nourriture, — Armes, — Ornemens, — Parures, — Occupations, — Divertissemens, — Passions, — Religion, — Mariages, — Funérailles, etc. de ces peuples. — Des Indiens-Caraïbes en particulier et de leur commerce avec les Européens. — Arbres, Arbustes et Plantes.

Le 18 janvier 1774, je dis enfin adieu au poste de l'Espérance, dont le lecteur est peut-être aussi fatigué que je l'étois. De là, je descendis à la plantation d'Aurentlust; et le lendemain, je dînai dans celle de Catwyk, qui est superbe. Je pensai finir ici tous mes voyages; car M. *Goetzer*, propriétaire de cette habitation, m'ayant prêté un de ses chevaux pour parcourir ses possessions, l'animal et moi, nous disparûmes tout-à-coup: un pont de bois, sur lequel je passois, étant pourri, rompit à l'instant; je tombai dans le canal, et j'eus beaucoup de peine à gagner le bord; ayant ensuite couru pour appeler

quelques nègres, ils retirèrent le cheval qui s'étoit enfoncé dans la vase; mais ce ne fut pas sans difficulté.

Le soir même, je partis pour Paramaribo, où j'arrivai avec le reflux, ce qui me donna la facilité de voir les arbres qui bordent la rivière de Surinam, couverts d'huîtres, attachées aux branches, comme des fruits. Cette particularité a donné lieu à l'erreur vulgaire qu'elles y croissent, comme en fesant partie; mais il n'y a rien d'extraordinaire qu'elles s'attachent autant à une substance qu'à l'autre; car on trouve communément plusieurs espèces de coquillages, qui se fixent à la carène des vaisseaux, comme à des rochers. Ces huîtres qui ont l'air de champignons, sont très petites et assez médiocres; le cent n'en vaut pas une douzaine de celles de Glocester. On trouve encore des moules à Surinam; mais elles sont aussi si petites, et d'un goût si insipide, qu'elles méritent à peine qu'on en fasse mention.

Le lendemain du jour de mon arrivée, je fis visite au gouverneur et à M. Kennedy, ainsi qu'à mesdames Lolkens et Demelly; tous m'acceuillirent très-honorablement et me félicitèrent de ma connoissance avec M.

de Graav ; ils approuvèrent aussi ce que j'avois fait pour Joanna et pour mon fils.

Le 22, le reste de nos troupes se trouvant en grande partie à Paramaribo, M. Vaneys donna une fête à tout le corps.

Le 29, un nombre considérable d'Indiens arrivèrent dans cette capitale de la colonie. Ces peuples qui sont aborigènes de la Guiane, paroissent les plus heureuses créatures qui soient sous le ciel, et sont divisés en castes ou tribus, telles que

Les *Caraïbes*,	Les *Arrowouks*,
Les *Accawaus*,	Les *Taïiras*,
Les *Worrows*,	Les *Piannacotaus*.

Il en existe en outre beaucoup d'autres, dont les usages et les coutumes ne sont pas connus. Les Indiens de toutes ces tribus sont en général de couleur de cuivre (*Voyez pl.* XXII), tandis que les nègres d'Afrique, qui vivent sous le même degré de latitude, sont parfaitement noirs. On peut facilement rendre compte de cette différence : les Indiens de la Guiane sont continuellement rafraîchis par des vents de mer, ou des vents d'est qui soufflent entre les tropiques. Les habitans de la Terre-Ferme et du Pérou sur la côte oc-

cidentale de l'Amérique, jouissent aussi du même vent d'est que tient toujours frais cette grande chaîne de montagnes situées dans l'intérieur des terres, dont le sommet sans cesse est couvert de neige, et sur laquelle il passe. Les habitans de l'Afrique vivant au sud de la rivière de Sénégal, l'ont bien aussi, mais rendu brûlant par la quantité prodigieuse de déserts qu'il traverse.

Ce sont là les causes les plus probables qui font que les Américains sont seulement cuivrés ou rouges, et que les habitans de l'Afrique appelés *nègres*, sont tout-à-fait noirs ; c'est donc parce que les rayons du soleil brûlent plus les uns que les autres, et non parce qu'ils font deux races bien distinctes : car toute personne qui examine et réfléchit doit voir qu'il n'y en a qu'une sur la terre, et que la différence entre les hommes n'existe qu'en raison de celle du climat et du sol. Je suis en outre d'avis que ces Indiens doivent toujours moins être considérés comme une race différente de celle de l'ancien continent, lorsqu'on fait attention à la proximité où se trouve la Russie du nord de l'Amérique. C'est de ce premier pays que les premiers Américains auront émigré, mais

ils n'ont que foiblement peuplé jusqu'ici le nouveau continent, à l'exception cependant du Mexique et de quelques autres parties de l'Amérique, dépeuplées par l'avarice, la superstition des Espagnols.

Je puis nommer heureux ces Indiens de la Guiane, dont la morale et la tranquillité n'ont pas été troublées par les vices de l'Europe, dont les erreurs ne sont que celles de l'ignorance, et ne prennent pas leur source dans la dépravation d'un état prétendu de civilisation, et d'une religion qui s'est si fort éloignée de son principe.

Ces réflexions me rappellent naturellement la réponse d'un indien au sujet d'un sermon prêché par un prédicateur suédois, à l'occasion d'un traité de paix conclu à *Covestogue*; en voici la substance :

« Quoi ! pensez-vous réellement que nos » ancêtres et nous, nous soyons tous, comme » vous le dites, condamnés à souffrir des » tourmens éternels dans un autre monde, » parce que nous n'avons pas été instruits de » vos mystérieuses nouveautés? Ne sommes-» nous pas l'ouvrage de Dieu? Et ce Dieu » ne peut-il pas manifester sa volonté sans » le secours d'un livre? Si cela est vrai, et

» Dieu est juste, est-il compatible avec sa
» justice de nous placer dans ce monde sans
» notre consentement, et de nous condam-
» ner ensuite à une damnation éternelle,
» parce que nous ne sommes pas d'accord
» avec vous. Non, non! nous serons con-
» vaincus que les Européens ont une mo-
» rale plus dépravée que les Indiens, si par
» leur conduite nous jugeons de leur doc-
» trine. »

Il n'est, certes, point d'entreprise plus louable que de chercher à communiquer des vérités émanées de Dieu lui même, à des hommes dont l'esprit est si pur et mérite si bien d'être éclairé: mais je crains, et non sans sujet, que les efforts d'un prédicateur estimable n'aient que peu de succès, tant que la conduite de la plus grande partie d'autres missionnaires, des frères moraves établis parmi les Indiens des bords de la Saraméca, où ils s'occupent à convertir les Indiens et les nègres, sera en contradiction directe avec ses préceptes et sa vie.

Tous les Indiens de la Guiane croient en un dieu, comme auteur suprême de tout bien, et qui n'a jamais la volonté de leur faire le moindre mal ; mais ils adorent le

diable, pour détourner les maux dont il peut les affliger : ils l'appellent *yawahou*; ils lui attribuent la douleur, les maladies, les blessures et la mort; et par-tout où meurt un Indien, sa famille entière, afin d'éviter, à l'avenir, l'influence de la fatalité, quitte aussitôt ce séjour.

Les Indiens de la Guiane sont des peuples parfaitement libres; c'est-à-dire qu'ils ne connoissent aucun partage de terres, et qu'ils n'ont d'autre gouvernement que celui des anciens qui, chacun d'eux dans sa famille, font les fonctions de capitaines, de prêtres et de médecins: on leur rend une respectueuse obéissance et on les nomme *peii*, ou *pagayers*, et, comme chez plusieurs nations civilisées, ils jouissent de plus d'avantages que le reste de leurs compatriotes.

La polygamie est admise parmi ces peuples, et tout homme y est libre de prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir, quoique généralement il n'en ait qu'une, dont il est excessivement jaloux, et qu'il tue à l'instant où elle lui donne une preuve grave et sûre d'infidélité. Ces Indiens ne frappent jamais leurs enfans, pour quelque motif que ce soit; et, pour toute instruction,

ils leur apprennent à chasser, à pêcher, à courir, à nager. Jamais, cependant, ils ne se maltraitent de paroles, ni ne commettent aucun vol ; et le mensonge est une chose inconnue parmi eux. On peut ajouter à ces heureuses qualités, qu'aucun peuple n'est plus reconnoissant, lorsqu'on le traite avec honnêteté ; j'en donnerai même, dans la suite, une preuve remarquable ; mais, d'un autre côté, je dois dire aussi que ces Indiens sont extrêmement vindicatifs, sur-tout quand ils croient qu'on les a injustement insultés.

Les seuls vices que je leur connoisse, si chez eux on les regarde comme tels, ce sont et l'excessive passion qu'ils ont de s'enivrer lorsque l'occasion s'en présente, et leur inconcevable indolence. L'unique occupation d'un Indien, quand il ne pêche ni ne chasse, est de s'étendre dans son hamac, de s'y amuser à nettoyer ses dents, à passer les poils de sa barbe entre ses doigts, ou à se considérer la figure dans quelque morceau de miroir cassé.

Les Indiens, en général, sont très-propres; ils se baignent deux ou trois fois par jour dans la rivière ou dans la mer. Tous, quelque soit leur sexe, se dépilent entièrement

à l'exception de la tête. Leur chevelure est épaisse et d'un noir brillant ; elle ne blanchit pas, et jamais ils ne deviennent chauves ; les hommes la portent courte ; mais elle tombe aux femmes jusqu'à la moitié du dos. Il semble qu'ils aient étudié l'écriture, où il est dit que de longs cheveux sont la parure d'une femme et la honte d'un homme.

Les Indiens de la Guiane ne sont ni grands, ni forts, ni nerveux ; mais leur taille est droite, et ils jouissent généralement d'une bonne santé. Leur figure n'a d'autre expression que celle du contentement et de la bonté. Ils ont les traits réguliers et beaux, les lèvres minces, les dents blanches et les yeux noirs, mais petits. Tous, cependant, se défigurent plus ou moins par l'usage de l'*arnotta* ou du *roucou*, auquel ils donnent le nom de *cosowy*, et les Hollandais celui d'*orlean*. Les semences de l'arnotta, bien macérées dans du jus de limon, et mêlées avec de l'eau et de la gomme, qui découle de l'arbre nommé *mawna*, ou avec de l'huile de castor, compose une teinture écarlate, avec laquelle tous les Indiens se peignent le corps (et les hommes même leur chevelure), ce qui donne à la peau la cou-

leur d'une écrevisse de mer bouillie. Ils ont encore la coutume de se frotter avec du *caraba*, ou de l'huile de crabe, et l'on doit avouer qu'elle est très-utile à des hommes qui sont presque nuds, dans un climat brûlant. M'étant pris un jour à rire à l'aspect d'un jeune Indien, tout barbouillé, qui venoit des environs de Cayenne; il me répondit en français: « Un tel usage m'adoucit la peau; » il prévient une transpiration trop abon- » dante, et me garantit, en partie, des pi- » qûres des moustiques qui vous tourmen- » tent : voilà, monsieur, outre sa beauté, » à quoi me sert ma peinture rouge. Main- » tenant, dites-moi (en montrant la poudre » dont mes cheveux étoient chargés), pour » quelle raison êtes-vous peint en blanc ? » Je n'en connois aucune de perdre ainsi » votre farine, de salir votre habit et de » paroître blanc avant l'âge ».

Ces Indiens emploient aussi, au même usage, un bleu pourpré très-sombre, qu'ils nomment *tapowripa*; mais c'est seulement lorsqu'ils veulent se parer, et il reste neuf jours sur la peau. Ils le tirent du jus d'un petit fruit, semblable à une petite pomme qui croît sur l'arbre qu'ils nomment *tawna*,

et qu'ils font macérer dans l'eau : ils s'en servent à tracer, sur tout leur corps et leur figure, des espèces d'hiéroglyphes, dont le fond est toujours à carreaux ; mais, pour qu'on s'en forme une idée plus juste, je renverrai à la planche ci-jointe (*Voyez pl.* XXII), où les enfans seuls ne sont pas peints. Cette teinture s'attache tellement à la peau, qu'un de nos officiers, qui ne pouvoit le croire, s'avisa, dans une gaieté, de se faire dessiner deux énormes moustaches, qu'à notre grand amusement il fut forcé de montrer, pendant toute une semaine, dans Paramaribo ; et il lui fallut attendre le terme ordinaire où s'efface cette couleur, pour en être entièrement débarrassé.

Le seul vêtement qu'aient les Indiens, consiste en une bande de toile de coton, noire ou bleue, que les hommes portent à la ceinture, et qui est assez semblable à ce que les nègres appellent leur *camisa*. Ils l'attachent autour de leurs reins, la font passer entre leurs cuisses ; et, comme elle est très-longue, ils en jettent le bout sur leurs épaules, ou le laissent traîner négligemment à terre. Les femmes, au lieu de cette bande, ont une espèce de tablier de toile

toile de coton, orné de grains de verre, et qu'elles appellent *queiou*. Ce tablier n'a qu'un pied de largeur sur huit pouces de hauteur; il est bordé de franges, et noué par des cordons de fil de coton. Quoique pesant, cette foible dimension le rend peu propre à l'objet auquel il est destiné. Plusieurs femmes portent aussi une ceinture de cheveux, à laquelle elles attachent, derrière et devant, une grande pièce carrée de toile de coton noire, mais plus légère et sans une queue, comme à la *camisa* des hommes. Les uns et les autres placent cette espèce de vêtement très-bas; ce qui leur fait paroître la taille extrêmement longue.

Dans l'intérieur des terres, plusieurs indiens des deux sexes vont entièrement nus. La parure des femmes, est de passer, dans de petits trous qu'elles se font à la lèvre inférieure, des épines, et même toutes les épingles qu'elles peuvent se procurer, et dont les pointes leur pendent sur le menton, comme une espèce de barbe. Par le même moyen, elles suspendent encore à leurs oreilles de petits morceaux de liége ou d'un bois léger. Quelques-unes d'entr'elles percent aussi des trous dans la peau de leurs

joues et de leur nez, pour y placer des plumes; mais cela est assez rare. L'ornement le plus bizarre à mon gré, est celui que prennent les jeunes filles à l'âge de dix ou douze ans, et qui consiste en une sorte de jarretières de coton, étroitement serrées autour des chevilles et au-dessous des genoux, et qui restant toujours, leur rend le gras de la jambe d'une grosseur énorme, quand elles se forment, et leur donne la plus grotesque apparence. Toutes ont aussi des ceintures, des banderolles, des bracelets de grains de diverses couleurs, ou de coquillages et de dents de poissons, et elles les portent au cou, sur les épaules et aux bras; mais plus généralement les derniers au-dessus du coude. Au total, les femmes indiennes ont très-peu de graces dans la taille; elles ont les pieds en-dedans, et sont médiocrement attrayantes par leur parure. Je dois, cependant, excepter celles d'une tribu particulière, dont je parlerai dans la suite.

Les ornemens des hommes consistent en couronnes de plumes de différentes couleurs, ou en une espèce de baudrier fait de dents de tigres ou de sangliers, qu'ils

portent comme un signe de leur valeur et de leur activité. Les chefs de famille se couvrent quelquefois de la peau du premier de ces animaux, attachée par une plaque d'argent de la forme d'un croissant, qu'ils appellent *caracoly*. Ils passent fréquemment aussi de petits morceaux de ce même métal dans le cartilage du milieu du nez, ou quelquefois une pierre de couleur verte ou jaune. Toutes ces nations vivent dans les forêts, près des rivières, le long des côtes de la mer, et habitent de petits hameaux ou de petits villages. Leurs maisons ou cabanes, qu'ils appellent *carbets*, sont construites comme j'ai déjà dit que le sont celles des nègres; mais au lieu d'être couvertes de feuilles de latanier, elles le sont de celles de *rattans*, ou de joncs qu'ici l'on appelle *tas*, et qui croissent en touffes dans les lieux marécageux. Plus généralement encore, ils emploient à cet usage, des *troulies*, espèce de feuilles qui sont divergentes, immédiatement à la racine de la plante, qui n'ont pas moins de vingt ou vingt-quatre pieds de longueur, sur deux ou trois de largeur, et qui garantissent efficacement de l'intempérie de l'air, pendant des années entières.

Les meubles et les ustensiles de ces Indiens sont très-simples, mais ils suffisent à leurs besoins: ce sont quelques pots de terre noire qu'ils façonnent eux-mêmes; quelques calebasses ou gourdes, quelques corbeilles qu'ils nomment *pagala;* une pierre à moudre, appelée *matta*, et une autre pour faire cuire leur pain de cassave; une sorte d'éventail pour souffler le feu; un siége de bois, nommé *mouly*, un crible, nommé *mounary*, une presse, nommée *matoppy*, qui sert à exprimer l'humidité de la cassave, et enfin un hamac ou un filet de coton dans lequel ils se couchent.

Par leurs relations avec les Européens, ils ont des haches et des couteaux, que ceux-ci leur fournissent; et ils portent toujours les premiers à leur ceinture, comme des poignards. Chaque famille d'indiens est aussi pourvue d'un grand bateau ou canot, pour transporter tout ce qu'elle possède, lorsqu'elle voyage par eau, ce qui est assez fréquent.

Les seuls végétaux cultivés par ces peuples, sont les ignames, les plantaniers, les bananiers, que j'ai déjà décrits, et particulièrement le manioque, dont ils tirent la

cassave. Cette dernière plante est un arbuste noueux et de couleur grisâtre, qui s'élève à la hauteur d'environ trois pieds. Ses feuilles sont digitées, larges, et portées sur des pétioles de couleur de cannelle. Ces arbustes sont de deux espèces, distinguées par la dénomination de douce et d'amère. Les racines seules en sont bonnes; elles ont une qualité farineuse et un goût très-doux; et pour la couleur, la grosseur et la forme, elles ressemblent beaucoup aux panais d'Europe. Le manioque doux, cuit sous des cendres chaudes, comme les plantains verts, et mangé avec du beurre, est une nourriture agréable et saine, et a le goût de la châtaigne. Mais le manioque amer, lorsqu'il est cru, fait le poison le plus fatal, tant pour les hommes que pour les animaux; et cependant, quelqu'étrange que cela puisse paroître, lorsqu'il a passé par le feu, il devient un aliment très-salutaire, et sert naturellement de pain aux Indiens de ce pays, aussi bien qu'aux Européens et aux nègres. Voici la manière dont les premiers préparent la cassave : ils broient d'abord ou rapent les racines sur le *matta*, ou la pierre brute. Ils mettent ensuite cette rapure dans

une presse, pour séparer le jus de la substance farineuse. Cette presse est une espèce de tube, très-long, fait de *warimbo*, ou de jonc tressé ; après l'avoir rempli de la substance de la cassave, on le suspend à un arbre, et l'on attache au bas une pièce ou morceau de bois, dont le poids l'allonge ; et la compression progressive de ce tube fait écouler la partie liquide par les ouvertures de la natte. Cette opération terminée, on donne à la partie farineuse la forme ronde d'un gâteau qu'on fait cuire sur une pierre chaude, jusqu'à ce qu'il brunisse et soit rissolé ; alors, c'est un aliment très-sain qui peut se conserver pendant six mois. Il faut convenir, néanmoins, que par ce procédé le goût de cette espèce de pain devient douceâtre et des plus insipides. Si les esclaves, dans les plantations, n'avoient pas soin de jeter l'eau ainsi extraite de cette racine, le bétail et la volaille en boiroient, ce qui les feroit enfler et périr à l'instant dans des convulsions affreuses ; et cependant la même eau, bouillie avec de la viande de boucherie et du poivre, sert à faire de la soupe. Il ne faut pas se nourrir de racine de manioque, sans bien la connoître : plu-

sieurs personnes ont été empoisonnées, à ma connoissance, pour avoir pris l'une pour l'autre. La différence entre les deux espèces consiste en ce qu'une fibre ligneuse et rude, ou une espèce de corde court à travers la racine du manioque doux ou salutaire, tandis que le manioque amer ou vénéneux n'en a pas. Les Indiens mangent aussi des noix d'acajou, et ils en apportent souvent à Paramaribo, où on les appelle *inginotto*. Les amandes de ces noix qui, pour la couleur et la forme, ressemblent à des rognons d'agneaux, sont extrêmement délicates. Les noix d'acajou croissent sur des arbres qu'on ne rencontre que très-loin dans l'intérieur des terres, mais comme je n'en ai point vu, je ne puis les décrire.

Les Indiens se nourrissent aussi de tortues de terre et de mer, et de crabes, qu'ils nomment *syryca*, et qu'on trouve en quantité dans la vase à la basse marée, le long des côtes de la Guiane. Ils les aiment avec passion, ainsi que les écrevisses de rivière qu'ils apellent *sarosara*, et qui sont très-abondantes dans ce pays; mais aucune espèce de nourriture ne leur plaît plus que l'iguane ou le lézard *wayamaca*, dont j'ai

déjà parlé. Tout ce qu'ils mangent est tellement assaisonné avec du poivre de Cayenne, qu'un européen qui en goûteroit auroit la bouche brûlée. Ils n'usent que peu ou point de sel, et font sécher leur gibier à la fumée, ce qui l'empêche de se pourrir. Si un indien a négligé d'amasser des provisions au moyen de sa chasse ou de sa pêche, il appaise sa faim en mangeant des semences de cœur-vert ou d'arbre *éta*, ou de toute autre production de la forêt.

Ces peuples ont plusieurs sortes de boissons, et entre autres le jus du fruit qu'ils nomment *coumou*. L'arbre qui produit ce fruit, est un palmier de la plus petite espèce. Ses semences sont renfermées dans des baies d'un bleu pourpré, qui ressemblent à des grapes, et dont la pulpe adhère légèrement à un noyau dur et rond, comme une balle de pistolet. On fait dissoudre et macérer ces baies dans de l'eau bouillante : les habitans du bon ton font jeter ensuite du sucre et de la cannelle, dans cette même eau, qui leur sert alors de boisson, et qui a fortement le goût du chocolat. Un autre breuvage que les Indiens appellent *pivorry*, est une mixtion de pain de cassave, mâché par

les femmes, et fermenté dans de l'eau; elle a le goût de l'aile (bière douce), et peut enivrer. On trouve d'abord étrange que des hommes, de quelque pays qu'ils soient, puissent boire une liqueur qui a passé par la bouche de quelqu'un : mais ceux qui ont lu les voyages du capitaine Cook, se rapeleront que cette coutume a lieu dans les îles qu'il a découvertes, et que s'il ne s'y fût pas conformé, il eût fortement indisposé leurs habitans. Ses officiers, cependant, ne jugèrent pas à propos de se prêter à cet usage, et s'excusèrent de partager cette dégoûtante boisson. Le pain de maïs, ou de bled d'inde, sert aussi aux naturels de la Guiane à faire une autre liqueur; ils l'émiettent et le font macérer dans de l'eau, jusqu'à ce que cette mixtion fermente comme la précédente, et ils la nomment *chiacoar*. Ces peuples en ont encore une quatrième appelée *cassiryy*, dont ils font grand' usage. C'est un composé d'ignames, de cassave, d'oranges aigres, et de sucre ou de thériaque, bien macérés et fermentés dans l'eau. J'ajouterai que tous ces breuvages sont enivrans, si l'on en fait excès, ce qui arrive souvent à ces Indiens, hommes et femmes.

C'est alors seulement qu'ils commettent des désordres et qu'il s'éleve des querelles entre eux.

Le langage des Indiens en général, ressemble fort, pour la prononciation, à celui des Italiens. Leurs mots sont harmonieux, sonores, et se terminent par une voyelle, comme on l'a vu par ceux que je viens de citer. Pour tout calendrier, ils n'ont qu'une corde avec des nœuds. Leurs instrumens de musique sont, d'abord, une sorte de flûte, appellée *toutou*, faite d'un seul jonc fort épais, de laquelle ils tirent des sons qui ne sont guère plus agréables que le beuglement d'un bœuf, et sans harmonie ni mesure. Une autre flûte appelée *quarta* par ces peuples (c'est celle nommée *syrinx* par Ovide, et par quelques poëtes, le *chalumeau de Pan*), est formée d'un assemblage de roseaux de grandeur inégale à l'une des extrémités, et joints ensemble, comme les tuyaux d'un orgue. Pour jouer de cette flûte, on la prend à deux mains, et on l'approche des lèvres, devant lesquelles on la fait passer et repasser, et on en tire une sorte de gazouillement discordant et clair, qui n'est agréable que pour

ces Indiens. En appercevant l'un d'eux tout nu, jouer de son chalumeau de joncs, au milieu d'un bocage, il me sembla voir le dieu Pan. J'ai maintenant en ma possession une flûte qu'ils font avec un os de leurs ennemis. Leur danse, si on peut leur donner ce nom, se borne à des sauts, à des balancemens sur un pied et à des tournoiemens, avec différentes postures, ce qui dure des heures entières, jusqu'à ce que la tête leur tourne.

Les Indiens sont très-sociables entr'eux, et ils se rassemblent fréquemment dans une grande chaumière, ou un carbet élevé dans chaque village à cet effet. Ils y dansent, ils y jouent, ou s'y amusent à écouter ou à faire des contes de revenans, de sorciers, ou des récits de leurs rêves, au milieu desquels ils se livrent fréquemment à des éclats de rire immodérés. Ils prennent grand plaisir à se baigner, ce qu'ils font deux ou trois fois par jour, hommes, femmes, garçons et filles, tous pêle-mêle; et dans ces parties, ils ne commettent pas la plus légère indécence, soit en paroles, soit en actions. Ils sont excellens nageurs, tous sans exception.

Les occupations des hommes sont, comme

je l'ai dit, peu nombreuses : on peut les désigner par deux mots, la chasse et la pêche; et certainement ces Indiens sont plus adroits à l'un ou à l'autre exercice que tout autre individu de quelque nation que ce soit. Ils se servent pour la chasse d'arcs et de flèches, qu'ils font eux-mêmes ; et de celles-ci, ils en ont de différentes, pour plusieurs sortes de chasses. Leurs arcs sont faits du bois le plus compact et le plus dur; ils leur donnent environ cinq ou six pieds de longueur, et les rendent du plus beau poli, au moyen d'une pierre : ces arcs sont tendus avec des cordes de plantes soyeuses, et la poignée en est entourée de coton. Leurs flèches ont généralement près de quatre pieds de long. Elles sont faites d'une espèce de jonc, très-fort et très-droit, au bout duquel est fixée une verge légère de la longueur d'un pied, pour les balancer, et elles sont armées d'une pointe d'acier ou d'os de poisson, toujours barbelée. Quelques-unes des flèches de ces peuples ont une pointe comme celle d'une lance; d'autres sont doublement et triplement barbelées, et tellement combinées, qu'elles s'attachent à la blessure, quand même le bois est enlevé; ce sont celles dont on se sert, principalement

pour la chasse et la pêche; car, quoiqu'elles ne soient pas mortelles, elles embarrassent infiniment le gibier, et, au moyen d'une bouée qu'on y attache, elles servent à tirer le poisson à la surface de l'eau, et de la sorte à les faire prendre l'un et l'autre. Ces flèches sont toutes garnies de plumes de six ou sept pouces de long. Plusieurs, au lieu de pointes ont des têtes arrondies, de la grosseur d'une châtaigne; ces Indiens s'en servent pour étourdir et faire tomber les perroquets et de petits singes, qu'ils prennent ensuite avec la main; ces animaux ne tardent pas à en revenir, et on les envoie tout vivants à Paramaribo. Quelques-unes de ces flèches, destinées à tuer le poisson, ont l'air d'un trident, et sont à trois et même à cinq pointes. Les Indiens en trempent aussi, mais en petit nombre, dans le poison appelé *wourara* (1),

(1) L'auteur de ce voyage renvoie ici le lecteur aux détails que le docteur Bancroft a donnés de ce poison dans son *Histoire naturelle de la Guiane*, ouvrage peu ou point connu en France.

Bancroft commence par rapporter ce que M. de la Condamine a dit de ce poison avant lui; le voici: « Les *Yamcos* sont forts adroits à faire de longues » sarbacanes qui sont l'arme de chasse la plus ordi-

dont l'effet et terrible est prompt ; mais quand ils craignent de manquer leur coup, ils se

» naire des Indiens. Ils y ajustent de petites flèches » de bois de palmier, qu'ils garnissent, au lieu de » plumes, d'un petit bourlet de coton, qui remplit » exactement le vide du tuyau. Ils le lancent avec le » souffle à trente et quarante pas, et ne manquent » presque jamais leur coup. Un instrument si simple » supplée avantageusement chez toutes ces nations, » au défaut des armes à feu. Ils trempent la pointe » de ces petites flèches, ainsi que celles de leurs arcs, » dans un poison si actif, que quand il est récent, » il tue en moins d'une minute l'animal à qui la flèche » a tiré du sang. Quoique nous eussions des fusils, » nous n'avons guère mangé, sur la rivière, de gibier » tué autrement, et souvent nous avons rencontré » la pointe du trait sous la dent ; il n'y a, à cela, » aucun danger ; ce venin n'agit que quand il est » mêlé avec le sang. Alors, il n'est pas moins mortel » à l'homme qu'aux autres animaux. Le contre-poison » est le sel, et plus surement le sucre ». Dans un autre endroit : « Ce poison est un extrait, fait par » le moyen du feu, des sucs de diverses plantes, et » particulièrement de certaines lianes. On assure qu'il » entre plus de trente sortes d'herbes dans le venin » fait chez les *Ticunas*, qui est celui dont j'ai fait » l'épreuve, et qui est le plus estimé entre les diverses » espèces connues le long de la rivière des Amazones. » (*Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale.*)

servent d'une autre espèce de flèches, qui n'a pas plus de dix à douze pouces de long,

« Le *ticunas*, continue le docteur Bancroft, est probablement formé des mêmes ingrédiens que le *wourara*, poison qui tire son nom de celui d'une liane qui en fait la base. Le poison des Indiens *Accawaus* qui passe pour le plus violent, n'est composé que de cinq ingrédiens, loin qu'il y en entre trente, comme M. de la Condamine le dit du *ticunas*. D'autres nations, cependant, et particulièrement les *Arrauks* y ajoutent à volonté les dents et le foie d'un serpent vénimeux, et du poivre rouge; ce dernier, sans doute, pour en augmenter l'activité. Les *Worrows* y mêlent un plus grand nombre d'ingrédiens, peut-être par superstition, ou parce qu'ils sont comme les ignorans, qui s'imaginent que, par un mélange plus combiné, ils obtiendront plus surement l'effet qu'ils désirent.

» Voici la recette du poison des *Accawaus* que plusieurs de leurs *peii* ou médecins m'ont donnée à des époques différentes : tous sont tombés d'accord de l'espèce des plantes et de leur nombre; ils n'ont différé que sur la quantité ou la dose.

» On fait des parts égales de tous les ingrédiens qui entrent dans cette mixtion.

» On en prend six de la peau de la racine de *wourara*,

» Deux d'écorce de *warra cobbà courra*,

» Une de la peau de la racine de *concassapi*, une de *balleti*, et une enfin de *hatchybaly*.

» On racle bien le tout, on le met dans une jarre

qui est extrêmement mince, et faite d'écorce de palmier, très-dure. Au lieu de plumes, elle

et on le couvre d'eau. On place cette jarre sur un feu modéré, de manière que l'ébullition commence au bout d'un quart-d'heure. Ceci fait, il faut exprimer le jus avec la main, en prenant soin de ne pas s'écorcher la peau. On jette cette écorce, et l'on fait ensuite évaporer le jus sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance du goudron. Alors on le retire, et on y trempe de petits morceaux plats de bois de *cokarito* (espèce de palmier) auquel le poison s'attache quand il est froid, et il a l'air alors d'une gomme d'un brun rougeâtre. Ces morceaux de bois étant ainsi enduits, on les fait entrer dans de grosses cannes creuses, fermées à chaque extrémité avec une peau. Lorsqu'on veut empoisonner une flèche, on jette un de ces morceaux de bois dans de l'eau, ou bien on le tient à la fumée du feu, pour qu'il s'imprègne de cette vapeur; dans le premier cas, on trempe la flèche dans l'eau, et dans le second, on la frotte contre ce même bois. La plus petite quantité de ce poison, introduit, par une blessure, dans les vaisseaux sanguins d'un animal, le fait périr en moins d'une minute, sans une grande douleur apparente, quoiqu'on remarque quelquefois de légères convulsions à l'instant de la mort.

M. de la Condamine dit que les Indiens chargent des femmes criminelles de la préparation de ce poison, et que lorsqu'elles expirent, c'est une preuve qu'il a suffisamment bouilli : cela a tout l'air d'une fable. Les

est

est entourée d'une touffe de coton, assez pour remplir un tube creux, fait de jonc, et de près

Indiens des environs de la colonie de Démérary, font évaporer leur poison en plein air, jusqu'à ce qu'il ait pris toute sa consistance, et sans le moindre danger.

» Les ingrédiens qui entrent dans la composition de ce poison des *Accawaus*, sont les lianes de différentes espèces.

» Je l'ai essayé sur des animaux malades et n'ayant que peu de sang; j'en ai trouvé l'effet plus lent que sur de plus vigoureux et de plus sains.

» On ne connoît point d'antidote certain contre ce poison. Je doute que tout remède, introduit par le passage destiné aux alimens, puisse agir assez promptement pour prévenir ses terribles effets. Pour arrêter ceux du ticunas, M. de la Condamine indique le sel et plus surement le sucre. Les habitans blancs de Démérary, attribuent la même vertu au jus de la canne de sucre, mais les Indiens ne la lui accordent pas, et je n'ai pu découvrir une seule fois la preuve de son efficacité. Le même voyageur parle d'une expérience faite à Cayenne, en présence du commandant, sur une poule blessée par une flèche empoisonnée, à laquelle on fit prendre du sucre et qui ne donna aucun signe d'indisposition. Mais cette expérience renouvelée à Leyde, en présence de plusieurs professeurs de médecine de l'université de cette ville, fut sans succès, quoique le froid de l'hiver eût incontestablement affoibli l'activité du poison.

» Lorsqu'un vaisseau lymphatique est blessé par une

de six pieds de long, dans lequel ces Indiens soufflent avec leur haleine. Ils lancent ces

de ces flèches empoisonnées, il s'ensuit une inflammation fébrile. J'en ai vu un exemple dans un Indien, attaché à une plantation, qui s'étoit écorché légèrement à l'index de la main gauche, avec une de ces flèches. Comme il ne parut point de sang, il ne redoutoit rien; mais bientôt sa blessure devint douloureuse, sa main s'enfla considérablement, et, en conséquence, cet homme vint me consulter. Ne connoissant point alors l'effet de ce poison, je fis appeler un peï de la tribu des *Arrawks*, qui étoit proche, et je lui demandai, par un interprète, s'il avoit quelque remède contre cet accident. Il me répondit que non; mais il m'assura que l'Indien n'en mourroit pas, puisqu'il n'étoit pas sorti de sang de l'écorchure, qui à peine étoit visible. Les effets du poison, cependant, devenoient toujours plus violens; et non-seulement sa main, mais encore tout le bras, étoit enflé. Le pouls étoit dur, vîte, intermittent; la respiration difficile, avec une chaleur fébrile, une soif ardente, et les glandes axillaires étoient tuméfiées. Le malade fut saigné à temps. On lui enveloppa le bras dans du linge trempé dans de l'huile et du vinaigre. Plusieurs remèdes anti-phlogistiques furent administrés intérieurement; mais je ne les détaillerai point, car j'ignore s'ils furent de quelqu'utilité. En douze heures, la violence des symptômes diminua visiblement; et, le lendemain matin, il n'y en avoit plus aucun.

» J'ajouterai, comme un autre effet de ce poison,

instrumens de mort, à la distance de quarante pas, et d'une manière si sûre, que l'animal

que lorsqu'un singe est blessé par une flèche empoisonnée, il tombe à terre ; lorsqu'il est atteint par une flèche ordinaire, il court à la cime de l'arbre, et y reste même étant mort ».

Les expériences du docteur Bancroft, sur le poison dont il vient de parler, étant les mêmes que celles de *Fontana* sur le ticunas, nous allons donner le résultat de ce physicien sur celui-ci.

Du ticunas ou du poison américain.

« L'odeur de ce poison à sec est entièrement innocente ; et telles sont aussi ses molécules qui entrent avec l'air dans la bouche ou dans le nez, et qui vont au poumon.

» Les vapeurs des fumées du poison américain (soit qu'on l'ait jeté sur des charbons ardens, soit qu'on l'ait fait bouillir dans un vase), sont innocentes, soit qu'on les flaire, soit qu'on les respire.

» Quoique le poison, dont je me servois, eût perdu par l'âge, il avoit conservé sa propriété essentielle de tuer, en très-peu de temps et en très-petites doses, des animaux très-forts ; et ce fut toujours sans succès que je tâchai d'opposer à son action le sucre et le sel qui sont cependant les deux spécifiques de M. de la Condamine, qui a suivi, en cela, l'opinion des personnes du pays.

» Ce poison se dissout facilement et très-bien dans l'eau, même à froid, comme aussi dans les acides minéraux et végétaux. Cependant il se dissout beaucoup

qu'ils visent ne peut leur échapper. Le bout de ces dernières flèches est aussi trempé

plus tard dans l'huile de vitriol que dans les autres acides, et y devient noir comme de l'encre : ce qui n'arrive avec aucun des autres acides.

» Il ne fait aucune effervescence, ni avec les acides ni avec les alkalis, et n'altère point le lait, qu'il ne teint que de sa couleur naturelle.

» Il ne change le suc de rave, ni en rouge, ni en vert; et lorsqu'on l'examine au microscope, on n'y voit rien de régulier et de salin; mais il paroît composé en grande partie de très-petits corpuscules irréguliers sphéroïdes, à l'instar des sucs des végétaux. Il se dessèche sans crevasses, différent en cela du venin de la vipère : et mis sur la langue, il a une saveur extrêmement amère.

» Je conclus de tout cela qu'il n'est ni acide, ni alkalin, et qu'il n'est pas composé de sels visibles, même au microscope.

» Le poison américain n'est point un poison, lorsqu'on l'applique sur les yeux (même dissous dans l'eau); et il n'a aucune action sur ces parties.

» M. de la Condamine et tous les Américains croient que ce poison pris intérieurement est entièrement innocent.

» D'après plusieurs expériences, sur des animaux qui en sont morts, je déduis comme vérité de fait, que le poison américain pris intérieurement, est un poison, mais qu'il en faut une quantité sensible pour tuer même un petit animal.

» D'autres expériences, faites depuis, tant sur les oi-

dans le poison *wourara*, dont la force est telle que, pendant la dernière révolte, arrivée

seaux, que sur les quadrupèdes, m'ont fait conclure que le poison américain, appliqué sur la peau, à peine égratignée, peut donner la mort, quoique non pas toujours, ou dans toutes les circonstances. Les animaux plus gros résistent plus facilement à l'action de ce poison, et lorsque les animaux même les plus foibles n'en meurent pas, ils se trouvent en peu de temps, aussi sains qu'auparavant.

» Il faut environ $\frac{1}{100}$ de grain de ce poison pour tuer un petit animal, et il est nécessaire que le poison se dissolve pour qu'il donne la mort, ou pour qu'il occasionne quelque dérangement sensible dans l'économie animale.

» Lorsqu'il y a peu de vaisseaux sanguins dans la partie attaquée, le mal ne se communique pas, ou il n'est pas mortel.

» Les flèches sont plus dangereuses et plus meurtrières que le poison dissous dans l'eau, et simplement appliqué à la partie blessée.

» Le poison des flèches est plus actif, si on les trempe auparavant dans l'eau chaude; et alors elles opèrent plus certainement et avec plus de promptitude. Leur activité croît encore davantage si on les trempe dans le poison bouilli dans l'eau à consistance de julep.

» Le poison américain perdit ses qualités meurtrières dissous dans les trois acides minéraux; il les conserva dissous dans le rhum et le vinaigre.

» Il paroît donc que les acides minéraux enlèven

dans la colonie de Berbiche, une femme ayant été légèrement blessée par une de ces flèches empoisonnées, non-seulement elle expira presque à l'instant, mais un enfant qu'elle avoit à la mamelle, quoiqu'il n'eût pas été atteint par cette arme cruelle, mou-

au poison américain ses qualités nuisibles : je dis simplement qu'il paroît, parce qu'on pourroit soupçonner encore qu'il reste un peu d'acide uni au poison, quoiqu'on l'ait évaporé, et que cet acide produit son effet sur les vaisseaux de la peau. Il les racornit et les cautérise en quelque façon.

» Quoique les acides empêchent l'action du poison, il paroît qu'ils sont un remède inutile et dangereux, si on les applique aux muscles empoisonnés de l'animal.

» Il faut un temps déterminé pour que le poison américain se communique à l'animal. Ce temps est beaucoup plus considérable que celui qu'exige le venin de la vipère pour se communiquer. Ses effets sur les animaux sont plus vagues et plus variés. On peut guérir de l'un et de l'autre en coupant les parties quand on peut les emporter sans danger de mort, pourvu que l'amputation soit faite à temps.

» Le poison dans le sang tue dans l'instant : d'où il paroît hors de doute que, quand il est appliqué extérieurement à une partie blessée dans l'animal vivant, il peut et doit causer de grands désordres dans l'économie animale, ou donner même la mort.

» Il n'empoisonne pas les nerfs ; et c'est un suc

rut aussi pour avoir pris un moment le sein de sa mère, après qu'elle eut été frappée.

La manière de pêcher des Indiens, est à-peu-près la même que celle que j'ai déjà décrite au poste de l'Espérance. Ils forment des enclos de palissades, à l'entrée des petites criques et dans les bas-fonds, ils y tuent le poisson avec leurs flèches à trois pointes, ou empoisonnent l'eau, en y jetant des racines

innocent, de quelque manière qu'il y soit appliqué. Mais il tue sous la plus petite dose, si on l'introduit dans le sang par la jugulaire, comme fait le venin de la vipère. Son action est donc toute contre le sang...

» La mort, qui suit immédiatement l'introduction du poison dans le sang, pourroit faire soupçonner qu'il y a dans cette humeur un principe plus actif, plus subtil, plus volatil, qui échappe à la meilleure vue et même au microscope. Ce principe, dans cette hypothèse, paroîtroit nécessaire à la vie; et c'est sur ce principe même que le poison sembleroit porter immédiatement son action.

» Avant mes expériences, personne n'auroit douté que l'action du poison américain ne s'exerçât immédiatement contre les nerfs. Tout les signes extérieurs l'annonçoient de même. Ces signes sont donc équivoques; et les médecins les regardent à tort comme une preuve certaine que la maladie est purement nerveuse. *FONTANA; Mémoire sur le poison américain, appelé* ticunas. *T. II, p. 83.*

d'*hiary*, appelé à Surinam *tringy-vouno* ou *konamy*. Cette racine étourdit le poisson; et, quand il l'est, on peut le prendre à la main, tandis qu'il flotte à surface de l'eau. Les Indiens font un commerce de ces racines, et ils en envoient en quantité dans les plantations et à Paramaribo. Voilà, avec la fabrication de leurs meubles, de leurs ornemens et de leurs armes, quelles sont, chez ces peuples, les occupations des hommes.

Je ne dois pas omettre aussi que chaque indien porte, pour sa défense, une massue que l'on nomme *apoutou*, faite du bois le plus lourd de la forêt: elle est de dix-huit pouces de long, plate et carrée aux deux bouts; mais bien plus pesante à l'un qu'à l'autre: le milieu en est plus délié; il est entouré de fils de coton très-forts, qui servent à le saisir d'une manière plus sûre, et couvert d'une espèce de garde pour garantir le poignet. Un coup de cette massue, dans laquelle on fixe fréquemment une pierre pointue, brise le crâne. Les Indiens de la Guiane gravent souvent, sur leur *apoutou*, des figures hiéroglifiques, et le nombre des ennemis qu'ils ont tués. Pour fixer la pierre à cette massue, on la fait entrer dans l'arbre

même qui fournit le bois, pendant qu'il prend sa croissance; elle s'y attache alors tellement, qu'il n'est plus possible de l'en tirer; ensuite, on coupe ce bois pour le façonner.

Les femmes s'occupent à planter le manioque, les bananes, les ignames, et d'autres racines; elles préparent les vivres, fabriquent les pots de terre, les hamacs de coton, et font des bracelets, et des paniers ou corbeilles. Les meilleurs de ceux-ci se nomment *pagala*; ils sont faits d'une double natte de joncs, appelés *warimbo*, de couleur blanche ou brune; et cette même natte, entre les deux parties intérieure et extérieure, est garnie de feuilles de *tas* ou de *trouly*, pour les garantir de l'humidité. Le couvercle est ordinairement plus large et plus élevé que le panier lui-même; il l'enveloppe entièrement, et, de la sorte, il le fortifie encore : le fond est posé sur deux morceaux de bois croisés. Les hamacs sont tissus; ce qui exige beaucoup de peines et de temps; car il faut conduire, l'un après l'autre, chaque fil dans la chaîne, à-peu-près de la manière dont on fait les bas au métier. On met ensuite ces hamacs dans une tein-

ture, faite avec des écorces d'arbres, selon la couleur qu'on veut leur donner.

Les Indiennes atteignent la puberté avant l'âge de douze ans, et quelquefois même beaucoup plutôt. On les marie à cette époque. Toute la cérémonie consiste, pour le jeune homme, à présenter à la jeune fille une certaine quantité de gibier et de poissons, de sa chasse et de sa pêche; et, si elle l'accepte, il lui fait cette question : « Voulez-vous être ma femme »? Si elle répond affirmativement, tout l'arrangement est fait; et, quand la maison et les meubles sont prêts, on célèbre les noces dans une fête où l'on s'enivre. Les femmes enceintes se délivrent, sans secours, de leur fardeau, et avec si peu d'embarras et de souffrances, qu'on les croiroit exemptes de la condamnation, prononcée contre la mère commune des hommes; elles remplissent toutes les fonctions du ménage, et servent leurs maris le jour même de leur délivrance. Quelque ridicule et incroyable que puisse paroître cette coutume, il n'est pas moins de fait qu'alors, pendant plus d'un mois, chaque époux reste étendu dans son hamac, où il se plaint et gémit, comme s'il avoit été lui-même en

travail d'enfant; et, pendant tout ce temps, sa femme doit en avoir le plus grand soin, et lui donner la meilleure nourriture. C'est ce que chaque indien appelle jouir de soi-même, et se reposer de ses fatigues. — Plusieurs de ces peuples regardent un front plat comme une grande beauté; et, immédiatement à leur naissance, ils compriment celui de leurs enfans, comme font quelques sauvages du nord de l'Amérique.

Les femmes indiennes ne mangent point avec leurs maris, et elles les servent comme des esclaves, ce qui les empêche de prendre tout le soin possible de leurs enfans: ceux-ci, néanmoins, sont toujours bien constitués et forts. Lorsqu'elles voyagent, elles les portent dans de petits hamacs, suspendus sur une épaule; l'enfant y est assis, les jambes placées, l'une devant, l'autre derrière sa mère.

Ces Indiens, prennent du jus de tabac, au lieu d'émétique. Lorsque l'un d'eux est mourant, soit de maladie, soit de vieillesse, et ce dernier cas leur arrive plus souvent que l'autre, le *péii* ou le prêtre, exorcise le *yawahou*, ou le diable, à l'heure de minuit, en agitant une calebasse, remplie de petites

pierres, de pois et de grains de verre, opération pendant laquelle il fait un long discours. L'office de prêtre est héréditaire chez ces peuples ; et, comme je l'ai déjà dit, celui qui le remplit, a les prémices de toute espèce d'alimens ou de boissons, et mène une vie plus aisée. Lorsqu'un Indien est mort, on le lave, on le frotte d'huile, on le met dans un sac de coton tout neuf; il y est assis, les coudes sur les genoux, le visage couvert de la paume de l'une et l'autre main, et tout son attirail de guerre ou de chasse est déposé près de lui. Pendant cette cérémonie, ses parens, ses amis, ses voisins, remplissent l'air de lamentables cris; mais bientôt après ils s'enivrent de liqueurs fortes, et noient ainsi leur chagrin qui ne reparoît plus que l'année suivante. Cette coutume a, par-là, quelqu'affinité avec celle des montagnards d'Ecosse, dans la sépulture de leurs morts. A la fin de l'année on retire le corps de terre; les chairs en sont alors détachées, et l'on distribue les os entre les parens et les amis; on suit les mêmes rites que la première fois, après quoi tout le voisinage cherche un lieu propre à faire un autre établissement. Quelques tribus particulières

d'Indiens, suivent quelquefois un usage différent. Après avoir placé le corps de leurs parens ou amis décédés, dans l'attitude que je viens de décrire, ils le descendent dans l'eau et l'y laissent pendant plusieurs jours. Les poissons y dévorent bientôt les chairs, et lorsqu'il n'en reste plus, on retire le squelette, qu'on fait sécher au soleil, et qu'on suspend ensuite intérieurement au toit des chaumières ou carbets. C'est la plus grande preuve de tendresse et d'estime que chez ces peuples, on puisse donner aux morts.

Lorsque ces Indiens voyagent par terre, ils se chargent toujours de leur canot, qui est fait du tronc d'un gros arbre, creusé par le moyen du feu. Il leur sert alors à porter leur bagage quand ils traversent des marais ou passent des criques et des rivières; et, comme eux, il est tout peint en rouge. S'ils voyagent par eau, ils vont généralement contre le courant, pour avoir la facilité de tuer le gibier qu'ils voient sur les arbres ou sur la rive; s'ils ramoient en sens contraire, la force de l'eau les contraindroit à passer rapidement. Quand ils suivent les côtes de la mer, il arrive fréquemment qu'une lame remplit leur canot; mais malgré cet incon-

vénient, il ne font jamais naufrage. En pareil cas, tous, hommes et femmes, se jettent immédiatement dans l'eau; d'une main, ils se tiennent au canot, et de l'autre, ils le vident avec des calebasses.

Quoique les Indiens de la Guiane soient des peuples très-pacifiques, ils se font cependant quelquefois la guerre, et simplement pour avoir des prisonniers: ce sont les Européens qui trop souvent les y excitent, pour les leur acheter et en faire des esclaves; mais ceux-ci ne sont que de montre et de parade, car ils refusent absolument de travailler: si on les maltraite, et sur-tout si on les frappe, ils languissent, se dessèchent et refusent toute nourriture, jusqu'à ce qu'enfin ils meurent d'épuisement et de douleur.

Les Indiens font toujours leurs attaques au milieu de la nuit; leurs opérations de guerre ressemblent plutôt à celles d'un siége qu'aux manœuvres d'une bataille; elles consistent à entourer les villages ennemis pendant que les habitans sont livrés au sommeil, à faire prisonniers les femmes et les enfans des deux sexes, à tuer les hommes avec leurs flèches empoisonnées, ou à leur

fendre le crâne avec leurs *apoutous* ou massues. Ils enlèvent aussi la chevelure aux derniers, et l'emportent chez eux en trophée pour la montrer à leurs enfans et à leurs femmes, à moins qu'ils ne la vendent aux Européens, à Paramaribo. Dans les rencontres de deux partis, mais qui sont très-rares entr'eux, l'arc et les flèches barbelées sont leurs armes offensives principales. Celles-ci atteignent et font périr l'ennemi à la distance de plus de soixante pas. L'oiseau même le plus léger dans son vol, s'il est de la grosseur d'une corneille, ne peut leur échapper. — L'adresse de ces peuples, dans tous leurs exercices militaires, est telle, que les meilleurs archers, aux batailles de Crécy, de Poitiers et d'Agincourt, eussent été contraints de céder à leur supériorité. — J'ajouterai de plus que lorsque ces Indiens vont à la guerre, ils choisissent un général auquel ils donnent le titre de *ouill.*

Le commerce que font les Indiens de la Guiane avec les Hollandais, consiste en échanges mutuels. Ils donnent des esclaves, des jarres de terre, des canots et des hamacs; du bois de Brésil, des racines d'*hiary*, des papillons, des perroquets, des singes, du

baume capivi, de la *gomme arracocerra*, de l'huile de noix d'acajou et de l'arnotta, pour lesquels ils reçoivent en retour des toiles de couleur, des armes à feu, de la poudre, des haches, des couteaux, des ciseaux, de la verrerie, des miroirs, des hameçons, des peignes, des aiguilles, des épingles, etc. Le *baume capivi* découle de l'écorce d'un arbre épais, qui croît très-loin dans l'intérieur des terres, dont les feuilles sont larges et pointues, et qui porte un fruit comme un concombre. Cette gomme est jaune, dure, transparente et semblable à l'ambre. Lorsqu'on la fait dissoudre, elle exhale une agréable odeur, et sert de diurétique et de vernis. La gomme appelée *aracocerra*, sort d'un arbre qu'on ne trouve également que dans l'intérieur du pays. Elle est jaune comme la première, mais compacte et douce au toucher : son odeur est aussi plus parfumée. Les Européens et les Indiens en font grand cas, à cause de son efficacité pour guérir les blessures et d'autres maux. Le *caraba*, ou l'huile de noix d'acajou, se fabrique ainsi : On brise, on fait macérer et bouillir les amandes qu'on tire du fruit angulaire et brun qui croît sur l'arbre de

ce

ce nom, et qui est de la forme d'une bonne châtaigne. Cette huile est amère. Les Indiens s'en servent pour se frotter le corps, et les Européens l'emploient à différens usages. L'arbre, dont les feuilles ressemblent à celles du laurier, s'élève à la hauteur de plus de cinquante pieds; mais, comme je ne l'ai pas vu, ni les deux premiers, je ne puis en dire davantage. L'arbre *mawna* est haut, droit et d'un brun-clair; ses feuilles sont ovales et les noix ressemblent à des muscades; mais elles n'en ont pas la saveur. La gomme découle du tronc par des incisions qu'on y fait; les Indiens la font dissoudre dans l'eau, et, comme je l'ai déjà dit, ils la mêlent à l'arnotta, pour se peindre. Le *palma-christi*, appelé *ricin* par les botanistes, est un arbuste d'environ quatre pieds de haut. Il est jointé et couvert de larges feuilles digitées, portées sur de longs petioles, c'est-à-dire, tant la tige que les branches. Ces arbustes sont de deux espèces, la rouge et la blanche. Ils produisent des noix triangulaires, enveloppées dans des coquilles vertes, qui deviennent brunes et tombent quand le fruit est mûr. On extrait de ces noix l'huile, qu'à

Surinam, on nomme *carapat*. Son goût ressemble assez à celui de l'huile d'olive.

Parmi toutes les nations indiennes, les *Caraïbes* se distinguent par leur nombre, leur activité, leur bravoure. Ils habitent, en grande partie, vers les établissemens des Espagnols, qu'ils inquiètent souvent par esprit de vengeance des cruautés commises par ces Européens sur les peuples du Mexique et du Pérou, que les Caraïbes regardent comme leurs ancêtres; ils ont un capitaine à leur tête, et se rassemblent au son d'une conque ou coquille de mer; souvent aussi, ils livrent des combats aux Indiens de leur voisinage; mais une particularité qui paroîtra peu croyable et que l'on a fortement contestée, les met au-dessous de tous les autres peuples de la Terre-Ferme, ils sont cannibales ou antropophages. Il est certain du moins qu'ils mangent leurs ennemis, dont ils dévorent la chair avec l'avidité du vautour, quoique généralement on suppose qu'ils y sont plus poussés par la vengeance, que par la dépravation de leur goût.

Les Indiens *Accawaus* sont peu nombreux et plus éloignés des côtes de la mer que les premiers. Ils vivent en bonne intelligence

avec les Hollandais; mais ils sont traîtres, et savent administrer un poison lent, qu'ils cachent sous leurs ongles. Leurs hameaux sont entourés de palissades faites de pieux, dont les pointes aussi sont empoisonnées.

Les indiens *Worrows*, s'ils ne sont pas les plus cruels, peuvent passer du moins pour les plus méprisables de tous ceux de la Guiane. Ils sont établis le long de l'Orénoque, jusqu'à la colonie de Surinam. Leur couleur est désagréable et sombre. Quoique forts, ils sont pusillanimes. Telle est leur paresse naturelle et leur misère, suite de leur indolence, qu'à peine ils ont de quoi se couvrir ce que la pudeur ordonne de cacher, et que souvent ils se servent pour ces foibles vêtemens d'écorce de palmier, au lieu de toile; quelquefois ils vont tout-à-fait nus, et ils exhalent une insupportable odeur. Leur fainéantise les réduit la plupart du temps, à ne vivre que de fruits sauvages, et à ne boire que de l'eau. Il pourroit paroître étrange de dire que ce peuple est content; mais il faut songer que ses désirs sont bornés à ses jouissances, et que jamais ont n'entend un indien se plaindre d'être malheureux.

Les *Taiiras* sont aussi établis sur la côte

de la mer, entre la colonie de Surinam et la rivière des Amazones; leur nombre est des plus considérables; on les fait monter à près de vingt mille ames dans ce seul établissement. Ces Indiens sont paisibles; mais très-indolens, et en beaucoup de points ils ressemblent aux *Worrows*.

Les *Piannacotaus* vivent très-loin dans les terres, et sont ennemis des Européens, avec qui ils refusent de commercer ou d'avoir le moindre rapport. Tout ce que je puis en dire de plus, c'est qu'ils tueroient tous les chrétiens de la Guiane, s'ils en avoient la puissance.

La seule nation indienne qui me reste à nommer dans ce pays, est celle des *Arrowouks* : je la préfère à toutes; — mais, comme ce chapitre est déjà fort long, j'en parlerai dans une autre occasion. Je laisse donc, pour le moment, ce peuple heureux, qui ne connoît ni la distinction des rangs, ni la division des terres, sources de désordres et de troubles chez des nations bien plus éclairées. Ce même peuple, dans son pays délicieux, où brillent sans cesse la verdure et les fleurs, ne sait guère ce que c'est que le besoin et la peine. Les vœux de ceux

qui composent ces nations, sont bornés, mais toujours satisfaits. Ces heureux Indiens, avec l'idée d'une vie future, n'ont pas sur cet avenir la plus légère inquiétude, et meurent en paix. On peut dire d'eux, et à la lettre, que souvent ils ne songent pas au lendemain; mais, en leur accordant cette sorte de bonheur négatif, je ne prétends cependant pas faire entendre que, pour un européen, il soit digne d'envie.

Pour donner une idée plus exacte des armes, des meubles, des instrumens et des divers ornemens des Indiens de la Guiane, je renvoie le lecteur au dessin que j'en ai fait. (*Voyez pl.* XXIII.) Voici la liste des objets qui y sont représentés :

1. *Coriola*, ou canot indien, fait généralement d'un tronc d'arbre.
2. Pagaye, qui sert de rame.
3. Crible, appelé *manary*.
4. Soufflet indien, ou *way-way*.
5. Siége ou escabeau, appelé *mouly*.
6. Corbeille, ou *pagala*.
7. Presse pour la cassave, appelée *matapy*.
8. Arc indien.
9. Flèche pour tuer le poisson.

10. Flèche à bout rond pour les oiseaux.

11. Flèche commune barbelée.

12. Petite flèche empoisonnée.

13. Tube ou chalumeau, à travers lequel on souffle pour tirer les flèches.

14. Couronne de différentes plumes.

15. Tablier, appelé *queiou.*

16. Pot de terre indien.

17. Massue indienne, ou *apoutou.*

18. Hamac de coton.

19. Banderolles de dents de tigres ou de sangliers.

20. Coquille, ou calebasse magique.

21. Flûte indienne, appelée *tou-tou.*

22. Flûte, faite de l'os d'un ennemi.

23. Flûte indienne, appelée *quarta.*

24. Pierre pour moudre le manioque, appelée *matta* (1).

(1) On voit dans le cabinet des antiques, à la Bibliothèque nationale, une suite curieuse de costumes et de meubles à l'usage des peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Ces objets sont malheureusement confondus, faute de place, avec les monumens grecs et romains ; mais il n'en faut pas accuser les conservateurs de ce Muséum, qui ont préféré d'accumuler les objets plutôt que de les tenir cachés. Leur but, en les recueillant dans leur cabinet, est d'offrir à la curiosité, après les monumens qui

tiennent à l'histoire des peuples éloignés par les temps, tels que les Egyptiens, les Grecs et les Romains, ceux qui ont appartenus à l'histoire des peuples, éloignés par les lieux, tels que les Chinois, les Japonais, les habitans de la Guinée, ceux de la mer du Sud, les Péruviens, les Mexicains, etc. Il seroit à désirer qu'on terminât la salle qui est destinée aux monumens dans la Bibliothèque nationale, et que, selon le désir des conservateurs, on réunît dans une seule pièce les objets dont je viens de parler. Tous ceux gravés sur cette planche peuvent se voir dans le cabinet de la Bibliothèque. On voit de plus une hutte de sauvage où tous ces instrumens sont exécutés en petit avec une grande précision, comme le modèle en petit de différentes manufactures que le ci-devant duc d'Orléans avoit fait faire, et qui devoit être placé au conservatoire des Arts. (*Note communiquée par* L. A. Millin, *conservateur du Cabinet d'Antiques de la Bibliothèque nationale.*)

CHAPITRE XVI.

Renfort de troupes arrivées de Hollande. — Le Goyavier et son fruit. — Camp du mont Magdenberg sur la Tempaty-Crique. — Singes de différentes espèces. — Nègre étrangement lunatique. — Écureuils de la Guiane. — Arbres de différentes espèces. — Lézards. — Montagnes minérales. — Superbes points de vue. — Le Roucouyer. — Beau papillon. — Ver du palmiste.

Je reviens maintenant aux opérations militaires du colonel Fourgeoud. J'ai déjà dit qu'on attendoit de nouvelles troupes pour renforcer notre foible et misérable armée; et le 30 janvier, 1775, on reçut la nouvelle à Paramaribo, que le bâtiment de transport le *Maastroum*, capitaine *Leg*, étoit entré dans la rivière de Surinam, et avoit jeté l'ancre devant la forteresse d'Amsterdam ayant à bord deux divisions de cent vingt hommes, commandées par le colonel *Seybourg* : et l'on en attendoit deux autres encore.

Le lendemain je descendis la rivière dans un petit bateau à rames, pour aller complimenter ces nouveaux venus. Je dînai à bord, avec les officiers, après quoi on leva l'ancre, et je fis voile avec eux sur leur bâtiment, jusqu'à la forteresse Zelandia, où il amarra, et fut salué de quelques coups de canon. J'eus le plaisir de trouver parmi les officiers, mon ancien contre-maître, l'enseigne Hesseling, que nous avions laissé dernière nous à *Helder*, et très-malade de la petite vérole, quand nous appareillâmes du Texel. Ce jeune homme, qui nous rejoignoit avec le grade de lieutenant en second, avoit été des plus malheureux depuis son rétablissement. Ayant voulu effectuer son passage à Surinam, il monta à bord d'un vaisseau qui essuya un coup de vent dans la baie de Biscaye, et qui, après avoir doublé le cap Finistère, eut ses galeries et son gouvernail emportés : ce même bâtiment perdit encore, ensuite, son mât de misène et son grand mât de hune. Dans cet état critique, et n'ayant pas le vent pour marcher sur Lisbonne, il fut obligé de le faire sur Plymouth. De là, M. Hesseling se rendit à bord d'un petit sloup, chargé de

charbon, et sur lequel il ne fut pas plus heureux; car, par l'inadvertance du patron, ce bâtiment donna sur des rochers, qui ouvrirent sa carène, et il s'enfonça aussitôt. M. Hesseling, cependant, avant que le sloup ne s'abîmât, eut le temps d'ouvrir sa malle et d'y prendre du linge et quelques effets des plus nécessaires, puis il se jeta dans une mauvaise barque, et enfin il arriva à Brest. Il s'y embarqua bientôt pour Amsterdam sur un vaisseau hollandais, dont le patron ne fut pas plus habile que le précédent, et laissa courir son navire à terre, où il faillit échouer. M. Hesseling néanmoins arriva sain et sauf au Texel, où il s'efforça vainement deux fois de s'embarquer pour l'Amérique méridionale. Il y réussit à la fin, et dans son passage, il eut un si gros temps, que toutes les chaloupes, les moutons, les cochons et les volailles furent entraînés dans la mer.

Le colonel Fourgeoud, à l'arrivée de ces nouvelles troupes, invita les officiers à dîner et ne leur fit servir que du bœuf et du porc salés, et de vieux pois. J'eus l'honneur de partager ce repas, et je m'amusai fort des regards expressifs que les convives jetoient

sur le colonel et sa table. Le soir nous les conduisîmes au spectacle, où l'on représenta la *Mort de César* (1) et *Crispin Médecin* : la première de ces pièces fut jouée d'une manière à faire rire autant que la seconde. Le lendemain, le gouverneur nous donna à dîner et à soupèr. Sa table fut couverte avec profusion et magnificence. Nos nouveaux camarades furent aussi surpris de cette somptuosité que la veille ils l'avoient été de la lésine du colonel.

Ayant trouvé, à ce repas, quelques fruits confits, parmi lesquels étoit le *guava* (la goyave), je saisirai cette occasion d'en dire quelque chose. L'arbre (le goyavier) qui porte ce fruit croît à la hauteur de vingt-quatre pieds, et ses feuilles ressemblent à celles du premier. Son écorce est d'une couleur claire, et son bois est médiocre; mais son fruit qui est jaune, ovale, et à-peu-près de la grosseur d'une pomme de reinette, renferme une pulpe rougeâtre, toute remplie de petites semences ou graines. Cette pulpe est d'un goût très-doux, et on peut la manger crue; on en fait de la marmelade

(1) Les Hollandais ont traduit dans leur langue la plupart de nos pièces de théâtre.

ou de la gelée, qui est délicieuse. Il y a des *guavas* de deux espèces : la plus douce est celle qui renferme le moins de semences.

Le 5 février, les troupes qui venoient de débarquer, furent envoyées vers la partie supérieure de la Comewine, pour y établir leur camp. Je ne parle cependant que des soldats, car la plupart des officiers restèrent pour assister à une fête dans la maison de M. Marcellus. Ce colon, pour couronner le repas, fit donner de la trompette et du cor dans la salle à manger, par une demi-douzaine de nègres, jusqu'à ce qu'enfin toute la compagnie fût assourdie de ce bruit.

Le 6, tout le corps, sans exception, reçut ordre de quitter Paramaribo, et d'aller camper sur le mont Magdenberg, situé près de la Tempaty-Crique (*Voy. pl.* XXXIV), vers cette partie de la Comewine, où le 3, on avoit envoyé le renfort. En conséquence, ayant tout disposé pour une quatrième campagne, je fis mes adieux à ma petite famille et à mes amis, et je gagnai le rivage où je devois m'embarquer dans la même barge que le colonel Seybourg : mais celui-ci supposant, mal-à-propos que les troupes qui arrivoient avec lui de Hollande, formoient

un corps séparé de celles du colonel Fourgeoud, donna ordre aux nègres de ramer, au moment où je n'étois plus qu'à une portée de pistolet, et me laissa sur le rivage aussi mortifié que surpris. Je savois que le colonel Fourgeoud avoit juré qu'il forceroit cet officier à obéir, comme le plus jeune enseigne du régiment, et en cela, il avoit parfaitement raison. Ayant pris un autre bateau, je rejoignis le colonel Seybourg qui parut fort étonné de ma démarche, et nous abordâmes en même-temps à la plantation de *Vossenbourgh*, sur la Comewine. Le lendemain nous gagnâmes la plantation d'*Arentlust*, après avoir laissé derrière nous les lourdes barges qui, le 5, avoient quitté Paramaribo. Le 10, nous arrivâmes à l'Espérance, où j'avois passé plusieurs mois. Je présente ici au lecteur une vue de cette plantation et du poste de *Clarenbeck* (*Voy. pl.* XXIV), où notre hôpital étoit toujours. Le colonel Fourgeoud partit aussi le même jour que nous et coucha à *Wajampibo*.

Le 11, nous arrivâmes à la plantation de Crawassibo, où nous passâmes la nuit. Le commandeur de cette plantation y poussa l'insolence à tel point, que d'ailleurs, pré-

venu défavorablement pour tous ceux de son espèce, je lui appliquai un vigoureux coup de poing sur la figure. Il en fut si outré que, malgré le sang qu'il perdoit, il se mit dans un petit canot avec un seul nègre, et dans cet état, il parut à minuit comme l'ombre de *Banquo*, devant le colonel Fourgeoud, qui, pour toute réponse à ses plaintes, le chassa en jurant.

Le 12, nous arrivâmes au mont Magdenberg, c'est-à-dire, le colonel Fourgeoud, les officiers et les barques remplies de soldats de marine. Depuis que nous avions quitté l'Espérance, les plantations devenoient plus rares, et après que nous eûmes passé celle de *Goet-Accord*, qui se trouve à dix ou douze milles plus loin, nous ne vîmes plus de terres cultivées. Les rebelles, comme je l'ai déjà dit, avoient ruiné toutes celles qui se trouvoient au delà, à l'exception d'un petit établissement, nommé, je crois, *Jacob*, où l'on tenoit des nègres pour couper du bois. La rivière devient fort étroite au-dessus de *Goet-Accord*, et de chaque côté elle est bordée d'impénétrables buissons, comme la Cottica l'est entre le *Devil's-Harwar* et la *Patamaca-Crique* : la *Tempaty-Crique*,

qu'on peut considérer comme la source de la Comewine, se resserroit de même infiniment. Le mont Magdenberg qui est à cent milles de Paramaribo, étoit jadis une plantation ; mais il n'y reste d'autres vestiges de culture qu'un vieil oranger : ce lieu n'offre plus maintenant qu'un aspect stérile et sauvage.

Nous vîmes ici de petites coquilles éparses çà et là, qui avoient l'apparence de celles qu'on nomme *mères de perles*, et qui étoient de la grosseur à-peu-près d'un schelling d'Angleterre. On trouve en plusieurs parties de la colonie de Surinam des traces de fossilles et des minéraux. Les mines de fer y sont communes; et je ne doute pas qu'on n'y en découvrît aussi d'or et d'argent, si les Hollandais vouloient faire les dépenses nécessaires, et y mettoient de la persévérance. J'ai parlé déjà du diamant du Maroni et de l'agate, tant rouge que blanche, dans la partie supérieure de la rivière de Surinam.

L'air étoit plus pur et plus frais, et conséquemment bien plus salubre sur la montagne de Magdenberg, que dans toute autre partie de cette colonie.

Le 17 nous apprîmes que le bâtiment de transport, la *Marie-Hélène*, ayant à bord

deux autres divisions de cent vingt hommes, commandées par le capitaine *Hamel*, étoit aussi entré dans la rivière de Surinam le 14 du présent mois : ainsi tout le renfort étoit de deux cent quarante hommes ; qui, le 3 mars, arrivèrent dans des barges au mont Magdenberg, où toutes les forces du colonel Fourgeoud se trouvèrent alors rassemblées. Le même jour, cent nègres esclaves, destinés à porter les fardeaux pendant que nous serions en marche, arrivèrent aussi. Un de ces nègres n'ayant plus paru à bord d'une barge militaire, l'officier commandant, nommé *Châteauvieux*, et une sentinelle, sur lesquels on remarqua des taches de sang, furent arrêtés pour être mis en jugement, comme prévenus d'assassinat; ce jour encore, deux de nos capitaines se battirent en duel, et l'un d'eux fut blessé au front.

Le 13, une barge, chargée de provisions, venant de Paramaribo, trouva le nègre qui avoit manqué le 5 à l'appel, il étoit au bord de l'eau, couché dans les broussailles, avec la gorge coupée, mais toujours vivant, le coup n'ayant pas attaqué la trachée-artère. La barge recueillit ce malheureux, et l'amena à Magdenberg, où par les soins d'un habile

habile chirurgien, M. Knolaert, la blessure fut recousue, et l'homme se rétablit miraculeusement, quoiqu'il fût demeuré neuf jours sans alimens, sans secours, et baigné dans son sang. La semaine suivante, je faillis perdre la vie par accident. Voici le fait : Le colonel Fourgeoud employoit deux nègres de la plantation de *Goet-Accord*, à chasser et à pêcher pour lui. L'un d'eux, nommé *Philandre*, me proposa de les accompagner dans les bois, où nous pourrions rencontrer quelques *pingos*, ou quelques *powesas*; mais nous n'eûmes pas fait deux milles, que nous fûmes surpris d'une pluie violente, qui nous força à abandonner notre projet, et à nous réfugier dans ce coin de terre, nommé *Jacob*. Pour y arriver, il nous fallut traverser un marais, où nous eûmes de l'eau jusque sous les bras. Philandre (qui étoit le plus bel homme que j'eusse jamais vu) se mit à nager, et son compagnon en fit autant. Ils ne fendoient l'eau cependant que d'une main; de l'autre, ils tenoient élevés leurs fusils de chasse. Ils m'invitèrent à les imiter, et je le fis, n'ayant rien sur moi que mon gilet et mon pantalon; mais après quelques mouvemens, j'allai à fond avec mon fusil.

Je l'y laissai, et revenant sur l'eau, je priai Philandre de plonger pour l'en retirer ; alors il mit le sien sur un palétuvier, et ensuite il reprit le mien sans peine. En cet instant nous entendîmes crier d'une voix de tonnerre dans le plus épais des buissons: « — *Qui somma datty?* et par un autre, *Souto, souto da Bonny kiry da dago?* Qui vive ? qui va là? Feu! tirez! c'est Bonny! tuez le coquin »! En nous levant, nous vîmes cinq ou six fusils, couchés en joue sur nous, à très-peu de distance. Je plongai aussitôt; mais Philandre ayant répondu que nous appartenions au poste de Magdenberg, on nous accorda la permission d'aller un à un à l'habitation Jacob. Ceux qui nous avoient vus, étoient des nègres esclaves, qui entendant agiter l'eau, regardèrent du côté d'où venoit le bruit, et découvrirent trois hommes armés dans le marais. Ils se persuadèrent que c'étoient les rebelles qui s'avançoient, conduits par *Bonny* lui-même, pour qui ils me prirent, parce que j'étois presque nu, et que j'avois le corps brûlé par le soleil; mes cheveux d'ailleurs qui étoient courts et bouclés, me faisoient ressembler à un mulâtre. Après avoir bu un peu de rhum et fait sécher nos

vêtemens près d'un bon feu, nous retournâmes au mont Magdenberg, où l'on me félicita d'avoir échappé de ce danger.

Le colonel Fourgeoud se voyant alors un renfort de troupes toutes fraîches, fit embarquer, le 9, tous ses invalides pour la Hollande. Mon ami, M. Heneman, partit aussi le 6 février, pour ce même pays, dans un état très-fâcheux.

Sur le même bord que ce jeune homme, se trouvoient plusieurs autres officiers, forcés de partir, non point par la maladie, mais par le dégoût et le découragement que leur causoit l'injustice du colonel, qui avoit arrêté leur avancement, comme je l'ai dit à la fin du dixième chapitre. Ils s'étoient vus préférer des jeunes gens qui étoient à l'école, quand en 1772, ils étoient eux-mêmes déjà au service de la colonie. Ceux que le colonel avoit mis aux arrêts, le 6 décembre 1774, pour être jugés en Hollande, furent conduits sur le même bâtiment. Ce vaisseau n'étoit qu'un hôpital, mais très-mal pourvu de rafraîchissemens.

Le 21, le colonel passa avec plaisir en revue sa petite armée, et je fus fort chagrin de ne pas y voir les chasseurs nègres. Le pre-

mier soin du commandant fut ensuite de dépêcher une patrouille, pour reconnoître les environs de son nouveau campement, et j'eus l'honneur d'en être. Il ne se passa rien de remarquable pendant cette petite expédition, que la rencontre que nous fîmes d'une grande troupe de *coïatas* (*quoata* à la Guiane, *quatto* à Surinam, *chameck* au Pérou), qui sont les singes de l'espèce la plus remarquable, à cause de leur affinité avec l'homme, qualité qui ne me permet pas de les passer sous silence. Me promenant un soir hors du camp avec mon petit *Quaco*, ces singes s'approchèrent de très-près pour nous regarder, et ils nous jetèrent de petits bâtons et leurs excrémens. Nous nous arrêtâmes, et j'eus la facilité de les observer. Le *coïata* est très-grand et sa queue est énormément longue. Ses bras et ses jambes sont couverts de longs poils noirs, ce qui produit un très-désagréable effet à la vue. La peau de sa face est rouge et nue, les yeux sont enfoncés, et de la sorte, il ne ressemble pas mal à une vieille indienne. Ses oreilles sont courtes, ses mains ou ses pieds de devant, ont quatre doigts et point de pouces; mais ceux de derrière ont cinq orteils, tous avec des ongles

noirs. L'extrémité de sa queue est tournée en spirale ; elle est nue et caleuse, parce qu'il s'en sert fréquemment pour se suspendre aux branches des arbres, et alors elle lui sert de cinquième membre. L'agilité avec laquelle le *coïata* passe d'un arbre à l'autre, est merveilleuse ; mais je ne l'ai pas vu sauter. Il paroît que cette fantaisie de jeter de petits bâtons et ses excrémens, n'est qu'une imitation des mouvemens des hommes ; car il le fait toujours sans effet, et n'a pas l'adresse ni la force nécessaires pour atteindre l'objet qu'il vise ; s'il y arrive, c'est par hasard. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans le *coïata*, c'est qu'aussitôt qu'il est blessé par un coup de fusil, ou par une flèche, il porte à l'instant la main à la blessure, regarde couler son sang, et, avec le secours de ses compagnons, il remonte au haut de l'arbre, en poussant des cris lamentables. Il s'y attache à une branche par la queue ; et là, il continue à déplorer son sort, jusqu'à ce qu'affoibli par la perte de son sang, il tombe mort aux pieds de son ennemi (1).

(1) Voici ce que le docteur Bancroft dit de ce singe : « Le *quato* (le coïata) est grand, et tout couvert de longs poils noirs, à l'exception de la face qui est

Il n'est pas surprenant que ce singe, lorsqu'il est blessé, soit aidé, par des animaux de son espèce, à remonter à la cime d'un arbre; mais que ceux-ci aient assez de connoissances en botanique pour choisir les plantes vulnéraires, les mâcher et les

pelée et ridée. Ses oreilles sont larges et de la forme de celles d'un homme. Ses yeux sont très-enfoncés, et son nez ressemble à celui d'un nègre; mais il est plus petit. Son corps a près de deux pieds de long et dix-huit pouces de circonférence, pris à la poitrine. Ce singe n'a ni barbe, ni queue. Les animaux de cette espèce se familiarisent facilement. Ils montrent dans toutes leurs actions beaucoup d'adresse et une sorte de malice, par lesquelles ils sont remarquables. Lorsqu'on leur lie les pattes de devant ou leurs mains, derrière le dos, ils marchent le corps droit et posé sur leurs pattes de derrière, pendant des journées entières, et avec autant de facilité que s'ils étoient dans leur position naturelle. Si l'on bat un *quato*, il grimpe aussitôt sur un limonier ou sur un oranger. Si on veut l'y poursuivre, il jette les limons ou les oranges sur la tête de l'assaillant; il essaie même de le repousser en lui lançant ses excrémens; et il fait en même-temps un nombre prodigieux de grimaces; il prend mille postures grotesques qui divertissent infiniment les spectateurs. Les mâles sont très-lascifs, et on les surprend fréquemment dans des pollutions. » (*Natural History of Guiana*, *page* 131.

appliquer sur la blessure, c'est ce que je ne puis croire, quoiqu'un voyageur l'ait dernièrement affirmé. Quant à l'assistance qu'ils se prêtent mutuellement pour passer une rivière, et qui consiste à s'attacher à la queue l'un de l'autre, jusqu'à ce que le dernier de la file se soit jeté du haut d'une branche d'un arbre, quoique j'aie une grande opinion d'*Ulloa*, qui le rapporte, et qui a représenté cette manœuvre dans une vignette, puisqu'il n'a pas été témoin de ce fait, j'ose en douter, et même de celui qu'il prétend avoir vu (1).

Je dois parler aussi d'un autre singe que je vis chez le colonel Fourgeoud, et qu'à

(1) Il est très-probable qu'Ulloa a pris ce fait dans l'Histoire des Indes occidentales, par Acosta. C'est ce qu'on lui fait dire dans une traduction, imprimée en 1604.

« Ces singes sautent où ils veulent; et pour se donner » l'élan, ils s'entortillent la queue autour d'une branche. » Quand ils ont envie de s'élancer plus loin qu'ils ne » peuvent le faire tout d'un coup, ils usent d'un moyen » ingénieux qui consiste à s'attacher l'un à l'autre par » la queue. De la sorte, ils forment une espèce de » chaîne, et sautent à une grande distance. »

Acosta dit qu'il n'a pas été lui-même témoin de ce fait, mais il garantit le suivant. Voici ses paroles:

Surinam on nomme *wanacoe*. Il est tout couvert de longs poils noirs, comme ceux du *coïata*; mais ses membres sont plus courts, plus velus, et sa face est d'un blanc sale : ce singe est le seul de son espèce qui ne soit pas sociable; on le trouve toujours seul. Cet animal solitaire est si méprisé par les singes des autres espèces, que, continuellement, ils le battent et lui volent sa nourriture; il est trop lent pour leur échapper, et trop lâche pour les combattre.

Le *saki-winki* est le plus petit des singes à longs poils, et peut-être même de tous ceux de la Guiane, sinon de l'univers;

« J'ai vu dans la maison du gouverneur de Carthagène un singe si bien stilé, qu'il faisoit des choses » qui semblent incroyables. On l'envoyoit chercher » du vin au cabaret, en lui faisant prendre le pot » d'une main, et l'argent de l'autre; et il n'étoit pas » possible d'avoir celui-ci qu'on ne l'eût servi. Si des » enfans le rencontroient dans la rue et lui jetoient des » pierres, il posoit son pot par terre, renvoyoit les » pierres aux enfans, jusqu'à ce qu'ils eussent laissé » le chemin libre; et alors, il retournoit au logis » avec son pot. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est » que, quoiqu'il aimât beaucoup le vin, il ne touchoit » jamais à celui qu'il portoit, qu'on ne lui en eût donné » la permission. » (*Note de l'Auteur.*)

car il n'est pas plus gros qu'un rat de Norwège.

Ce singe est un fort joli petit animal, qui a le poil frisé et d'un gris noir, la face blanche, et les yeux très-brillans. Ses oreilles sont larges et pelées, mais peu visibles, étant cachées par une barbe qui lui croît autour du visage; ses pieds ressemblent à ceux d'un écureuil; sa queue est épaisse et annelée. Il est si sensible au froid, qu'on a peine à l'apporter vivant en Europe; et que, s'il y arrive, il languit bientôt, et meurt. Les Hollandais le nomment *shagarinti*, parce qu'il se chagrine facilement. J'ai dessiné dans la planche ci-jointe (*Voyez pl.* XXV), et le grand coïata, et le petit saki-winki, afin de suppléer à l'imperfection de ma plume par mon pinceau.

A mon retour à Magdenberg, je faillis être écrasé par un arbre énorme qui tomba, de vieillesse, à mes pieds. Cet accident arrive fréquemment dans les forêts de la Guiane, et même deux ou trois soldats de marine furent blessés de cette sorte, mais légèrement. Pendant tout le temps que dura notre patrouille, nous eûmes beaucoup de pluie, et nous traversâmes une petite crique.

Nous coupâmes un palmier qui étoit au bord de l'eau ; il tomba de l'autre côté, et nous servit ainsi de pont.

A mon retour, j'allai voir le malheureux nègre qu'on avoit trouvé la gorge coupée, et qui, à ce moment, étoit assez bien rétabli pour être en état de parler. Il me déclara qu'il s'étoit mutilé lui-même de la sorte. En conséquence de cette déclaration, l'officier et la sentinelle qu'on avoit soupçonnés, furent à l'instant remis en liberté. Je demandai à cet homme quel motif avoit pu le porter à vouloir se détruire lui-même? Il me répondit : — Aucun.

« J'ai, me dit-il, le meilleur maître et » la meilleure maîtresse ; j'ai une famille » que j'aime, et dont je suis aimé. J'avois » dormi profondément toute la nuit, jusqu'à » quatre heures du matin, quand, en m'éveil- » lant, je pris mon couteau pour me net- » toyer les dents avec la pointe, et, à » l'instant, je me coupai la gorge, sans » savoir pourquoi. Le moment d'après, je » me repentis de ce que j'avois fait. Je » sortis alors de mon hamac, et j'entrai » dans le canot pour me laver, et tâcher » de rapprocher les chairs. M'étant penché

» pour prendre de l'eau, et continuant » toujours à perdre beaucoup de sang, je » m'affoiblis et tombai dans la rivière. Alors, » je n'eus plus la force de me relever, ni » d'élever la voix pour appeler à mon se- » cours. Cependant, après beaucoup d'ef- » forts, je parvins à gagner le bord de la » rivière, où je succombai de nouveau, et » demeurai seul, jusqu'au moment où le » bateau, qui alloit à Magdenberg, me » prit à bord. Pendant cet intervalle, qui » fut de neuf jours, je conservai toute ma » connoissance, et je vis un *ouariri* (1), » qui vint flairer le sang corrompu que » j'avois autour du cou; mais je fis un » mouvement, et il rentra dans la forêt. »

Je donnai à ce malheureux du biscuit qu'on m'avoit envoyé de Paramaribo; j'y joignis une grosse calebasse pleine d'orge, pour lui faire de la soupe, et une bouteille de vin. Ce nègre me parut avoir environ soixante ans.

Je reçus à cette époque, et avec peine, une lettre de M. Kennedy, qui, se disposant à s'embarquer pour la Hollande, me

(1) C'est le *fourmillier-tamanoir*, oiseau qui vit principalement de fourmis.

prioit de renvoyer mon petit Quaco à sa plantation; ce que je fis à l'instant, en chargeant ce jeune esclave d'une lettre, dans laquelle j'offrois à son maître de le lui acheter, aussitôt qu'il seroit en mon pouvoir de lui en payer le prix.

Le 2 avril, le colonel Fourgeoud donna ordre à tous les malades qui étoient restés dans la colonie, de se rendre au mont Magdenberg, où il fit construire un hôpital et un grand magasin pour les munitions de bouche. Ainsi donc, tous les invalides de Clarenbeck arrivèrent ici, accompagnés des chirurgiens, des apothicaires, de leurs aides, etc. L'air, au fait, comme je l'ai remarqué ci-dessus, étoit meilleur sur cette montagne, que dans tout autre lieu. Le colonel dans ce moment, se trouvoit de la plus mauvaise humeur, et maltraitoit amis et ennemis, sans distinction. Il juroit qu'aucun militaire sous ses ordres ne seroit exempt de service, s'il pouvoit seulement se tenir sur les jambes. A-peu-près dans ce temps, on envoya un détachement considérable à la plantation de *Brouyinsbourg*, sur la Comewine, où l'on s'attendoit à une insurrection, parce que les nègres avoient refusé de travailler le di-

manche : on les y contraignit cependant, à force de coups de fouet.

Nous étions au milieu de la saison des pluies, ce qui n'empêcha pas le commandant de nous déclarer son intention de parcourir les forêts ; et en conséquence, il donna des ordres pour que deux fortes colonnes se missent en marche le lendemain.

Le motif qui l'engageoit à choisir une si dangereuse saison, étoit que s'il parvenoit alors à déloger les rebelles, il les réduiroit à la famine, ce qui ne pourroit arriver dans le temps de la sécheresse, où les forêts abondent en fruits et en racines de diverses sortes. C'étoit, cependant, un faux calcul, à mon avis; car il falloit considérer aussi quels ravages causeroit parmi les troupes une saison si mal-saine, qui feroit périr vingt de nos soldats pour un rebelle.

Le colonel étoit d'une très-forte constitution, et il avoit passé presque toute sa vie dans les exercices de la chasse. A ce don de la nature, il en joignoit un autre, la tempérance; et d'ailleurs, il avoit journellement recours à sa tisanne.

Tout son vêtement consistoit en un justaucorps, dans lequel son épée étoit passée,

par une boutonnière. Sur sa tête il portoit un bonnet de coton, avec un chapeau blanc par dessus. A sa main il tenoit une canne, mais rarement il portoit son fusil ou ses pistolets. Je l'ai vu tout déguenillé et nu-pieds, comme le dernier soldat.

Le 3 avril, à six heures du matin, les deux colonnes se mirent en marche, l'une commandée par le colonel Fourgeoud, l'autre par le colonel Seybourg; j'avois l'honneur d'être de la première. Nos pauvres soldats étoient horriblement chargés; ils avoient eu ordre de faire entrer leurs fusils dans leurs havre-sacs, la bouche seule exceptée: c'étoit pour préserver ces armes de la pluie qui tomboit par torrent. Nous prîmes au sud-est, en remontant les bords de la Tempaty-Crique, et bientôt nous rencontrâmes des marais dans lesquels nous eûmes de l'eau au-dessus des genoux.

Pendant la marche du premier jour, nous rencontrâmes quelques jolis écureuils, animaux qui sont de plusieurs espèces dans ce pays. Ceux que nous vîmes étoient bruns, avec le ventre blanc, et la queue peu touffue; ils n'étoient pas non plus aussi gros que ceux d'Europe. On en trouve à la

Guiane de blancs, avec des yeux rouges; il y en a encore de volans. On sait que ces derniers n'ont point d'ailes, mais qu'une membrane, faisant partie de leur peau, placée de chaque côté, entre les jambes de derrière et de devant, leur en tient lieu. Cette peau, lorsqu'ils sautent, se déploie comme l'aile d'une chauve-souris; à ce moyen ces animaux demeurent en l'air, et sont portés à une très-grande distance.

Le lendemain, 4 avril, nous continuâmes notre marche au sud-est, jusqu'à deux heures; mais ensuite nous prîmes au sud-sud-ouest.

Ce jour, nous passâmes devant des piles de beau bois de construction, qui pourrissoient sur terre depuis l'année 1757, que les plantations avoient été détruites par les nègres esclaves, qui s'étoient alors révoltés. Parmi ces bois, je découvris celui de l'*arbre à cœur rouge* ou *pourpre*, de l'*arbre à bois de fer*, et du *bourracourra*.

L'arbre à cœur de pourpre croît quelquefois à la hauteur de quarante pieds, sur une circonférence proportionnée. Son écorce est brune et polie; son bois est d'une belle couleur de pourpre, et d'une agréable odeur. On l'estime fort, à cause de sa solidité.

L'arbre à bois de fer, ainsi nommé en raison de sa dureté, s'élève à-peu-près à soixante pieds de hauteur. Son écorce est d'une couleur claire. Les Indiens et les Européens font grand cas de son bois, parce qu'il est tellement compact, qu'il résiste même à la hache, et qu'il est susceptible d'un poli très-brillant : il se détruit dans l'eau.

Le *bourracourra* s'élève à la hauteur de trente à quarante pieds ; mais il n'est pas fort épais, et son écorce est rouge. Le cœur de ce bois seul est bon ; mais l'aubier enlevé, son diamètre est fort réduit. Cependant, il est aussi beau qu'utile, étant d'un cramoisi très-fin, tacheté de mouches irrégulières et noires, qui l'ont fait nommer *bois de lettres* par les Français. Il est dense, solide et durable, quoiqu'un peu sujet à rompre, et il prend aussi le poli le plus brillant. Le *bois de lettres* est rare à la Guiane ; mais les deux premiers sont plus abondans, et croissent sur les terrains élevés. On trouve aussi du bois d'ébène dans ce pays. Les arbres à bois dur, taillés en madriers pour les moulins à sucre, sont embarqués principalement

cipalement pour les îles anglaises des Indes occidentales : on les vend très-cher.

L'ordre de la marche étant donné le 15, nous pliâmes nos hamacs, et nous prîmes au sud-sud-est, puis au sud-est, par des marais dangereux et profonds, où nous avions de l'eau jusqu'à la poitrine, et la pluie souvent tomboit à seaux. Dans cette position fâcheuse, nous eûmes une alerte, causée, non par les rebelles, mais par une troupe de gros singes, que nous apperçûmes ensuite au haut des arbres. Ils frappoient une espèce de noix contre les branches, pour en retirer le contenu; ce qu'ils faisoient avec une grande régularité, et en laissant écouler un intervalle entre chaque coup. Quelques-uns d'entr'eux nous jetèrent de ces noix; et même il en tomba une qui ouvrit la tête à l'un de nos soldats. Le bruit que ces singes fesoient en les cassant, nous avoit persuadé que c'étoient les rebelles qui coupoient du bois avec une hache dans la forêt.

Le soir, nous campâmes près de la *Tempaty-Crique*. Nous allumâmes de grands feux dans ce lieu, et nous y construisîmes d'assez bonnes huttes : ainsi, nous passâmes cette nuit à l'abri de l'humidité. Nous trou-

vâmes ici la meilleure eau que j'aie jamais bue ; et je vis dans le camp deux lézards remarquables, appelés, dans ce pays, l'un le *diable des bois*, et l'autre l'*agama*. (l'agame). Le premier est petit et laid, et d'une couleur brune très-sombre, ou même noirâtre. Il monte sur les arbres, et en descend avec une incroyable vîtesse ; il n'a pas d'écailles ; sa tête est large, et on dit qu'il mord, ce qui n'est pas ordinaire aux lézards. Le second a aussi le nom de *caméléon du Mexique*. Il est d'une grande beauté ; et, comme tous les autres de cette espèce, il est doué de la faculté de changer de couleur ; mais, n'ayant pas eu le temps de l'examiner avec attention, je ne puis rien dire de plus de sa nature et de ses qualités. Il y a encore à Surinam une espèce de lézard, connu sous le nom de *salamandre* ; mais je ne l'ai jamais vu.

Le 6, nous continuâmes notre marche, en prenant à l'ouest jusqu'à midi. La pluie tomboit toujours avec force, et nous marchions encore dans l'eau. A cette heure même, nous changeâmes de route pour aller au nord, et nous passâmes de très-hautes montagnes, qui renferment, plu-

sieurs le supposent du moins, des trésors dans leur sein:

« Rochers enrichis de pierres précieuses; » montagnes, sur lesquelles éclatent les » veines étincelantes de minéraux brillants, » et qui formez des chaînes, élevées au-dessus » de l'équateur, d'où jaillissent de nom- » breux ruisseaux, pour courir sur des » sables d'or; forêts majestueuses, dont le » feuillage étale des teintes variées et fortes, » qui balancez vos cimes ondoyantes sur » un amphithéâtre immense ». (*Thomson.*)

Les deux montagnes les plus hautes du sud de l'Amérique, sont le pic des Andes, appelé, dans le pays, *Chimborazo*, qui s'élève de vingt mille quatre cent soixante pieds géométriques au-dessus de la surface de la mer du Sud, et qui, quoique sous la ligne, est continuellement couvert de neige, jusqu'à la distance de quatre mille pieds au-dessous de son sommet. L'autre est celle, sur le penchant de laquelle est bâtie la ville de Quito; sa hauteur est de neuf mille trois cent soixante-dix pieds, et on la regarde comme la terre la plus élevée qui soit habitée dans le sud de l'Amérique, si ce n'est dans le monde.

Le 7, nous allâmes encore au nord, et nous passâmes des montagnes, du haut desquelles nous jouîmes des points de vue les plus ravissans. Nous y découvrions un pays immense et sauvage, couvert d'une seule et superbe forêt, dont le feuillage étoit agréablement varié d'ombres, et de la plus brillante verdure. Je vis ici une bécasse, qui me parut de la même couleur que celles d'Europe; mais qui vole plus lentement : on me dit, cependant, qu'elle peut courir avec une incroyable légèreté. Les arbres *arnotta* que je trouvai, quoiqu'en petit nombre, attirèrent sur-tout mon attention, et j'en ai dessiné une branche avec la plus grande exactitude. L'*arnotta*, qu'on nomme aussi *roucouyer*, et que les Indiens appellent *cossowy*, est plutôt un arbuste qu'un arbre, car il ne croît qu'à la hauteur de douze pieds. Ses feuilles, longues, étroites, pointues, et disposées alternativement, sont plus vertes d'un côté que de l'autre, et divisées par des fibres d'un brun rougeâtre; la queue est aussi de la même couleur. La gousse du fruit, dont la forme est celle d'un petit œuf de poule, est hérissée d'épines, comme l'écorce d'une

châtaigne : elle paroît d'abord d'un beau couleur de rose ; et, à mesure qu'elle mûrit, elle change et devient d'un brun obscur ; alors, elle s'ouvre d'elle-même, et offre une pulpe d'un beau cramoisi, dans laquelle sont contenues des semences noires, comme des graines de raisin. En parlant des aborigènes ou des Indiens de la Guiane, j'ai décrit l'usage auquel leur sert l'*arnotta*. Dans la planche que je présente au lecteur (*Voyez pl.* XXVI), la lettre A indique la feuille en-dessus ; la lettre B, la même en-dessous ; la lettre C, la gousse avant sa maturité ; la lettre D, la gousse mûre, et offrant sa pulpe ; la lettre E, la semence noire, couverte d'une partie de la pulpe. J'observerai ici que la branche de roucou, dessinée par la célèbre mademoiselle de Mérian, est peu conforme à toutes celles que j'ai vues ; et, ce qui m'a fort surpris, elle déclare qu'elle est produite par un arbre considérable.

Après avoir traversé, le soir, un bras de la *Mapany - Crique*, nous revînmes à notre camp de Magdenberg. Plusieurs de nos officiers étoient si mal, qu'il fallut que les nègres les portassent dans leurs hamacs ;

d'autres se trouvoient si foibles, qu'ils avoient peine à se soutenir ; mais c'étoit mutinerie que de se plaindre ; on devoit succomber et mourir. Je fus très-heureux pendant cette expédition; car je ne souffris point de la fatigue, et je n'essuyai aucun mauvais traitement du commandant. La seconde colonne arriva le lendemain : ainsi que nous, elle n'avoit pas rencontré l'ennemi.

Mon petit *Quaco* revint, le 29, de Paramaribo. M. Kennedy me le vendoit, moyennant la somme de 500 florins de Hollande, qui, avec quelques frais, firent à-peu-près celle de 50 livres sterlings, (environ 1200 livres) pour le paiement desquelles le colonel Fourgeoud me donna fort honnêtement un ordre sur son agent. Je fus enchanté d'avoir entièrement acquis un serviteur si fidèle; et cet événement redoubla mon impatience de me voir au moment désiré, où je pourrois racheter la liberté de ma chère Joanna et de mon fils, du maître desquels je n'avois pas encore reçu réponse.

Pendant que nous étions au mont Magdenberg, un nègre me présenta un beau papillon, que je copiai avec toute la correc-

tion dont j'étois capable. J'ai vu le même dans la collection de mademoiselle de Mérian, où il est colorié très-mal. Le mien étoit d'un bleu très-sombre, chatoyant le vert, et tout couvert de mouches comme celles d'une plume de paon; sur chaque aile, il avoit une tache d'un jaune pâle, et le dessous étoit coloré d'un cramoisi pourpré. La chenille de ce papillon est jaune et brune, avec huit cornes ou antennes sur la tête, et deux sur la queue. — A-peu-près dans le même temps, le capitaine Frédéric revint d'une course dans les bois. Un de ses caporaux s'étoit noyé en passant une crique. Il n'est pas rare, qu'en pareil cas, un homme tombe dans l'eau, mais ordinairement on retire à temps celui à qui arrive un tel accident. Il n'en fut pas de même de ce malheureux, qui alla à l'instant à fond avec tout son bagage.

Un autre nègre m'apporta aussi un ragoût de *groegroe*, comme on le nomme à Surinam, et qui est fait avec des vers de palmiste. Ce sont de grands charançons noirs, qui déposant leurs œufs dans la moelle des palmiers abattus, leur donnent ainsi naissance. Ces vers sont de la forme et de la grosseur du pouce d'un homme. Quelque dégoûtans qu'ils pa-

roissent, plusieurs personnes en mangent avec délices, et l'on en vend en tout temps à Paramaribo : on les fait frire avec du beurre et un peu de sel; ou on les fait rôtir, en les enfilant avec de petites broches de bois. Ils ont un goût, composé de celui de toutes les épices de l'Inde, telles que la muscade, les clous de girofle, la cannelle, etc. Les palmistes qui commencent à se pourrir, offrent des vers de cette espèce; mais tous ne sont pas de la même grosseur. Les uns et les autres sont d'un jaune pâle, avec la tête noire; les Indiens et les nègres les nomment *toecoema*.

Le 16, on fit partir un détachement pour la Rochelle, sur la Patamaca. Le lendemain, on envoya un capitaine avec quelques soldats au poste de l'Espérance, sur la Comewine, pour y protéger toutes les plantations des bords de cette rivière.

Le même jour, on vit entrer dans la forêt le malheureux nègre qui, le 5 mars, s'étoit coupé la gorge, et qui, à ce moment, se trouvoit guéri de ses blessures. Il tenoit un couteau à la main, et cette fois, il ne se manqua pas. On courut après lui, mais on le trouva mort. Son maître nous apprit que, depuis quelque temps, il essayoit de se dé-

fruire régulièrement de mois en mois.

Le 17, le détachement envoyé au poste de la Rochelle, en revint; les troupes de la Société y étoient toutes malades.

Le colonel Fourgeoud me traitoit avec la plus grande politesse en cet instant. A sa demande, je lui remis, le 20, plusieurs dessins qui le représentoient lui et ses troupes, luttant contre toutes les difficultés qui se rencontroient à chaque instant dans le service que nous faisions; il me dit que son intention étoit de les présenter au prince d'Orange et aux Etats-Généraux, pour leur faire voir ce que son corps avoit eu à souffrir dans les forêts de la Guiane.

Il me donna alors un congé de quatorze jours pour aller à la ville souhaiter un bon voyage à M. Kennedy. Ne voulant pas laisser refroidir sa bonne volonté, je quittai Magdenberg au bout d'une heure, et fis telle hâte que j'arrivai à Paramaribo, le 22. J'y trouvai ma petite famille en bonne santé. A l'instant de mon arrivée, on me l'envoya chez M. Delamarre; mais pendant mon absence, elle n'avoit pas quitté la maison de M. Lolkens, où elle avoit été toujours traitée avec beaucoup d'attention et d'égards.

CHAPITRE XVII.

Nouvelles cruautés, plus révoltantes encore que toutes les autres. — Plantes de différentes espèces. — Perroquets et Perriches. — Perdrix de Surinam. — Insectes extraordinaires. — Chevres de la Guiane. — Le Taibo. — Poissons de plusieurs espèces. — Grande mortalité parmi les troupes, postées sur la Tempaty-Crique et la Comewine.

Ma première visite fut faite à M. Kennedy, à qui je payai les cinq cents florins, prix de l'acquisition de *Quaco*, qui fut alors absolument à moi. Je fus attaqué dans mon séjour à Paramaribo d'une fièvre, qui ne dura que peu de jours. Le premier mai, me promenant du côté de la rivière, j'apperçus une grande foule amassée devant la maison de M. S... où je vis un affreux spectacle. C'étoit une malheureuse fille mulâtre qui l'offroit. Elle étoit baignée dans son sang. On lui avoit horriblement coupé la gorge et donné neuf à dix coups de poignard dans le

sein à plusieurs endroits différens. On prétendit que c'étoit l'effet de la jalousie de cette furie infernale, de madame S.... qui soupçonnoit son mari d'être amoureux de cette malheureuse fille. C'est ce monstre de femme, que j'ai déjà citée pour avoir noyé un enfant qui jetoit des cris. On l'accusoit même d'une plus grande barbarie, s'il en pouvoit être encore! Arrivant un jour à sa plantation pour y voir quelques esclaves, achetés depuis peu, ses regards tombèrent sur une négresse d'environ quinze ans, qui ne savoit pas la langue. S'appercevant que cette jeune personne étoit très-belle, son exécrable jalousie la porta à l'instant à défigurer cette fille avec un fer chaud, aux joues, à la bouche et au front; elle lui coupa aussi le tendon d'Achille, à l'une des jambes, et la rendit ainsi un monstre de difformité.

Quelques nègres, à cette occasion, firent à cette dame des représentations sur les supplices cruels qu'elle infligeoit tous les jours, et ils la supplièrent de traiter ses esclaves avec plus d'humanité. On rapporte qu'aussitôt, Mad. S. de fureur, brisa le crâne à un malheureux enfant quarteronné, qui se trouvoit là, et fit ensuite couper la tête à deux jeunes nègres

qui tenoient à cet enfant par les liens du sang, pour avoir voulu empêcher ce crime. Lorsqu'elle eut quitté la plantation, les deux têtes furent enveloppées dans un mouchoir de soie, et portées par leurs parens à Paramaribo, où ils les déposèrent aux pieds du gouverneur, à qui ils adressèrent le discours suivant :

« Votre excellence, Voici la tête de mon » fils et voici celle de son frère, (en montrant » son camarade,) que notre maîtresse a fait » couper, parce qu'ils avoient voulu pré- » venir un des meurtres qu'elle commet » journellement. Nous savons bien qu'étant » esclaves, on ne reçoit point notre dépo- » sition; mais si ces têtes sanglantes parois- » sent une preuve suffisante de ce que nous » disons, nous supplions qu'on empêche le » renouvellement de pareilles atrocités; » nous en serons à jamais reconnoissans, et » nous verserons avec plaisir notre sang pour » la conservation de notre maître, de notre » maîtresse, et de la colonie. »

On répondit à ces malheureux, qu'ils étoient des menteurs, et qu'on les condamnoit à être fustigés dans toutes les rues de Paramaribo. Cette sentence inique fut exécutée avec la plus grande cruauté.

Telles sont les loix de cette colonie, qu'on n'y reçoit jamais la déposition d'un nègre. Si quelque blanc eût été présent au meurtre que je viens de rapporter, son témoignage eût été valable; mais alors l'épouvantable scélérate, en eût été quitte pour payer une amende de cinquante livres sterling (douze cent livres) par meurtre. — Mais finissons. Mon ame se révolte, et ne peut plus s'étendre sur de tels sujets.

Le 2 mai, étant parfaitement rétabli, je quittai Joanna et mon fils Johnny, à qui je donnai ce nom, diminutif du mien, quoique cependant la cérémonie du baptême ne fût pas encore faite. Ils restèrent tous deux chez mon ami, M. Delamarre, et je partis pour Magdenberg, dans un bateau couvert et à six rames.

Le 3, j'arrivai à la plantation d'Egmont, chez M. de Cachelieu; et le lendemain je m'arrêtai à Oranjebo ou Ornamibo, où je régalai de bon cœur mon ancien adversaire, le capitaine Meyland, contre qui je m'étois battu à la Wana-Crique. Il me déclara qu'il m'aimoit mieux à présent que qui ce fût, dans toute la colonie : il revenoit précisément d'une tournée de douze jours dans les bois.

Je trouvai parmi ses soldats un nommé *Cordus*, fils d'un honnête particulier d'Hambourg, qualité sous laquelle je l'avois autrefois connu, et qui avoit été enlevé pour le service de la compagnie des Indes occidentales. J'ai déjà dit que les troupes de cette sorte, sont composées d'hommes de toutes les nations, et de toutes les religions, de chrétiens, de payens, et même de juifs.

Dans ce lieu, qui avoit été jadis cultivé, mais qui alors étoit couvert de ronces, je vis quelques herbes que je ne puis passer sous silence, quoique je ne les connoisse que sous le nom que leur indiquèrent les esclaves, à l'exception d'une, cependant, qui est la *siliqua hirsuta*, ou la gousse piquante, que les nègres appellent *crussy-wiry-wiry*. Je ne puis la décrire que comme une espèce de pois, ou plutôt de petite féve plate, de couleur pourpre, et qui se forme dans une cosse ou gousse qui croît sur une plante déliée et rampante. Ces cosses sont couvertes d'une sorte de pointes élastiques, qui, lorsqu'on les touche, causent une insupportable démangeaison, et qui, détachées et mêlées dans une cuillère à thé avec de la gelée, sont recommandées comme un ex-

cellent vermifuge. Les esclaves me montrèrent aussi dans ce même lieu, une espèce de bois, qu'ils nommèrent *crassy-wood*. Il piquoit de même, mais j'ignore quelles sont ses autres qualités. Je trouvai de plus des arbustes appelés *consaca-wiry-wiry*. Ils ont de larges feuilles vertes, dont les nègres se servent pour guérir ce mal des pieds, nommé de même *consaca*, dont j'ai parlé, mais ce n'est qu'à défaut de citrons ou de limons. Cette plante fait aussi une excellente salade. La *dea-wiry-wiry*, est une herbe très-belle et très-salutaire qui, pour cette raison, est fort estimée; mais la *coutty-wiry-wiry* est une des plus grandes pestes de cette colonie. C'est une herbe forte et pointue qui, dans quelques lieux, croît en abondance. Lorsqu'un homme en approche sa jambe en marchant, elle lui fait la même entaillade qu'un rasoir. Toutes les herbes, en général, dans ce pays, sont désignées sous le nom de *wiry-wiry*, par les nègres.

J'arrivai le 5 à Magdenberg. Ici le colonel Seybourg et ceux qu'il nommoit ses officiers, parurent vouloir faire un corps distinct de celui du colonel Fourgeoud. Ils étoient d'une impolitesse extrême, et se

traitoient les uns les autres avec une sorte de rudesse. Leur colonel étoit fort détesté de notre commandant ; et cet état des choses contribuoit à rendre notre situation toujours plus desagréable. Je n'avois pas, cependant, alors personnellement lieu de me plaindre, car j'étois dans les bonnes graces du colonel, mais je faillis les perdre pour une bagatelle. Il avoit acheté de quelques Indiens une couple de beaux *kakatoes*, qu'il tenoit renfermés dans une cage, et qu'il étoit sur le point d'envoyer en Europe, pour être offerts en présent à son altesse royale la princesse d'Orange. J'engageai M. Laurent à me permettre d'en prendre un à la main, pour l'examiner plus attentivement ; mais la porte de la cage ne fut pas plutôt ouverte, que l'oiseau fit un cri et disparut dans un instant, volant à tire-d'ailes, au-dessus de la Tempaty-Crique. Le pauvre valet-de-chambre resta pétrifié et ne put prononcer que ces deux mots : *Voyez-vous* ? Quant à moi, je pris la fuite, pour éviter l'orage qui s'approchoit ; mais je me cachai dans des broussailles, à travers lesquelles je pouvois appercevoir les mouvemens du colonel. Il n'eut pas plutôt appris ce terrible

événement

événement, qu'il se mit à jurer, à rugir, à s'agiter en tout sens, comme un homme privé de sa raison. Dans l'accès de sa rage, il donna du pied à un pauvre canard qui appartenoit à l'un de nos officiers, et le tua du coup. Enfin, il prit sa perruque, et la foula aux pieds. J'étois tout tremblant et le reste des spectateurs rioit aux éclats. Au bout d'une demi-heure, cependant, la colère du colonel commença à se calmer, et il eut alors recours à un stratagême qui remit le fugitif en son pouvoir. Après avoir attaché le bout d'un cordon au haut de la cage, il en tira l'autre animal à qui il lia la patte par l'autre bout de ce même cordon, en le tenant assez court. Il plaça cette cage en plein air, mit une banane mûre dans l'intérieur, et laissa la porte ouverte, de manière que tout oiseau pouvoit y entrer, excepté le prisonnier. Celui-ci à qui on ne donna pas à manger, pressé par la faim, poussa des cris si perçants qu'ils furent entendus de son compagnon qui s'en revint et qui voyant la banane dans la cage, y entra, et fut de nouveau privé de sa liberté. Je reparus après cette conclusion et j'en fus quitte pour un reproche amical; mais, comme on

peut bien le penser, M. Laurent essuya une bonne leçon.

Les *kokatoes* sont moins gros que les perroquets. Leur plumage est vert, à l'exception de la tête et de quelques plumes de la queue, qui sont d'un rouge pâle. Ces oiseaux sont couronnés par un panache ou une touffe de plumes qui, ordinairement, vont en arrière, mais qu'ils relèvent quand quelque chose les irrite ou les effraye.

J'ai vu aussi à Surinam un perroquet d'un bleu d'ardoise foncé, quoique différent de ceux qu'on apporte de la côte de Guinée, qui sont plutôt d'un gris de plomb. Cet animal est très-rare et n'habite que les retraites les plus enfoncées dans les forêts, où les Indiens l'attrapent pour l'apporter ensuite à Paramaribo. Il est de la taille du perroquet ordinaire, mais il paroît très-vif et très-fort. Les perroquets les plus communs dans la Guiane sont ceux que Marcgrave nomme *ajurucura*. Ces oiseaux ne sont pas aussi gros que ceux qui viennent d'Afrique. Ils sont verts, avec la poitrine et le ventre d'un jaune pâle. Au haut de la tête ils ont une tache bleue; leurs pieds sont gris et à quatre doigts, deux devant, deux

derrière, comme tous ceux de ce genre. Sur leurs ailes, on voit quelques plumes d'un bleu éclatant, et d'autres d'un cramoisi foncé. Ils sont très-nombreux à Surinam, mais bien plus nuisibles qu'agréables, car ils se jettent en troupes sur les plantations de cafiers, de maïs et de riz, où ils commettent de grands dégâts ; et ce qui, sur-tout, les rend insuportables, c'est leur cri perçant. Ils volent toujours en couples et très-légèrement. J'ai observé que pour rencontrer le soleil, ils dirigent le matin leur vol à l'est, et le soir à l'ouest. Généralement, ils vivent dans des lieux écartés, et leurs femelles ne pondent que deux œufs. Je tirai deux de ces perroquets étant sur la plantation de Sporksgift. Ces animaux n'étant pas encore morts, quand je les ramassai, me déchirèrent très-vivement de leurs griffes pointues. Nous les fîmes cuire, et ils donnèrent un assez bon bouillon; on peut aussi les mettre en pâte; mais apprêtés de toute autre manière, ils sont très-mauvais et très-durs. On peut apprendre à ces perroquets à parler, à rire, à crier, à aboyer, à miauler, à siffler, mais, moins bien qu'à ceux qui sont nés en Afrique. On dit que la semence des gousses

de coton les enivre. Ils sont sujets à des maladies, peut-être à cause de leur disposition à la colère ; les Indiens, cependant, leur attribuent la longévité : ils ont le bec fort et crochu, et s'en servent pour grimper sur les arbres, pour casser des noix très-dures, et pour mordre cruellement. Leur plaisir est de se balancer ou de se suspendre aux branches des arbres, et soit qu'ils se trouvent en liberté, soit qu'ils vivent dans l'esclavage, ils prennent leur nourriture avec une de leurs griffes, comme avec la main.

Il y a aussi à Surinam d'autres beaux perroquets, qui sont une espèce de perriches, et tout aussi communs. Les plus agréables sont de la forme d'un très-petit pigeon. Leur plumage est d'un vert très-vif sur le dos et la queue, mais la tête est d'un brun obscur ; le cou l'est de même, avec cette différence que chacune de ses plumes est bordée d'une belle couleur d'or, ce qui leur donne l'air d'une riche pétoncle ou coquille. La poitrine est d'un bleu de plomb, le ventre lilas, et les ailes sont variées de plumes de couleur d'orange et d'azur. Ses yeux sont de couleur de feu, et les pieds presque blancs. Les perriches de l'autre espèce sont parfaitement vertes,

avec le bec blanc et une tache cramoisie sur la tête. Elles ont un agréable babil; mais on ne les apprivoise pas aussi facilement que les premières.

Le même soir (celui du 5), un soldat me présenta un oiseau d'un genre tout différent, qu'il venoit de prendre à la main. C'étoit l'*anamoe*, ou la perdrix de Surinam, le plus bel animal que j'aie jamais vu. Elle étoit très-grasse et de la grosseur d'un canard. Son plumage, d'un brun sombre sur le dos, les ailes et la partie supérieure de la tête, étoit, dans la partie inférieure et tout le reste du corps, d'un beau blanc de crême, coupé par des plumes de couleur orange, et de très-petites barres transversales et noires. Cette perdrix, qui est sans queue, avoit le corps de la forme d'un œuf, le cou long, le bec court, très-pointu et un peu crochu. Ses yeux aussi noirs que le jais, brilloient d'un éclat très-vif. Elle avoit les jambes courtes, d'un beau rouge, avec trois doigts forts petits à chaque pied. On dit qu'elle court avec une légèreté surprenante, qu'elle se cache dans les herbes et les plantes, mais que sa graisse la fait voler pesamment; et cette pesanteur fut

cause que le soldat en question prit celle qu'il me présenta. Nous la fîmes rôtir, et je n'ai rien mangé de plus délicieux.

Le 9, il faillit arriver un accident qui m'eût causé un chagrin très-vif et très-cuisant. Mon nègre Quaco, lavant mon hamac dans la Tempaty-Crique, fut tout-à-coup entraîné à fond par la rapidité du courant. Quoiqu'embarrassé dans les cordons de cette espèce de lit, qui avoit disparu avec lui, il parvint, mais avec beaucoup de peine, à se dégager, et à mon indicible satisfaction, il reparut sur l'eau, et bientôt il fut sur le rivage. Il eut alors la présence d'esprit d'enfoncer un hameçon attaché à une forte ligne de pêcheur, et par ce moyen de retirer le hamac.

Le lendemain, le capitaine Hamer s'amusant à pêcher, sa ligne s'attacha au fond de la crique : j'étois présent, et tout aussitôt je plongeai pour la dégager; mais je donnai de la cheville avec une telle violence contre un rocher, que je fus plusieurs mois avant d'être entièrement rétabli.

Tous ces accidents sembloient amuser infiniment le colonel Seybourg, tandis que de mon côté j'étois fort indigné de sa con-

duite indécente. Cette sorte d'antipathie qui subsistoit entre lui et moi, m'obtint la faveur du colonel Fourgeoud, comme si j'eusse détruit la moitié des rebelles de la colonie. — Cependant, de fortes patrouilles se promenoient entre les postes de Magdenberg, de la Rochelle et de Savannah-le-Juif. Le 17, le commandant en chef marcha sur la Pàtamaca avec la moitié de ses troupes, et comme ma blessure à la cheville ne me permettoit pas de le suivre, il me laissa le commandement de celles qui demeuroient.

Ayant alors la perspective de rester quelque temps au mont Magdenberg, j'envoyai Quaco à Paramaribo, pour en rapporter des provisions et m'amener une chèvre en vie.

Quoique le colonel Fourgeoud n'eût pas encore forcé les rebelles à en venir à une bataille rangée, il n'en exerçoit pas moins ses troupes et lui-même. En traversant fréquemment la partie supérieure des rivières, et en purgeant les frontières de la colonie, il prévenoit le pillage et l'incendie des plantations ; et de la sorte, il rendoit un service des plus essentiels aux habitans, quoiqu'il coutât beaucoup d'hommes et d'argent.

Me trouvant donc commandant en chef du poste, j'occupai les deux nègres dont j'ai déjà parlé, à chasser et à pêcher pour moi. Ils me rapportoient, presque tous les jours, un ou deux cochons sauvages, ou *pingos*, et un poisson nommé *newmara*, qui, quelquefois, est aussi gros qu'une morue, et que je décrirai dans la suite. Je régalois de ces friandises tous les officiers, sans exception, et je donnois aux malades les plantains, les bananes, les oranges, les limons qu'on m'envoyoit des habitations situées sur la partie supérieure de la Comewine : jamais député-gouverneur ne fut si bien traité. Je n'oubliois pas cependant l'objet principal, et je détachois régulièrement des patrouilles dans les environs de Magdenberg, qui furent si bien éclairés, qu'aucune invasion des rebelles n'étoit à craindre. Ces précautions étoient fort nécessaires, car ils avoient emporté d'assaut plusieurs postes militaires, afin de s'y emparer des armes et de la poudre, ce qui est d'une grande importance pour eux, et très-préjudiciable à la colonie. Non-seulement dans quelques-uns de ces postes, ils avoient pillé ces objets, mais il avoient encore massacré tous les soldats.

Ne pouvant prendre alors une part active aux opérations militaires, je profitai de ce moment de loisir, pour dessiner un grand nombre d'objets; et ce fut alors que j'eus la première idée de les offrir au public, si le sort me permettoit de retourner en Europe.

Un de mes nègres, le 24 de ce mois, m'apporta deux insectes très-curieux, que je vais décrire. L'un deux, qui paroissoit ressembler à la sauterelle, étoit celui qu'on nomme généralement ici *spaanse-jouffer;* jamais je n'en ai vu de plus extraordinaire dans cette colonie. Le corps de cet insecte surprenant, quoiqu'il ne fût pas plus gros qu'un tuyau de plume ordinaire, avoit sept pouces et demi de long en y comprenant sa queue, articulée comme celle de plusieurs autres insectes.— Il étoit, de même qu'une araignée, monté sur six jambes de près de six pouces de long, et il n'avoit pas d'ailes. Quatre antennes, dont deux mesuroient cinq pouces de long, et les autres beaucoup moins, lui sortoient de la tête. Celle-ci étoit petite, mais avec de grands yeux noirs et saillans. Le corps de cet insecte étoit d'un vert brunâtre, et en tout il avoit l'air d'un monstre dans son espèce. On le trouve près des lieux

marécageux, où ses longues jambes lui servent sans doute à marcher et non à nager, ses pieds n'y étant pas propres, car ils se terminent en deux petites griffes comme celle des escarbots. L'autre insecte a été dessiné par mademoiselle de Mérian, qui l'a nommé le *veilleur*; mais les Hollandais le désignent sous un nom qui rappelle le bruit qu'il fait entendre vers le soir, et qui ressemble assez au son d'une cymbale, ou à celui d'un rémouleur qui repasse un rasoir. Ce remarquable insecte, dont le bourdonnement commence toujours au coucher du soleil, ou à six heures du soir, est aussi nommé *porte-lanterne*, à cause de la lumière qu'il répand la nuit, lumière beaucoup plus forte que celle d'une mouche à feu, quelle que soit son espèce, et à la faveur de laquelle on peut tout faire. Le porte-lanterne est de plus de trois pieds de long. Il a le corps épais et de couleur verte, avec quatre ailes transparentes, qui, malgré cette qualité, laissent briller une grande variété de couleurs, sur-tout en-dessous, où l'on remarque deux mouches rondes, assez semblables à celles de la queue d'un paon. Sous la tête de cet insecte, on voit une trompe perpendiculaire et

droite comme une aiguille, avec laquelle on dit qu'il pompe le suc des fleurs. C'est aussi avec cet instrument qu'on suppose qu'il fait ce bruit désagréable et fort dont je viens de parler. Quant à moi, je l'attribuerois plutôt au trémoussement de ses ailes transparentes, comme on le prétend de quelques mouches en Angleterre. Une forte proboscide ou trompe, rayée de rouge et de jaune, et de la forme de la première jointure du doigt d'un homme, lui sort au bout de la tête, et fait un tiers de la longueur de tout l'animal. Cette protubérance est vulgairement appelée la *lanterne* de cet insecte, et fait jaillir la lumière d'où il tire son nom. Je terminerai sa description en disant qu'il marche très-lentement, mais qu'il vole avec une étonnante vélocité.

Le 26, mon petit Quaco revint de Paramaribo, avec tous les articles que j'avois demandés : on n'avoit pas oublié la chèvre, et l'on m'en envoya une avec son chevreau, dont je payai 20 florins, ou près de 2 livres sterling.

Les chèvres sont cependant très-communes dans toute la Guiane ; elles y sont peu grosses, mais belles ; leurs cornes sont très-

petites; leur poil est court, doux, et d'un brun obscur; leur agilité n'est comparable qu'à celle du cerf. On les élève dans les plantations, où elles multiplient, et donnent beaucoup de lait. Lorsqu'on les tue jeunes, leur viande est bonne à manger.

Je reçus alors la désagréable nouvelle que le vaisseau qui portoit mes lettres en Europe, avoit péri près du Texel. J'appris en même temps, et avec peine, que mon ami, M. Kennedy, sa femme et sa famille, avoient fait leurs derniers adieux à la colonie, et s'étoient embarqués pour la Hollande. Ce même M. Kennedy, M. Gordon et M. Gourluy, étoient écossais; M. Buckland, M. Townsend et M. Halfhide, étoient anglais; M. Macneyl étoit irlandais : il n'y en avoit pas d'autres de leur nation qui habitassent cette colonie.

Le 28, le colonel Fourgeoud revint de sa course sur la Patamaca. Ses troupes étoient accablées de fatigue, et lui-même avoit souffert. Il avoit laissé un grand nombre de ses soldats à l'hôpital de la Rochelle; mais il n'apperçut pas même les rebelles, quoiqu'il eût continuellement varié sa marche. Il paroissoit de qu'ils étoient

en déroute, si même ils avoient eu depuis peu quelque établissement fixe; mais, où les trouver dans cette immense forêt? C'étoit là la question. Le colonel ne désespéroit pas, cependant, de le faire. En vérité, il mettoit la même activité à les poursuivre, que, jadis, à découvrir les retraites du gibier.

Le 29, M. Mathieu, un de nos officiers, qui étoit allé à la chasse, me présenta le *taïbo*, animal connu ici sous le nom de *rat des bois*. Il étoit de la grosseur d'un levraut, mais extraordinairement délié vers l'extrémité du corps; il avoit la peau d'un brun roussâtre, les jambes longues, la tête ronde, et sa queue ressembloit à celle d'un cochon de lait; ses griffes étoient exactement de la forme de celles d'un rat ordinaire; mais plus grosses en proportion, ainsi que la tête, la bouche, les moustaches et les dents; il avoit les oreilles courtes et pelées; l'iris de ses yeux, noirs et saillans, étoit blanc. On prétend que ce rat des bois court très-vîte. Nous le fîmes préparer: on nous avoit dit qu'il étoit bon à manger, et nous trouvâmes que cela étoit vrai; il avoit un goût excellent, et il étoit tendre et gras,

quoiqu'il parût maigre. Cet animal, à cause de sa forme, m'en rappelle un autre, connu dans ce pays sous le nom de *crabbo-dago*, ou le chien-revêche, qu'on lui donne à cause de son incomparable férocité; car il tue et dévore tout quadrupède, volaille ou reptile qu'il rencontre; il semble n'être jamais rassasié de sang. Sans être pressé par la faim, il tue tout animal qu'il a vaincu; son courage, sa force, son activité sont peu communs, quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'un chat ordinaire. D'après ce que je viens de dire, je soupçonne fort qu'il ressemble à l'*ichneumon;* mais plus encore à cet animal, mentionné dans l'histoire naturelle de Buffon, qui, d'après l'assertion d'un M. Allamand, le nomme le *grison:* celui dont je parle est, cependant, un peu plus gros. Cet auteur dit que, quoiqu'il soit indigène de Surinam, aucun de ceux qui en viennent ne peuvent en rendre compte. Si c'est le même animal, et je n'en doute pas, je serai charmé d'en donner la description au lecteur. Je citerai donc littéralement l'article de M. le comte de Buffon, qui l'a lui-même emprunté de M. Allamand. Si j'avois lu ce détail pendant la vie de ce célèbre natu-

raliste, j'eusse pris la liberté de lui écrire les observations que je soumets au public.

« J'ai reçu de Surinam le petit animal » qui est représenté dans la *planche* VIII, » et dans la liste de ce que contenoit la » caisse où il étoit renfermé, il étoit nommé » *belette grise*, d'où j'ai tiré le nom de *gri-* » *son*, parce que j'ignore celui qu'on lui » donne dans le pays où il se trouve, et » qu'il indique assez bien sa couleur. Toute » la partie supérieure de son corps est cou- » verte de poils d'un brun foncé, et dont » la pointe est blanche, ce qui forme un » gris où le brun domine ; mais le dessus » de la tête et du col est d'un gris plus » clair, parce que là, les poils sont fort » courts, et que ce qu'ils ont de blanc égale » en longueur la partie brune. Le museau, » tout le dessous du corps et les jambes sont » d'un noir qui contraste singulièrement avec » cette couleur grise dont il est séparé à la » tête, par une raie blanche qui prend son » origine à une épaule et passe par-dessous » les oreilles, au-dessus des yeux et du nez, » et s'étend jusqu'à l'autre épaule.

» La tête de cet animal est fort grosse à » proportion de son corps ; ses oreilles qui

» forment presque un demi-cercle, sont
» plus larges que hautes; ses yeux sont
» grands : sa gueule est armée de dents
» mâchelières, et les dents canines fortes
» et pointues. Il y a six dents incisives dans
» chaque mâchoire; mais il n'y a que celles
» des deux rangées qui soient visibles; les
» quatre intermédiaires sortent à peine de
» leurs alvéoles. Les pieds, tant ceux de de-
» vant que de derrière, sont partagés en cinq
» doigts, armés de forts ongles jaunâtres. Sa
» queue, qui est assez longue, se termine
» en pointe.

» La belette est celui de tous les animaux
» de notre continent, auquel ce grison a le
» plus de rapport; ainsi je ne suis pas sur-
» pris qu'il m'ait été envoyé de Surinam
» sous ce nom là. Cependant, ce n'est pas
» une belette; quoiqu'il lui ressemble par le
» nombre et la forme de ses dents, il n'a
» pas le corps aussi allongé, et ses pieds
» sont beaucoup plus hauts. Je ne connois
» aucun auteur ni voyageur qui en ait parlé,
» et l'individu qui m'a été envoyé est le seul
» que j'aie vu. Je l'ai montré à diverses
» personnes qui avoient séjourné long-temps
» à Surinam; mais il leur étoit inconnu;

» ainsi

» ainsi il doit être rare dans les lieux dont » il est originaire, ou il faut qu'il habite dans » des endroits peu fréquentés. Celui qui me » l'a envoyé, ne m'a marqué aucune parti- » cularité propre à éclaircir son histoire na- » turelle; c'est pourquoi je n'ai pu faire » autre chose que de décrire sa figure. (*Hist. Nat. de Buffon. Edit. de Hollande, tome XIV, page* 65).

Il est vrai que cet animal est très-rare à Surinam; mais s'il n'est pas mieux décrit par les naturalistes, il faut, sans doute, l'attribuer à son extrême férocité, qui, presque toujours, empêche de le prendre vivant.

Nous étions alors amis inséparables, le commandant et moi, et journellement il m'invitoit à sa table. Il me pria de lui faire son portrait en pied, et de le représenter dans son équipage de campagne. Son intention étoit de l'emporter en Europe : il espéroit que la ville d'Amsterdam le feroit graver à ses frais ; et il se croyoit un personnage aussi important pour la Hollande, que le duc de Cumberland l'étoit pour l'Angleterre, après la bataille de Culloden.

M'étant muni d'une feuille de grand pa-

pier, et d'encre de la Chine, je commençai l'opération. Pendant que j'étois occupé à examiner attentivement les traits de mon original, la montagne fut ébranlée soudain par un coup de tonnerre épouvantable, qui cassa tous les œufs d'une poule qui couvoit dans un coin de la hutte où nous étions. L'éclat de la foudre dérangea un moment les traits du colonel; mais il se remit bientôt et je continuai. L'ouvrage, à sa grande satisfaction, fut peu de temps après terminé.

Le rebelle *Septembre* qui avoit été fait prisonnier, l'an 1774, mourut d'hydropisie à-peu-près dans ce temps. Le colonel l'avoit forcé de le suivre, comme un chien enchaîné, dans toutes ses expéditions. Il s'attendoit que ce nègre, tôt ou tard, le conduiroit dans les différens établissemens des rebelles; mais il se trompa. Les autres esclaves soupçonnant que celui-ci avoit déjà donné quelques avis au commandant, attribuèrent sa mort à la justice divine, qui le punissoit d'avoir trahi la foi, que sans doute il avoit jurée à ses compatriotes. Le lecteur probablement se rappelle que j'ai dit au troisième chapitre, que les nègres d'Afrique sont persuadés que celui qui viole son serment, doit périr mi-

sérablement, et être à jamais puni dans l'autre monde.

Le poste de l'Espérance sur la Comewine, à défaut de propreté, étoit en ce moment devenu très-mal-sain : les troupes qui l'avoient gardé, après que je l'eus quitté, négligèrent extrêmement de le tenir en bon état. La mort avoit enlevé déjà plusieurs soldats, et la maladie empêchoit l'officier commandant et une partie de ses gens, de faire le service. Le colonel Fourgeoud y envoya le capitaine Brant et quelques fusiliers, avec ordre de faire partir, non pour la ville de Paramaribo, mais pour le mont Magdenberg, tous les malades qu'on trouveroit dans ce poste. En chargeant le capitaine de cette expédition, le colonel s'y prit avec une grande dureté, et ne lui donna pas même le temps d'emporter ses effets. D'un autre côté, le colonel Seybourg lui prit le seul esclave qu'il eût pour le servir, se le réservant pour lui-même. Cette conduite affecta si vivement le pauvre Brant, qu'il se mit à pleurer ; et il déclara qu'il souhaitoit ne pas survivre à de si mauvais traitemens. Il partit ensuite pour le poste de l'Espérance, le cœur brisé de douleur.

A son arrivée, il apprit que le capitaine

Brough, qui étoit le dernier commandant de ce poste, venoit de mourir. Cet officier, qui étoit très-gros, avoit essuyé de grandes fatigues dans les forêts. La chaleur lui fut aussi des plus funestes : il eut une fonte d'humeurs, qui se termina par une fièvre putride qui l'emporta. Le colonel Seybourg suivit bientôt le capitaine Brant à l'Espérance pour y visiter les malades. Pendant tout ce temps, je fus dans l'inaction. Je vais donc m'occuper à décrire deux poissons qui méritent une attention particulière.

Le premier est de la taille d'une grosse sardine ; je n'en avois pas encore vu de cette espèce, et certainement, à l'exception de la dorade, je n'en connoissois point de plus superbement coloré. Son dos et ses flancs sont rayés de barres d'un beau jaune et d'un bleu riche et sombre, son ventre est d'un blanc d'argent. Il a les yeux noirs et de couleur d'or, les nageoires transparentes et d'un rouge très-vif. Sa forme ressemble assez à celle d'une truite, et il est couvert de petites écailles; il a une nageoire dorsale, et l'apparence d'une autre près de la queue, qui est fourchue; sous le ventre, on lui voit cinq autres nageoires, dont deux sont

pectorales, et la dernière se trouve derrière l'anus. Sa mâchoire inférieure s'avance plus que la mâchoire supérieure, et sa bouche semble être en sens inverse: enfin il a les ouies très-petites. Je fis des informations sur ce poisson; mais tout ce que put m'apprendre un vieux nègre, fut qu'on le nommoit *dago-faisy*.

L'autre étoit ce grand et beau poisson, nommé *rock-cod* par les Anglais; *baroketta* par les Indiens, et *new-mara* par les nègres. J'en ai déjà fait mention plusieurs fois; mais je ne l'ai pas encore décrit. On trouve très-souvent ce poisson dans la partie supérieure des rivières. Il est de la taille d'une grande morue, mais couvert d'écailles. Son dos est de couleur olive foncée, son ventre blanc, sa tête grosse avec de petits yeux, dont la prunelle est noire et l'iris gris. Sa large mâchoire est garnie, haut et bas, d'une rangée de dents pointues, comme celles d'un brochet. De même que cet animal, il est extrêmement vorace. Il a la queue obtuse, et, ainsi que les nageoires, de la couleur du corps: celles-ci sont au nombre de six, une dorsale, deux pectorales, deux au ventre, et la dernière à l'abdomen.

Quelques personnes comparent le goût de ce poisson délicieux à celui du saumon. Il est fort estimé des blancs de cette colonie ; mais très-rare à Paramaribo, quoiqu'il abonde, comme je viens de le dire, dans le haut des rivières. Je les ai dessinés très-correctement tous deux, et le *dago-faisy*, et *le new-mara*. (*Voyez pl.* XXVI.) L'un est presque aussi grand que nature, et l'autre, comme on peut le penser, l'est infiniment moins. On en trouva les dessins fort exacts à Surinam.

Plusieurs officiers qui élevoient de la volaille et des cochons, les perdirent tous à cette époque, et dans l'espace de deux jours : ils furent probablement empoisonnés, en mangeant de la *duncane*, ou de quelque autre plante vénéneuse qui nous étoit inconnue. Cependant, on a généralement observé que l'instinct des animaux leur fait distinguer les herbes salutaires de celles qui peuvent leur nuire.

M. Seybourg revint alors tout triomphant de l'Espérance ; il ramenoit le lieutenant *Dederlin*, un des officiers du colonel Fourgeoud, en le faisant garder par un sergent et six soldats, la baïonnette au bout du

fusil, parce que, disoit-il, il lui avoit manqué de respect.

Le 7, les officiers et soldats malades du même poste, arrivèrent dans des barges. Plusieurs de ceux qu'on embarqua, se trouvant hors d'état d'être transportés, périrent, sans aucun secours, dans la route. Un de nos chirurgiens mourut aussi, ce même jour, dans le camp, et continuellement on enterroit des soldats. Telles étoient les conséquences d'avoir marché dans une saison si humide; mais notre colonel la jugeoit plus propre que toute autre pour parvenir à chasser les rebelles des forêts de la Guiane.

CHAPITRE XVIII.

Tigre, pris dans le Camp.—Le Jaguar.— Le Couguar. — Le Chat - Tigre. — Le Jaguarette. — Action entre un Détachement des Troupes de la Société et les Rebelles. — Manière de vivre d'un Planteur de Surinam. — Poissons de plusieurs genres. — Maladies contagieuses. — Suicide.

Je viens de dire que plusieurs officiers élevoient de la volaille ; mais, toutes les nuits, un marodeur inconnu leur en enlevoit plusieurs pièces. Le capitaine Bolts, soupçonnant de ce vol le *coati-mondi* ou le *crabbo-dago*, dressa un piége, au moyen d'une caisse vide qu'il fit enfoncer en terre, et dont le couvercle étoit supporté par un bâton, auquel on avoit attaché une longue corde. Ensuite, il renferma soigneusement toutes ses volailles, à l'exception de deux poules qu'il mit sous cette trappe, que deux nègres gardèrent à quelque distance. Ceux-ci n'eurent pas plutôt passé une heure ou

deux à leur poste, qu'ils entendirent crier les poules; l'un d'eux alors tira la corde, et l'autre courut pour s'assurer du voleur, en s'asseyant sur le couvercle : c'étoit un jeune tigre qui étoit enfermé dessous; il chercha bientôt à se mettre en liberté; mais on lia le coffre avec de fortes cordes, et on le jeta ainsi dans la rivière, en l'y tenant sous l'eau pour noyer l'animal, qui fit les plus vigoureux efforts pour s'échapper. Le capitaine Bolts en prit la peau, qu'il conserva en mémoire de ce singulier événement.

Le comte de Buffon prétend qu'il n'y a point de tigres en Amérique; mais qu'il s'y trouve des animaux qui leur ressemblent, et auxquels on donne le même nom. Je vais les décrire tels que je les ai vus, et le lecteur jugera de ce qu'ils sont.

Le premier et le plus grand, est appelé le *jaguar* de la Guiane. Cet animal, que plusieurs auteurs ont représenté comme foible, méprisable, et de la taille d'un lévrier, au contraire est très-fort, très-dangereux, très-féroce. Sa longueur, du museau à la naissance de la queue, est quelquefois de six pieds : qu'on n'oublie pas l'empreinte

énorme d'une patte de tigre que je vis dans le sable sur la Patamaca, quoiqu'on puisse objecter que l'individu à qui elle appartenoit, étoit d'une taille extraordinaire, et le sable mobile. Le *jaguar* est de couleur orange foncée, et il a le ventre blanc. Son dos est rayé de barres longitudinales et noires. Sur ses flancs, sont des anneaux irréguliers, noirs à l'entour, et clairs au milieu. Le reste de son corps et sa queue offrent de petites taches parfaitement noires. Sa forme ressemble, en tous points à celle du tigre d'Afrique; et comme il est aussi du genre du chat, il n'est pas nécessaire d'en donner une description plus particulière. Mais sa grosseur et sa force étant bien plus grandes que celles de ce petit animal domestique, il dévore un mouton ou une chèvre, avec la même facilité que celui-ci tue une souris ou un rat. Les vaches même et les chevaux, malgré leur taille, ne sont pas à l'abri de sa furie, car souvent il les attaque sur les plantations; et quoiqu'à raison de leur poids, il ne puisse les emporter dans les forêts, il les déchire et les dépèce cruellement, seulement pour en boire le sang, dont ce féroce animal est toujours

altéré. Il est de plus arrivé que le *jaguar* a emporté de jeunes négresses qui travailloient dans la campagne, et le même malheur n'arrive que trop pour leurs enfans. Ce misérable animal (selon l'expression de ces mêmes auteurs) renverse, d'un seul coup de patte, un cochon sauvage, et il saisit à la gorge le plus fort étalon qu'on puisse monter à la Guiane. Son naturel sauvage, et sa soif ardente du sang, sont cause que jamais on n'a pu l'apprivoiser. Il dévoreroit la main qui le nourriroit; et souvent même il immole ses petits. Cependant, quelles que soient sa force et sa rage, elles ne lui suffisent pas pour résister au *serpent-aboma*, qui, lorsqu'il peut l'atteindre, le met en pièces en peu d'instans.

Le second animal du même genre, est le *couguar*, appelé le *tigre-rouge*, à Surinam. On pourroit plus convenablement le comparer à un lévrier pour sa forme, mais non pour sa grosseur qui est plus forte, quoique moindre que celle du *jaguar*; et, en conséquence, il est plus léger. La robe de cet animal est d'un rouge brun; la poitrine et le ventre sont d'un blanc sale : il a le poil long et non tacheté, la queue de couleur

de terre et noire à l'extrémité. Sa tête est petite, avec deux yeux saillans d'où jaillissent des flammes ; et ses dents sont très-larges. Son corps, délié, est porté sur de longues jambes, armées de griffes redoutables et blanchâtres. Il est tout aussi féroce que le *jaguar*.

Un troisième animal de ce genre, et qui est très-beau, qu'on trouve aussi à la Guiane, est le *chat-tigre*. Sa grosseur ne passe pas celle de plusieurs chats que j'ai vus en Angleterre. Sa robe est d'un beau jaune tacheté de petites mouches blanches entourées de noir. Il a le ventre d'une couleur plus claire, les oreilles noires avec une tache blanche, et le poil très-doux. On estime fort sa peau ; et il est de même forme que le *jaguar*. Le chat-tigre est un animal très-vif, dont les yeux lancent des éclairs ; mais il est aussi féroce, aussi destructeur, aussi sauvage que les précédens.

Il y a encore dans ce pays un quatrième animal du même genre ; c'est le *jaguarette* dont la robe est d'une couleur noirâtre, avec des taches plus noires : voilà tout ce que j'en sais ; car je n'en ai pas vu un seul, parce qu'on l'apperçoit rarement.

Ceux que j'ai précédemment décrits, ne sont guère plus communs. J'ajouterai à ce que je viens de dire de tous ces animaux, que, comme les chats ordinaires, ils ont de longues moustaches; qu'ils montent quelquefois sur les arbres; mais que généralement, ils se placent en embuscade sous des feuilles, d'où ils s'élancent avec une incroyable agilité sur leur malheureuse proie; que, lorsqu'ils l'ont immolée, ils boivent son sang tout chaud, et ne cessent de déchirer et de dévorer qu'ils ne soient gorgés; mais que s'ils ne sont pas pressés par la faim, ils sont lâches, et qu'un seul chien suffit pour les mettre en fuite. Le feu les effraye aussi extrêmement : c'est le meilleur moyen de les éloigner, et c'est celui qu'emploient les Indiens de la Guiane. Plusieurs tigres, à défaut de ces précautions, entrèrent dans notre camp; mais heureusement, ils ne commirent aucun ravage.

Comme j'étois dans ce moment sur le pied de la plus grande intimité avec le colonel Fourgeoud, je lui présentai un plan, à vue d'oiseau, de tout le camp de Magdenberg, qui lui plut tellement, qu'il l'envoya au prince d'Orange et au duc de Brunswick,

pour leur faire juger de ses manœuvres militaires. Cette honnêteté de ma part produisit sur lui tout l'effet que je pouvois désirer; non-seulement je devins son favori, et il promit de me recommander à la cour, mais encore il témoigna de l'estime pour les Anglais et les Ecossais. Je fus si charmé de ce changement de conduite de sa part, que je m'imputai à moi-même l'animosité qui s'étoit d'abord déclarée entre nous. Les égards du colonel, cependant, furent bientôt absorbés par des objets qui méritoient toute son attention; car il apprit le 14 juin, qu'on avoit découvert quelques huttes de rebelles près des côtes de la mer; que le capitaine Meyland, allant à la poursuite des ennemis, avec cent quarante hommes des troupes de la Société, les avoit enfin rencontrés; mais que forcé de traverser un marais profond, ces nègres marons l'avoient attaqué les premiers; qu'ils lui avoient tué plusieurs de ses gens, parmi lesquels se trouvoit un jeune volontaire, qui étoit son neveu; qu'ils en avoient blessé un grand nombre, et forcé le reste de ce détachement à la retraite, quoiqu'il eût déjà passé le marais, et qu'il en eût gagné le bord pour donner l'assaut au village. D'après

cette nouvelle, il étoit évident que l'ennemi n'étoit pas à mépriser; et puisqu'on savoit enfin où le trouver, toutes les troupes, c'est-à-dire, les soldats de marine du colonel Fourgeoud, le régiment de la Compagnie et les chasseurs Nègres qui brûloient de se signaler, reçurent ordre de se préparer immédiatement à marcher. On leur désigna à tous un point de réunion générale, et l'on envoya, en même-temps un détachement au poste de la Rochelle pour lui en donner avis. En conséquence de ces ordres, tout le camp se mit en mouvement, et nos soldats montrèrent une grande activité, dans l'espoir qu'un coup décisif termineroit la guerre et leur misère : c'étoit donc le moment de les conduire à l'attaque; mais notre commandant en chef, pour des motifs que lui seul connoissoit, retarda sa marche de plus de deux mois.

Nous apprîmes alors que le capitaine Brant, commandant du poste de l'Espérance, étoit sur le point d'y mourir d'une maladie violente : ce même poste où se trouvoit un grand nombre de troupes, étoit des plus mal-sains, à cause des inondations; et comme à cette époque, j'étois un des favoris du

colonel, il me désigna pour en prendre le commandement, honneur que je devois attribuer, me dit-il, à ma forte constitution. D'après cette conduite, je reconnus que son amitié étoit des plus intéressées; et je sentis involontairement ma haine se rallumer contre un homme qui me condamnoit ainsi à périr sans gloire, tandis qu'il pouvoit m'employer honorablement à quelque service actif.

A mon arrivée à l'Espérance, je devois envoyer le capitaine Brant au mont Magdenberg; mais ce malheureux jeune homme ayant eu quelque soupçon de cet ordre tyrannique, se mit dans un bateau couvert, quelques heures avant que je ne parusse, et se rendit à Paramaribo. Cependant, il n'y fut pas plutôt, qu'il y expira, tant des suites d'une fièvre ardente, que de chagrin. Personne n'étoit plus digne d'être regretté que lui. Le colonel Fourgeoud perdit un excellent officier, et moi un sincère ami.

Comme c'étoit le second commandant qui, en très-peu de temps, mouroit dans ce poste, je pris tranquillement pour ma devise :

Hodie mihi, cras tibi.

Mais heureusement je me trompai, et je me porto is

portois toujours aussi bien que j'aie jamais fait de ma vie. Selon les conseils du vieux *Caramaca*, je me baignois deux fois par jour dans la rivière; j'eus également recours à mon ancienne coutume, de ne garder ni souliers, ni bas.

Le 20 juin, peu de jours après mon arrivée, j'eus l'honneur de recevoir la visite du gouverneur, de M. Nepveu, qui revenoit de sa plantation d'*Appecappe*, et s'en retournoit à Paramaribo: Je le complimentai sur la mort de sa femme qu'il avoit perdue depuis peu. Je fus aussi visité par plusieurs planteurs qui m'apportèrent différentes sortes de rafraîchissemens de leurs plantations. Ce fut dans ce moment que j'eus occasion de connoître les usages et la manière de vivre de ces nababs des Indes occidentales.

Un planteur de la colonie de Surinam, lorsqu'il vit dans son habitation, ce qui est rare, car ordinairement il préfère le séjour de Paramaribo, sort de son hamac au lever du soleil, c'est-à-dire, à peu-près à six heures du matin. Alors il se rend sous son *piazza*, ou cette espèce de portique placé au-devant de la maison, où il trouve son café et sa pipe. Une demi-douzaine d'esclaves, tant

mâles que femelles, et des plus beaux, l'y attendent pour le servir. C'est dans ce sanctuaire que son commandeur l'aborde, après lui avoir fait de loin plusieurs révérences, et qu'il lui rend, très-respectueusement, compte de l'ouvrage qu'on a fait la veille, du nombre des nègres qui ont pris la fuite, qui sont tombés malades, qui sont morts, qui se sont rétablis, de ceux qu'on a achetés, ou des enfans qui sont nés, mais principalement du nom des esclaves qui ont négligé leur ouvrage, qui ont feint une indisposition, qui se sont enivrés, ou absentés. Les prisonniers assistent généralement à ce rapport, sous la garde des exécuteurs nègres, qui, au moindre signal, les lient, soit aux colonnes ou poutres du portique, soit à des arbres, sans que le maître souvent ait daigné entendre les accusés dans leur défense. Les condamnés une fois attachés, les coups de fouet tombent sur eux, hommes, femmes, ou enfans, sans exception. Ces instrumens de supplice sont des cordes de chanvre d'une très-grande longueur, qui entrent dans la chair à chaque coup, et font un claquement semblable à la détonnation d'un pistolet. Pendant que dure cette exécution, les mal-

heureux répètent : « *danky massera*, merci maître ; » et le planteur se promène en long et en large avec son commandeur, sans faire attention aux cris qu'il entend : ce n'est qu'après que les infortunés sont bien déchirés, qu'on les délie, mais pour leur ordonner de retourner à l'instant à l'ouvrage : à peine daigne-t-on s'occuper de leur pansement.

L'heure des corrections passée, le chirurgien, qui est un nègre, vient faire aussi son rapport ; et on le congédie en jurant et en se plaignant de ce qu'il permet à des esclaves d'être malades. Après cet officier, vient une matrone surannée qui amène tous les enfans nègres de la plantation, de qui elle est la gouvernante. Ceux-ci, qu'on a déjà fait laver dans la rivière, frappent des mains à la vue de leur maître ; ils le saluent en chœur, puis on les envoie déjeûner des plantains ou du riz ; et le lever finit comme il a commencé, par un profond salut du commandeur.

Sa seigneurie alors se promène dans son vêtement du matin, qui consiste en un caleçon de toile de Hollande la plus fine, en bas de soie blancs et en pantoufles de marroquin jaune ou rouge ; le col de sa chemise reste ouvert, et il ne porte au-dessus

qu'une robe flottante de belle toile des Indes. Sa tête est couverte d'un bonnet de coton d'une finesse extrême, et d'un énorme castor qui garantit de l'ardeur du soleil son maigre et sombre visage. Pour mettre le lecteur à même de se faire une juste idée d'un individu de cette sorte, je lui présente maintenant le dessin que j'en ai fait. J'ai saisi le moment où le planteur, sa pipe à la bouche, car il ne la quitte guère (*Voyez pl.* XXVII), reçoit de la main d'une belle esclave quarteronnée, un verre de vin de Madère, qu'il va boire pour se soutenir pendant sa promenade.

Ayant donc erré lentement autour de sa maison, ou peut-être monté à cheval, pour visiter ses champs et calculer l'augmentation de ses richesses, il revient sur les huit heures, afin de s'habiller, s'il a envie de faire quelques visites, sinon il demeure vêtu comme il l'est. Dans le premier cas, il échange seulement son caleçon, contre une culotte d'une toile légère ou de soie. Ensuite il s'assied et tend les deux jambes à un jeune nègre qui le chausse; un autre en même-temps le coiffe ou le rase; et un troisième est occupé à écarter de lui les moustiques. Cette

partie de sa toilette achevée, il prend une autre chemise, et passe une veste et un habit toujours de toile blanche. Alors, sous un vaste parasol, porté par un jeune nègre, on le conduit à sa barge, qui l'attend avec six ou huit rameurs, et que son commandeur a eu soin de pourvoir de fruits, de vin, d'eau et de tabac : mais cet officier ne l'a pas plutôt vu s'éloigner, qu'il reprend son ton d'autorité et son insolence ordinaire. Si le planteur, ce jour, ne quitte point son habitation, il déjeûne à dix heures; et pour prendre ce repas, il s'assied à une table placée dans une grande salle, et couverte de jambons, de langues fumées, de volailles ou de pigeons bouillis, de plantains, de cassave douce, de pain, de beurre, de fromage, etc. Sa boisson est en ce moment ou de la bierre forte, ou du vin de Madère, de Champagne ou de Moselle. Son commandeur lui tient compagnie, mais en se plaçant à une distance convenable ; et tous deux sont servis par les esclaves les plus beaux et les mieux faits. — Voilà ce que ces messieurs appellent *déjeûner*.

Lorsque ce repas est fini, le planteur prend un livre; il joue aux échecs ou au billard, ou il fait de la musique, jusqu'à ce que la

chaleur du jour le force à rentrer dans son hamac, pour y faire sa méridienne, dont il ne peut pas plus se passer qu'un espagnol de sa *siesta*. Il se tourne et se retourne dans cette espèce de lit, jusqu'à ce qu'il soit profondément endormi; et pendant son sommeil, deux de ses nègres l'éventent pour le rafraîchir.

Sur les trois heures, il se réveille naturellement : après s'être lavé et parfumé, il se met à table pour dîner encore avec son commandeur; et le service se fait comme au déjeûner et par les mêmes esclaves. Rien de tout ce que ce climat peut produire en viandes ordinaires, en volailles, en gibier, en poissons, en légumes et en fruits, ne manque à ce repas : les vins les plus exquis y coulent en abondance; et il finit par une grande tasse de café très-fort et quelques verres de liqueurs. A six heures, le commandeur revient comme le matin, suivi des exécuteurs et des prisonniers : les punitions recommencent pendant quelque temps, et après que le maître a donné ses ordres pour l'ouvrage du lendemain, il congédie l'assemblée, et passe sa soirée à boire du punch léger, du sangary, à jouer aux cartes ou

à fumer. — Monseigneur commence ordinairement à sentir les approches du sommeil à dix ou onze heures ; alors il se fait déshabiller par ses pages ; il entre ensuite dans son hamac où il passe la nuit avec l'une ou l'autre de ses favorites, car il a toujours son sérail. Le jour suivant, il reparoît sous son portique à la même heure que la veille ; il y retrouve sa pipe et son café, et recommence avec le soleil levant son cours de jouissances et de dissipations. C'est un petit monarque, aussi méprisable, aussi capricieux, aussi despote qu'il y en ait.

Un pouvoir si absolu ne peut manquer vraiment de plaire au suprême degré à un homme qui, très-probablement dans sa patrie, en Europe, n'étoit rien.

Ce qui élève ainsi de telles gens, c'est que très-souvent, dans cette colonie, les plantations y sont vendues à crédit par des propriétaires absens qui s'en rapportent aux appréciateurs ; et ceux-ci, en estimant très-bas l'objet mis en vente, s'entendent généralement avec l'acheteur.

Les planteurs de cette espèce, sont une peste pour la colonie. Ils font une dépense énorme et ne paient personne, sous prétexte

de mauvaises récoltes, de mortalité parmi les esclaves, etc. Ils excèdent ceux-ci de travaux et de coups; ils ruinent la plantation dont ils vendent les productions en argent comptant et à bas prix; et quand ils ont ainsi fait leur bourse, ils disparoissent. Il convient cependant de rappeler ici qu'il y a des exceptions par-tout: j'ai connu à Surinam des planteurs très-recommandables par leur probité, et je les ai déjà nommés.

Quant aux dames, elles s'abandonnent en général à toutes leurs passions, et principalement à la plus constante cruauté. Mais en même-temps que je dois rendre témoignage des vertus sublimes de mesdames Élisabeth Danforth et Godefroy, et de quelques autres dont le caractère est sans taches, je dois aussi tirer le rideau sur toutes les imperfections du sexe dans ce climat. Avant de quitter ce sujet, j'observerai, cependant, que nulle part l'hospitalité n'est exercée plus noblement ni plus agréablement qu'ici. Un étranger s'y trouve par-tout chez lui: on lui donne, de la meilleure grace possible, la table et le logement, dans chaque plantation; ce qui est d'autant plus important, qu'on ne sait ce que c'est qu'une auberge dans le voisinage

de toutes les rivières de la colonie de Surinam.

Pour varier mon récit, décrivons maintenant trois espèces de poissons dont je régalai mes amis, et qui sont le *poisson-soleil* (1), le *poisson-serpent* et le *chat-moucheté*. Le premier fréquente, comme le saumon, les eaux salées et les eaux douces. Il a de dix-huit à vingt pouces de long, et il est couvert entièrement d'écailles dorées qui, lorsqu'il nage dans une eau claire, semblent lancer des rayons, et qui lui ont donné son nom. Le *serpent-poisson* prend le sien de la ressemblance qui se trouve entre ce reptile et lui. C'est une anguille peu grosse et noire, dont le ventre est blanc, et qui est très-commune dans toutes les rivières de ce pays. Le *chat-moucheté* est ainsi nommé à cause des taches dont il est couvert et de ses longues moustaches. Ce poisson ressemble assez pour la forme à un brochet. Il a des dents très-pointues, mais pas d'écailles. Il est très-gras et

(1) Notre voyageur ajoute que la forme de ce poisson ressemble à celle d'un *kite*, d'un milan ; mais comme il n'en fait pas une description détaillée, nous n'avons pas cru devoir le désigner sous un autre nom que celui qu'il lui donne.

quelquefois il pèse jusqu'à soixante-dix livres; sa chair est jaune et on en fait peu de cas.

L'Espérance étoit maintenant un séjour des plus désagréables. J'y regrettois fort et ma première cabane, et ma chère compagne: l'une tomboit tout en ruines, l'autre étoit à Paramaribo. Nous n'avions pas un seul homme qui ne fût attaqué de la fièvre, ou de toute autre maladie. La dyssenterie commençoit à faire aussi des ravages. Pour ajouter à notre misère, nous n'avions ni chirurgiens, ni médicamens, ni même de quoi nous procurer de la lumière; et il ne nous restoit que très-peu de pain. Je fus touché de cette situation de nos malheureuses troupes, et je distribuai entr'elles du biscuit, des citrons, des oranges, du sucre, du vin, des volailles et quelques chandelles de spermacéti qui m'appartenoient en propre.

Le 23, j'envoyai à l'hôpital de Magdenberg deux officiers malades, MM. *Orleigh* et *Francen*, ainsi que tous les soldats qui purent souffrir le transport; en même temps je renouvelai mes humbles prières d'être bientôt tiré d'une si fâcheuse position, qui d'ailleurs n'étoit utile à rien, et je suppliai, mais vainement, d'être un de ceux qui marchoient

contre les rebelles. J'appris vers cette époque, qu'au-dessous de moi, on avoit découvert une nouvelle retraite de nègres, peu éloignée de Paramaribo ; et qu'au-dessus, il y mouroit un grand nombre d'hommes de nos troupes, parmi lesquels on compta le capitaine Seybourg, frère du colonel de même nom, et qui expira le 22. C'étoit le troisième de ce grade qui périssoit depuis un mois.

Le 26, arrivèrent deux jeunes officiers qui étoient de très-beaux hommes; mais qui ne pouvoient plus servir, étant l'un et l'autre fort incommodés d'une rupture, occasionnée par les faux-pas, qu'il est si difficile d'éviter dans cette saison des pluies où la terre est très-glissante.

Le soir de ce même jour, un de nos soldats de marine, nommé *Spanknevel*, ne reparut plus, et on ne le découvrit que le 29, qu'on le trouva suspendu à un arbre par une liane : aucun de ses camarades ne voulut la couper, parce qu'il s'étoit détruit lui-même. Ils prétendoient, d'après leurs préjugés, car ils étoient tous Allemands, que le toucher, ce seroit se rendre aussi infame que lui. Je fus donc forcé de le faire détacher et enterrer par des nègres.

Je reçus à la fin l'ordre de mon départ, et je me rendis immédiatement avec le capitaine Bolts à Goet-Accord, dont le maître et la maîtresse, M. et madame de Lange, nous reçurent très-honnêtement. Cette plantation de cannes de sucre, est la dernière sur la Comewine, et par conséquent elle se trouve dans le voisinage des rebelles, qui s'efforcent souvent d'en séduire les esclaves; mais on y traite ceux-ci avec beaucoup d'indulgence et de bonté, afin d'empêcher toute insurrection de leur part, et de les dissuader de déserter l'habitation.

J'y vis une grande nouveauté : c'étoit une jeune négresse qui servoit à table dans l'état de pure nature. Je fis un mouvement de surprise des plus forts, quand je la vis paroître; et aussitôt je m'informai de la cause de cette étrange coutume. La dame de la maison me répondit modestement, qu'elle avoit lieu d'après l'ordre des mères et des matrones, pour prévenir (*par une telle évidence*) un commerce trop prématuré avec les hommes, qui diminueroit leurs forces, arrêteroit leur croissance et leur gâteroit la taille. Les esclaves les plus beaux que j'aie jamais vu, hommes et femmes, étoient ceux de cette plantation.

Leurs belles fomes, leur vivacité, leur force et leur activité pouvoient être comparées à celles des Européens. Le nègre Philandre, que j'ai déjà cité pour sa beauté, en dépendoit.

Le lendemain, nous partîmes pour le mont Magdenberg une heure avant le coucher du soleil, et dans une petite barge couverte seulement d'un tendelet. Nous le fîmes contre l'avis de M. et madame de Lange, et nous eûmes à nous en repentir; car à peine avions-nous fait deux milles, que la nuit vint, accompagnée d'une pluie si violente, que nous faillîmes être submergés, le bord de la barge n'étant plus que de deux pouces au-dessus de l'eau. Nous parvînmes cependant, au moyen de nos calebasses et de nos chapeaux, à la vider assez pour la conserver à flot. Un nègre en même temps étoit assis à l'avant, et tenoit une gaffe en ligne directe devant lui, pour empêcher notre barque d'être renversée, en courant par inadvertance, au milieu de l'obscurité où nous étions, sur des racines de palétuviers, qui bordent en grand nombre toute la partie supérieure de la Comewine.

Nous arrivâmes ainsi, à dix heures du soir, à l'habitation *Jacob*. La barque étoit à

fleur d'eau, et rien de plus; car le capitaine Bolts et moi, nous n'eûmes pas plutôt sauté sur le rivage, qu'elle s'enfonça avec tous les nègres qu'elle portoit : bientôt, cependant, ils gagnèrent terre en nageant. Mais, hélas! un coffre, dans lequel étoient mon journal et mes dessins, qui m'avoient coûté plus de deux ans de travail et de soins, se trouva alors au fond de l'eau. Je fus vivement affligé de cette perte. Cependant, un nègre adroit, étant entré plusieurs fois dans la barge, en plongeant, me rapporta mon petit trésor, et je m'estimai très-heureux de le revoir dans mes mains, quoiqu'il fût bien mouillé. Ainsi se termina notre naufrage. Après avoir pris quelque chose de chaud, nous suspendîmes nos hamacs, dans lesquels nous dormîmes autour d'un bon feu, près duquel je fis sécher mes papiers.

Le lendemain matin, nous continuâmes notre route; mais, à moitié chemin, nous fûmes arrêtés par un arbre énorme qui, étant tombé, barroit la crique, de manière que le bateau ne put jamais passer ni dessus ni dessous. Nous retournâmes à l'habitation de Jacob, d'où il nous fallut nous rendre à notre destination à pied, à travers les buis-

sous, les ronces, les épines et les lianes de toutes sortes, et où nous arrivâmes tout trempés et tout couverts de sang. Ma cheville, qui commençoit à se guérir, fut endommagée, de nouveau, à l'os : les nombreuses épines que nous rencontrions à chaque pas, le mirent à découvert presque entièrement encore.

Nous apprîmes ici que M. *Orleigh*, un des deux officiers que, pendant mon dernier séjour à l'Espérance, j'avois envoyés malades au mont Magdenberg, n'étoit plus. Ainsi périrent presque tous ceux qui avoient passé le mois dernier dans ce premier poste, d'où il ne revint pas un seul soldat en santé. Je suis fermement convaincu que leur désastre fut dû aux fortes chaleurs du sec et brûlant mois de juin, qu'ils essuyèrent, après avoir marché et s'être couchés au milieu des marais, et avoir reçu des ondées continuelles sur le corps, pendant la dernière saison des pluies. La force de ma constitution, cependant, me fesoit échapper à tant de dangers, et je me déterminai à conserver ma santé, s'il étoit possible, en riant et en chantant (Dieu me le pardonne!), tandis qu'un grand nombre d'hommes soupiroient, gémissoient et mouroient autour de moi.

CHAPITRE XIX.

Marche des Troupes à Barbacoeba, sur la Cottica. — Le Chou Palmiste et le Mauricy. — *Fièvre chaude. — Trait de reconnoissance dans un Matelot Anglais. — Poivre de différentes espèces. — Citronniers et Limoniers. — Pomme* Mammy. — *Pistaches. — Gouvernement de Surinam. — Chiens de la Guiane. — Trait de Générosité peu commune.*

La saison des pluies s'approchant de nouveau, le colonel Fourgeoud, après avoir choisi tous ceux de ses soldats qui jouissoient de la meilleure santé, et qui, en tout, n'étoient que cent quatre-vingts, se mit en marche, le 3 juillet 1779, pour Barbacoeba, sur la Cottica, lieu qu'il avoit désigné pour le rendez-vous général, avant l'attaque des rebelles. J'avois l'honneur d'être du nombre de ceux qui devoient partir; mais le chirurgien, ayant déclaré que je courois risque de perdre le pied, si je marchois dans les bois, je reçus ordre de

de rester au mont Magdenberg, avec la faculté, cependant, si je me rétablissois bientôt, de rejoindre le colonel, et de me rendre, comme je le pourrois mieux, à Barbacoeba. Ma jambe étoit à ce moment si enflée et si noire, par la mortification des chairs, que M. *Knolaert*, le chirurgien du colonel, craignoit qu'il ne fallût en venir à l'amputation, et que je ne pouvois me tenir debout sans une douleur extrême. — J'en porterai la marque aussi long-temps que je vivrai.

Pendant cette espèce de retraite, je reçus journellement de Philandre et d'autres nègres que j'avois toujours traités avec douceur, des présens parmi lesquels se trouva un ragoût de chou palmiste de montagne. De toutes les espèces de choux palmistes, celui-ci est le plus estimé. L'arbre qui le porte s'élève quelquefois à la hauteur de cinquante pieds. Son tronc, dur, ligneux, divisé par des joints très-rapprochés, et rempli de moelle au-dedans comme le sureau, est d'un brun clair : ce tronc, épais en proportion de sa hauteur, est très-droit et se termine en pointe comme un mât de vaisseau. Vers le haut, il devient d'un vert sombre, causé par les tégumens dont se forment les bran-

ches qui sortent horizontalement, comme celles de la couronne d'un ananas ou d'une pomme-de-pin. Ces branches sont couvertes, des deux côtés, de fortes feuilles de trois pieds de long, d'un vert foncé, très-pointues, mais repliées, confusément placées et ne tombant pas agréablement comme celles du latanier ou du cocotier. La semence est renfermée dans une espèce de spathe brun, qui sort du centre des branches, pend vers la terre et consiste en de petites noix rondes qui, réunies, ont l'air de grappes de raisins secs, mais pas si longues en raison de leur circonférence. Si l'on veut le chou, il faut couper l'arbre. Une fois abattu, on le dépouille de ses branches et du tégument vert qui les produit. Ensuite on prend le cœur ou le chou, qui est blanc et de deux à trois pieds de long, épais comme le bras d'un homme et rond comme un cylindre d'ivoire poli. Il est composé de feuilles légères, longitudinales et blanches, semblables à des rubans de soie, et prêtes à fournir le tégument suivant, mais si serrées, qu'elles forment un corps solide et cassant. Ce fruit, lorsqu'on le mange cru, a le goût d'une amande, quoique plus tendre et plus déli-

cieux encore : lorsqu'il est cuit, il a celui du chou-fleur. On détache aussi, les unes après les autres, ces feuilles longues et minces, et l'on en fait une excellente salade. Mais le chou palmiste, soit cru, soit cuit, donne la diarrhée si l'on en mange trop. C'est dans sa cavité, après que toutes les feuilles sont enlevées, qu'un charençon noir dépose ses œufs qui produisent les vers palmistes. La substance molle qui reste encore dans le cœur du chou, sert de nourriture à ce ver, lorsqu'elle commence à pourrir. Le chou du latanier et des autres espèces de palmistes, ne vient pas aussi gros, est moins doux et de forme différente, que celui dont je viens de parler.

Le *mauricy* (1) est certainement le plus

(1) Notre voyageur dit que les Français nomment cet arbre *latanier* : on sait qu'il y en a deux de ce nom. Il a décrit le premier, qui est de la famille des palmistes, au tome Ier., chap. X, page 303. La description de son *mauricy* ne convient pas au second. Plusieurs naturalistes que j'ai consultés, n'ont pu lui assigner un nom propre et particulier à son espèce ; j'ai donc cru devoir lui conserver ici et sur la planche qui le représente, le nom qu'il a dans l'original.

Le docteur Bancroft, dans son *Histoire naturelle de la Guiane*, ne parle pas du *mauricy* ; peut-être n'a-t-il pas été à portée de le voir.

grand de tous les palmiers, ou de tout autre arbre qui croisse dans les forêts de la Guiane. Je puis assurer que j'ai vu quelques arbres de ce nom dont les cimes élevées sembloient l'être de plus de cent pieds au-dessus de la terre. Leur circonférence étoit de dix ou douze pieds au plus épais du tronc, c'est-à-dire au quart de l'arbre depuis la racine; car de là il va en diminuant en bas aussi bien qu'en haut, singularité qui a peut-être échappé à tous les autres voyageurs ou écrivains. Il est aussi d'un brun-clair ou de couleur grise, et divisé en joints jusqu'à la naissance des branches. Celles-ci naissent près du sommet de l'arbre, et sont longues, vertes et arquées, nues jusqu'à leur extrémité, d'où sortent de longues et larges feuilles digitées et d'un vert-pâle, très-régulièrement disposées d'une manière orbiculaire, et formant des espèces de rayons comme un éventail rond déployé. A mesure que les jeunes branches s'élèvent du centre à la cime, les anciennes se fanent, pendent vers la terre et sont le jouet des vents. Du milieu des feuilles vertes, les Indiens tirent de longues fibres ou des fils blancs, comme ils font de la plante soyeuse. Ces fibres étant très-fortes, ils en fabriquent des

filets pour la pêche, des cordes pour tendre leurs arcs, ou ils les laissent telles qu'elles sont pour s'en servir à d'autres usages. Du centre des branches, paroissent les semences qui tombent aussi en forme de longues glanes d'oignons. J'ai vu plusieurs gravures qui représentent ces palmiers; j'ose assurer qu'elles sont infidèles, et qu'elles ont été exécutées d'imagination, ou d'après de fausses descriptions; mais je garantis au public que le dessin de celle que je lui offre maintenant, a été pris d'après nature et sur les lieux. (*Voy. pl.* XXVIII). Il renferme le palmiste de montagne, et le *mauricy*, arbres qui diffèrent l'un de l'autre par leurs branches et leurs feuilles. Dans la planche que je présente au lecteur, la lettre A désigne le tronc du palmiste de montagne; la lettre B, ses branches détachées de l'arbre; et la lettre C, la semence ou le spathe qui les renferme; le D, indique le tronc du *mauricy*; l'E, une de ses branches tombantes; l'F, désigne le charençon qui produit le ver de ce palmiste; le G, ce ver lui-même, qui n'est pas si délicieux ni si gras que celui du chou palmiste de montagne. N'ayant pas d'autre occasion de montrer de quelle ma-

nière les Indiens et les nègres montent sur les arbres, j'ai représenté par la figure, sous la lettre H, un de ces derniers qui grimpe sur un jeune *mauricy*. Les uns et les autres ne s'y prennent pas en serrant le tronc des bras et des jambes, mais en le tenant par les mains, et en y posant alternativement le pied. Ils avancent ainsi, d'une manière étonnante; et, par ce moyen, l'écorce ne les déchire point; mais il faut certainement beaucoup d'agilité, d'exercice et de force pour y réussir.

C'est je crois assez m'étendre sur ces différentes espèces de palmiers, et je reviens maintenant à la suite du journal de nos opérations.

J'ai dit que tous les officiers et la plupart des soldats qui avoient occupé le poste de l'Espérance étoient morts ou dangereusement malades, et que j'avois échappé à la contagion. Mais, hélas! ce fut maintenant mon tour! je n'eus qu'un répit et rien de plus, car le 9, je fus saisi de cette fièvre chaude qui avoit emporté tous les autres, et dont mon nègre Quaco étoit en ce moment fort mal.

Le 14, je fus forcé de céder le commandement à un autre officier, et de quitter Magdenberg, pour me rendre à Paramaribo;

mais je ne pus aller plus loin que *Goet-Accord*, où le 15, on n'attendoit que l'instant de ma mort. Réduit à cette extrémité, une vieille négresse trouva moyen de me faire prendre un peu de lait de beurre, bouilli avec de l'orge et de la mélasse; c'étoit le premier aliment dont j'eusse goûté depuis que j'étois tombé malade. Il me rendit certainement un très-grand service; et le lendemain, je fus en état de soutenir le transport. Mon petit *Quaco* étoit aussi bien mieux.

Le 16 au soir, je gagnai Fauconberg, où je trouvai un paquet de sept ou huit lettres de mes amis, accompagné d'un présent de bœuf fumé et de langues fourrées, de vin de Madère, de porter, de rhum, et de deux gallons d'excellent jus de citron mêlé avec du sucre, et en outre un beau jambon et un superbe chien d'arrêt, qui tous deux m'étoient envoyés par Charles Macdonald, ce même matelot anglais à qui j'avois fait amitié à l'Espérance; l'un et l'autre de ses dons venoit de la Virginie. Cette preuve de la reconnoissance et de la générosité de cet honnête garçon, répondoit bien au véritable caractère du marin anglais, et me fit grand plaisir. Dans le nombre de mes lettres, il y en avoit

deux des plus importantes pour moi; l'une étoit de M. Lude d'Amsterdam, et l'autre de M. de Graav, son administrateur à Paramaribo. Elles m'apprenoient que mon aimable Joanna et mon fils étoient à ma disposition, pour la somme de deux mille florins, qui, avec les frais accessoires, feroit celle de près de deux cents livres sterling, que j'étois hors d'état de payer en ce moment. Je devois déjà une autre somme de cinquante livres que j'avois empruntée pour acquitter la rançon de mon nègre Quaco; ma Joanna, il est vrai, m'étoit bien plus précieuse; et quoiqu'on l'eût estimée la vingtième partie de toute la plantation qui n'avoit été vendue que quarante mille florins, je ne pouvois trop acheter une jeune femme douée de tant de perfections; mais il falloit être en état de le faire.

Salomon a raison de dire que les bonnes nouvelles, venant des régions éloignées, sont à l'ame ce qu'est l'eau fraîche à l'homme extrêmement altéré. Celles que je reçus à cette époque me firent d'abord revivre ; mais la réflexion me convainquit bientôt qu'il m'étoit impossible de me procurer une somme aussi forte, et je fus tout aussi mal-

heureux qu'auparavant. Cependant, je distribuai aux parens de Joanna tous les présens qu'on m'avoit faits, à l'exception, toutefois, du chien et du jambon. Ces bonnes gens m'idolâtroient ; et pendant tous les témoignages de leur amour, je m'écriai : « Que ne suis-je assez riche pour » leur racheter à tous leur liberté »! Je me trouvois alors extrêmement affoibli, néanmoins, je me crus en état de descendre le lendemain, jusqu'à la plantation de *Bergshove*, dont l'administrateur, M. *Gourlay*, eut l'humanité de me faire conduire à Paramaribo, dans une barge commode et à six rames; mais j'eus une rechute, et j'arrivai dans cette ville, le 19 au soir, étant à peine en vie. J'avois passé la nuit précédente dans une habitation appelée *Jalosy*, où j'étois déjà presque mourant.

Je ne puis quitter la rivière de Comewine sans faire hommage au lecteur d'une vue de Magdenberg sur la Tempaty-Crique, et d'une autre du poste de Calais, près de l'Espérance, à l'embouchure de la Cosavina-Crique. (*Voy. pl.* XXIX.)

Etant alors dans un bon appartement, chez M. Delamare, et soigné par la tendre

Joanna, je fus du moins tranquille; et le 25, je me trouvai en état de sortir, pour la première fois, et d'aller dîner chez madame Godefroy. La table de cette dame étoit abondamment fournie des mets les plus sains et des fruits les plus rafraîchissans. Parmi ces derniers, et les plantes propres au rétablissement de la santé, que produit ce pays, on doit compter différentes sortes de poivres et les limons. Les premiers sont le poivre *cica*, le *lattaça*, et le *dago-pipy*, comme les nègres les nomment; car ils désignent chaque chose d'après l'analogie qui se trouve entre elle et quelqu'autre objet. Ces différentes espèces de poivre sont connues en Europe, sous le nom de *poivre de Cayenne*, de *piment*, et de *capsicum*, ou de poivre de Guinée. Le nom de *cica*, ou de *chiga*, qu'à Surinam on donne au premier, provient de ce que son grain ressemble à l'insecte appelé *chiga*, ou *chigoe* (chique), que j'ai décrit. L'autre a l'air des excrémens du rat. Ces trois espèces, ainsi que d'autres, croissent sur des arbustes verts et peu élevés. Le poivre que tous produisent, est des plus violens, et déchire la bouche; il est de couleur écarlate, ou plutôt de sang, quand il

est mûr. Les Européens ne mangent presque aucun mets, qu'ils ne l'assaisonnent de cette graine : les nègres, et sur-tout les Indiens, l'avalent à poignées, non-seulement parce qu'ils l'aiment passionnément, mais encore parce qu'ils la regardent comme un excellent spécifique contre un grand nombre de maux.

Les limons croissent sur un très-bel arbre, nommé *limonier*, dont les feuilles et les fruits sont plus petits que ceux du citronnier, et les derniers d'un jaune plus brillant que les citrons. Ils ont aussi la peau plus fine, et sont remplis d'un jus de l'acide le plus délicieux que je connoisse, et dont l'odeur est des plus délicates. Ces fruits sont très-utiles aux soldats et aux matelots, qui n'ont que la peine de les ramasser dans ce pays, en sorte qu'il n'est pas rare de voir ceux-ci employer leurs loisirs à les cueillir, en grande quantité, pour les emporter à pleins paniers au vaisseau. On rencontre des haies de limoniers dans toute la colonie de Surinam; et près de la ville de Paramaribo, ils croissent naturellement. Il est très-fâcheux qu'on ne puisse transporter ces limons en Europe; mais on y apporte des barrils pleins de leur jus. Les habitans de cette colonie les font

confire et les conservent dans de grandes jarres de terre.

Au dessert de ce même repas, parmi plusieurs excellens fruits, je remarquai une espèce de pomme, qu'on appelle ici *mammy*. Elle croît sur un arbre de la forme d'un oranger, dont l'écorce est grise, le bois blanchâtre et rude, et la feuille très-épaisse, lisse, triangulaire et sans nervures. Ce fruit presque rond, et du diamètre d'environ cinq ou six pouces, est couvert d'une peau dure et de couleur de rouille; sa pulpe a celle de la carotte, et sa consistance est la même. Elle recouvre deux gros noyaux, dont les amandes sont amères; mais le fruit est d'un goût délicieux : c'est un mélange d'acide et de parfum, supérieur à tout autre dans cette colonie. On trouve aussi, à Surinam, des amandes de deux espèces, ordinairement nommées *pistaches*, et *pinda* par les nègres. Celles de la première ressemblent à de petites châtaignes, et croissent en groupes sur l'arbre; celles de la seconde sont produites par un arbuste, et se forment sous terre (1). Les amandes de

(1) Il s'agit probablement ici de cette amande qu'on nomme *pistache de terre* ou *pois de terre*,

l'une et l'autre sont huileuses et douces; la dernière en renferme deux dans une gousse ; elles sont toutes agréables à manger crues, mais meilleures, cuites sous des cendres chaudes.

Puisque je parle de fruits, c'est, je crois, le cas de relever une erreur de mademoiselle de Mérian, qui déclare que les raisins sont communs dans la Guiane. Cette erreur est d'autant plus forte, qu'on sait que les fruits, enveloppés seulement d'une pellicule, tels que les raisins (1), les cerises, les groseilles, les fraises, les prunes, les abricots, les

dont les fleurs, dès quelles paroissent, se courbent vers la terre, jusqu'à ce qu'elles y touchent. Quand la fleur est passée, le pistil entre en terre, s'y enfonce et y devient une gousse tubereulaire, cendrée, ronde et tortue, grosse comme le doigt, entrelacée de filets que la racine pousse. Cette gousse, qui mûrit sous terre, renferme deux ou trois graines arrondies, rougeâtres, grosses comme nos noisettes et de même goût. (*Dict. d'Hist. Nat.*)

(1) Voici ce que dit mademoiselle de Mérian à ce sujet :

« Le raisin rouge, bleu et blanc croît volontiers » dans le territoire de Surinam ; un cep de vigne » coupé et mis en terre, porte six mois après des » raisins mûrs ; ensorte qu'en plantant ainsi tous les

pêches, et même les pommes et les poires, ne peuvent résister aux chaleurs du tropique.

Me trouvant encore une fois à Paramaribo, il est convenable, je pense, de quitter, pendant quelque temps, le règne animal et végétal, pour porter l'attention du lecteur sur le gouvernement de cette belle possession; sujet que, peut-être, il attend depuis long-temps.

J'ai déjà dit que les deux tiers de la colonie de Surinam appartiennent maintenant à la ville d'Amsterdam, et que la compagnie des Indes occidentales est propriétaire du dernier. J'ai annoncé aussi que le pouvoir judiciaire est exercé par différens conseils

» mois, on peut avoir du raisin pendant toute l'année. » Il est triste qu'il ne se trouve pas dans ce pays des » gens qui s'appliquent à cultiver cette plante; car » bien loin qu'il fût nécessaire de porter du vin à » Surinam, cette colonie pourroit en fournir à la » Hollande, puisque l'on pourroit faire les vendanges » plusieurs fois l'année ». On trouve dans la collection des dessins de cette demoiselle, une grappe de raisin de Surinam. Plus loin, elle parle aussi de cerises; mais elle dit qu'elles ne sont pas bonnes: peut-être avoit-on cherché de son temps à naturaliser plusieurs de ces fruits dans la colonie de Surinam, et que n'ayant pas réussi, Stedman n'aura pu les y trouver.

de judicature. Je vais donc à présent les indiquer dans leur ordre, comme il m'a été transmis par le gouverneur, M. Nepveu. Le premier est le conseil de justice criminelle et de police. Il est composé en tout de treize membres, dont les fonctions sont à vie. Le gouverneur, qui en est président, les choisit sur une liste double, qui lui est présentée par les habitans. Le commandant ou le député - gouverneur, est premier conseiller. Les officiers de cette cour sont donc :

Le gouverneur,
Le commandant,
Un procureur-fiscal,
Un secrétaire,
Neuf conseillers.

La connoissance de toutes les affaires criminelles appartient à ce conseil ; mais le gouverneur jouit du droit de sursis, et même de celui de faire grace.

Le conseil de jnstice civile est aussi composé de treize membres, choisis par le précédent, et renouvelés tous les quatre ans. Le gouverneur en est aussi président, et ses officiers sont :

Le gouverneur,

Un procureur-fiscal,
Un secrétaire,
Dix conseillers.

Ce conseil connoît de toutes les causes civiles, et même des offenses légères.

Après celui-ci, vient le conseil subalterne, composé de onze membres, choisis aussi par le gouverneur et la première cour, et qui, à l'exception du secrétaire, dont l'office est à vie, sont également renouvelés tous les quatre ans, et choisis parmi les derniers conseillers de justice. Les officiers de ce collége sont donc :

Un vice-président,
Un secrétaire,
Neuf conseillers.

Il a la surintendance des bâtimens publics, l'inspection des rues, des allées d'orangers, des canaux, etc. Il juge aussi les procès au-dessous de deux cent cinquante florins (environ six cents livres); toute contestation pour une somme plus forte, doit être portée devant la cour de justice civile.

Il y a encore un autre collége, qui est celui des orphelins et des débiteurs insolvables. Il est composé,

De

De plusieurs commissaires,
D'un secrétaire,
D'un teneur de livres,
D'un trésorier,
Et d'un autre secrétaire-juré.

Les officiers de finances sont :

Le receveur des droits d'importation et d'exportation,

Le receveur des tailles et des petits impôts,

Le receveur de la capitation,

Le receveur des rentes.

Je parlerai plus amplement des fonctions de ces officiers, quand je traiterai des revenus publics de cette colonie. Je me borne maintenant à ce qui concerne son gouvernement. J'ai déjà dit que le gouverneur est à la tête des départemens civils et militaires; les autres officiers publics sont principalement :

Le secrétaire de son excellence le gouverneur,

Un prévôt chargé de faire poursuivre les nègres-marons,

Les commissaires des magasins des vivres,

Quatre inspecteurs pour l'exportation du sucre,

Un inspecteur des muids de mélasse,

Un inspecteur de tous les vaisseaux du nord de l'Amérique,

Deux crieurs publics,

Deux sergents ou messagers du conseil,

Deux arpenteurs des terres,

Trois mesureurs de bois de construction,

Un inspecteur du bétail, etc.

Un inspecteur des poids et mesures,

Trois ministres hollandais,

Un prêtre français,

Un ministre luthérien,

Trois maîtres d'écoles publiques, etc.

La milice est composée de onze compagnies. Chacune d'elles a pour officiers, un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un enseigne, un secrétaire et un caissier. Les capitaines sont ordinairement estimateurs-jurés pour les ventes de plantations sur les différentes rivières de leur arrondissement.

Voilà quels sont les principaux fonctionnaires du gouvernement de la colonie de Surinam. Ce gouvernement ne seroit point mauvais, s'il n'étoit altéré par une sordide avarice, au grand préjudice de ce bel établissement en général, et de ses habitans en

particulier. Cette colonie, bien administrée, seroit un jardin d'Eden, non-seulement pour les Européens, mais encore pour leurs esclaves. Il ne seroit pas difficile d'indiquer des améliorations, ni même de les mettre à exécution. Je communiquerai, dans une autre occasion, les réflexions que j'ai faites à ce sujet; et je ne doute nullement qu'un peu d'attention sur un seul point, ne produise les plus heureux effets. Ainsi donc, si je ne puis, comme le Samaritain, verser le baume sur toutes les blessures, je pourrai du moins, indiquer le remède qui, convenablement appliqué, guériroit les maux d'un grand nombre d'individus.

J'ai entrepris la désagréable tâche de montrer comment, par suite des moyens sanguinaires et violens, cette colonie s'étoit vue si souvent sur le penchant de sa ruine. Qu'il seroit plus glorieux pour ceux qui en ont le pouvoir, non-seulement de la sauver, mais encore avec elle, plusieurs beaux établissemens des Indes occidentales! Ils le feroient au moyen d'une sage administration de justice distributive et générale, et en donnant l'exemple louable de la bienveillance et de l'humanité.

Je ne puis finir l'article du gouvernement politique de Surinam, sans transcrire sa devise, qui est si contraire à la réalité, et qui est, « *Justitia, pietas, fides* ». Les armes sont divisées en trois parties, qui comprennent je crois, celles de la maison de *Somelsdyk*, celles de la compagnie des Indes occidentales, et celles de la ville d'Amsterdam, elles sont supportées par deux lions rampans; et elles servent à timbrer le papier-monnoie, etc.— Mais continuons mon récit.

Le 30, je rencontrai ce bon matelot, Charles Macdonald, et comme je venois d'acheter trente gallons de rhum de la Jamaïque, je lui en donnai quelques-uns pour prendre ma revanche de son jambon et de son chien; j'y ajoutai une belle coquille de nacre de perle, montée en argent, que je le priai de conserver comme un souvenir. Ce brave garçon se rembarquoit le lendemain pour la Virginie à bord de la *Peggy*, capitaine *Louis*, qui me promit d'en faire son contre-maître.

Ce chien dont je viens de parler, me rappelle deux remarques que jai faites sur les animaux de ce genre dans la Guiane. La première est qu'ils y perdent la faculté ou l'habitude d'aboyer: c'est même un fait très-con-

nu, que ceux qui y sont nés, n'ont jamais aboyé ; la seconde, est qu'ils n'y sont aussi jamais attaqués de l'hydrophobie ; je ne me souviens pas du moins d'avoir vu un seul chien enragé dans cette colonie, ni d'en avoir entendu parler ; cette dernière particularité est d'autant plus singulière, que cette terrible maladie, dans les autres climats, est généralement attribuée à l'intensité de la chaleur des jours *caniculaires*, ce que cette dénomination indique assez. Les Indiens, ou les naturels de la Guiane, ont tous des chiens, dont ils se servent pour la chasse. Ces animaux sont maigres et petits ; ils ont le poil court et d'un blanc sale, le museau allongé et les oreilles droites ; ils sont très-habiles à découvrir le gibier ; mais ils ont tous les défauts du terrier. Je ne dois pas oublier d'observer que si les chiens d'Amérique n'aboient pas, ils ont du moins un hurlement très-fort. Le mien qui, comme je l'ai dit, venoit de la Virginie, étoit si incommode en cela, qu'un de mes voisins le tua d'un coup de fusil, au bout de quinze jours qu'il fut à moi.

A-peu-près à l'époque dont je parle, plusieurs familles de réfugiés américains, arrivèrent à Paramaribo, chassées par la guerre

qui venoit d'être déclarée entre la mère-patrie et ses colonies; je fus vraiment touché de leur sort, et je dois déclarer que personne ne montra jamais plus d'amitié à un anglais, qu'ils ne m'en témoignèrent dans un grand nombre d'occasions.

Le 3 août, M. de Graav, qui venoit de tout régler avec M. Lolkens dans la plantation de Fauconberg, étant de retour à la ville, je pensai qu'il étoit convenable de m'arranger moi-même avec lui, et de lui proposer mon billet, jusqu'à ce que j'eusse réalisé la somme pour laquelle on consentoit à me vendre Joanna et mon fils, somme que j'étois déterminé à amasser sur mes épargnes, en ne vivant, s'il étoit possible, que de pain, de sel et d'eau; et même, malgré cette extrême sobriété, il me falloit deux ou trois ans pour la compléter. La providence ne me laissa pas dans cet embarras; elle envoya à mon secours, cette excellente femme, madame Godefroy, qui ne fut pas plutôt informée de la situation douloureuse dans laquelle je me trouvois, qu'elle m'invita à dîner avec elle et après le repas, elle me tint le discours suivant:

« Je sais, mon cher Stedman, quels sont

» vos sentimens, et qu'il est de toute impos-
» sibilité qu'un officier parvienne avec ses
» appointemens à exécuter un projet tel que
» le vôtre; mais apprenez que, même à Suri-
» nam, on peut trouver quelque vertu dans
» ses amis: votre vive tendresse pour cette
» jeune femme qui en est si digne, et pour
» votre fils, doit, en dépit de la sottise et de la
» folie, vous attirer l'estime de tous les gens
» raisonnables. J'ai été tellement touchée de
» votre conduite dans cette affaire, que je
» me croirois coupable de ne pas vous aider
» à accomplir de si louables intentions;
» permettez-moi donc de prendre part à
» votre bonheur et à celui de la vertueuse
» Joanna et de son fils, en vous priant d'ac-
» cepter une somme de *deux mille florins*,
» ou même une plus forte, si vous en avez
» besoin. Voilà cet argent, Stedman, allez
» arracher l'innocence, la raison, la beauté, à
» la tyrannie, à l'oppression et à l'oppobre ».

Cette admirable femme, me voyant la fixer dans un état parfait de stupéfaction, et comme ayant perdu la faculté de parler, continua de la sorte, avec une bonté divine:

« Que votre délicatesse ne s'alarme pas,
» mon cher ami, et ne vienne pas se mêler

» de cette affaire. Les militaires et les ma-
» rins ne doivent pas faire de grands com-
» plimens. Ce que j'exige de vous, c'est que
» vous ne disiez pas un mot de tout ceci ».
— Aussitôt que j'eus recouvré la parole, je lui répondis, « Que tout mon embarras étoit
» de lui témoigner convenablement com-
» bien j'étois pénétré de ses généreuses
» bontés ». J'ajoutai, « Que Joanna, qui
» m'avoit sauvé tant de fois la vie, méri-
» toit certainement ma tendresse éternelle;
» mais que ma reconnoissance ne dureroit
» pas moins envers une personne qui me
» procuroit le pouvoir de racheter de l'es-
» clavage une jeune femme d'un mérite
» aussi grand »; et je terminai, en obser-vant à cette dame, « Que quant à présent,
» je ne toucherois pas la moindre partie de
» cette somme, mais que j'aurois l'honneur
» de la revoir le lendemain »; et immédia-tement je me retirai.

Je ne fus pas plutôt rentré chez moi, que j'appris à Joanna ce qui venoit de se passer. Elle fondit en larmes à l'instant, et s'é-cria : « *Gado sa bresse da woma!* Que
» Dieu bénisse cette femme. »! Elle insista pour que je l'engageasse à madame Gode-

froy, jusqu'à ce que toute la somme lui fût rendue. Joanna souhaitoit bien ardemment de voir son fils libre; mais sans la condition qu'elle imposoit, elle refusoit absolument d'accepter la liberté pour elle-même. Je n'essaierai pas de peindre le combat qu'il me fallut soutenir entre la tendresse et le devoir, je me bornerai à dire que je cédai aux vœux de cette aimable créature dont les sentimens me charmoient de plus en plus. Ainsi donc, je déclarai par écrit, et d'après son consentement, que Joanna dès ce jour, appartenoit à madame Godefroy, jusqu'à ce que je lui eusse payé toute la somme qu'elle m'avoit prêtée; et le lendemain, avec le consentement de ses parens (1), je la conduisis chez cette dame, où, se jetant à ses genoux, elle lui mit l'écrit entre les mains. Mais l'incomparable madame Godefroy ne l'eut pas plutôt parcouru, qu'elle s'écria: « Que cela soit ainsi! Viens, ma Joanna, » je te prends, non pour mon esclave, mais » pour ma compagne. Je te ferai construire

(1) On ne peut pas vendre séparément un esclave de bonne conduite, à Surinam, sans le consentement de son père, de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. (*Note de l'Auteur.*)

» une maison dans mon orangerie; mes es-
» claves t'y serviront jusqu'à ce que la pro-
» vidence dispose de moi; alors tu te ver-
» ras parfaitement libre, comme en vérité
» tu le seras à l'instant où tu voudras ton
» affranchissement, que tu mérites, tant
» par ta bonne conduite que par ta nais-
» sance » (1). Ce fut à ces conditions que je pris l'argent le 9, et je le portai le même jour dans mon chapeau à M. de Graav. L'ayant posé sur sa table, je lui demandai un reçu en bonne forme; et Joanna ne fut plus dépendante de la malheureuse plantation de Fauconberg, mais seulement de la protection de la femme la plus respectable qui soit dans les possessions hollandaises, et peut-être dans le monde. Elle m'en remercia avec un regard dont un ange même n'eût pu surpasser la charmante expression.

M. de Graav, après avoir compté l'argent, me dit : « Mon cher Stedman, il » me revient 200 florins sur cette somme, » comme administrateur de la plantation.

(1) J'ai dit que Joanna étoit fille d'un honnête hollandais, et que la famille de sa mère étoit des plus distinguées sur la côte d'Afrique. (*Note de l'Auteur.*)

» Permettez-moi de ne pas les accepter, » et de prendre ainsi part à cet heureux » événement. Je me trouverai bien payé » par le plaisir d'avoir pu contribuer à la » félicité de deux personnes, qui la méritent » à tant d'égards ».

Ayant remercié cet ami désintéressé, en lui serrant affectueusement la main, je reportai immédiatement les 200 florins à madame Godefroy, et nous fûmes tous heureux.

L'humanité de cette dame ne se borna pas alors à ne rendre service qu'à nous; car, ayant appris la situation déplorable des malades au mont Magdenberg, elle leur envoya en présent une barge, chargée de fruits, de végétaux, et de rafraîchissemens de toutes sortes.

Le 7 août, j'écrivis à M. Lude, pour lui donner avis de cet arrangement, et le remercier d'avoir bien voulu se détacher de la partie la plus importante de sa propriété. Ma cheville, à ce moment, étant presque guérie, j'écrivis aussi au colonel, que j'aurois l'honneur de le joindre dans quelques jours. J'adressai cette lettre à Barbacoeba; car il y étoit toujours, tandis

que l'intrépide capitaine Stoeleman, avec quelques chasseurs nègres, battoit les bois d'un autre côté : ce jour même, il avoit envoyé quatre nègres rebelles à Paramaribo (1).

Le 10, étant parfaitement rétabli, et me trouvant prêt à rentrer dans les forêts, je fis mes adieux à mes amis et à ma petite famille, que je laissai chez M. Delamare, qui m'en fit la demande. Je partis donc gaiement dans un bateau couvert, pour commencer ma cinquième campagne, et dans l'espoir d'accompagner le colonel Fourgeoud. Il venoit de réunir toutes ses forces, et de faire les préparatifs nécessaires pour marcher, dans quelques jours, à l'ennemi.

J'arrivai, le 14, à Barbacoeba, sur la partie supérieure de la Cottica, où j'étois quand je tuai le serpent *aboma*. J'y trouvai le commandant, qui me reçut très-bien, et qui étoit prêt à partir le lendemain.

(1) Les chasseurs nègres avoient coutume de couper la main droite à chaque nègre rebelle qu'ils tuoient, et en conséquence, ils recevoient vingt-cinq florins. On leur en donnoit cinquante quand ils en prenoient un en vie, et mille pour la découverte d'un village ou d'un établissement. (*Note de l'Auteur.*)

Jamais je ne vis les soldats ni si animés, ni si ponctuels au service. Ils étoient excités par différens motifs : les uns, par le plaisir de se battre; d'autres, par esprit de vengeance contre les rebelles; ceux-ci, qui étoient les plus sensés, par l'espoir de voir finir cette guerre ; ceux-là, enfin, étoient ennuyés d'une existence, partagée entre un service rigoureux et la maladie, et désiroient terminer glorieusement leur misère; car il n'est pas de vie plus malheureuse que celle d'un soldat ou d'un matelot, exposé continuellement à l'humidité, ou aux ardeurs d'un soleil brûlant, au milieu de forêts immenses, et situées sous le tropique.

CHAPITRE XX.

Description d'un Nègre rebelle.—Fourmis de Feu.—Feuille ambulante.— Araignée de buisson.—Pois de Pigeon ou d'Angole.—Dénominations expressives, employées par les Nègres.— Prise de la Ville de Gado Saby, *par le Colonel Fourgeoud.— Trait de Superstition.— Habileté de l'Ennemi.*

Les rebelles, enflés de leur avantage sur le capitaine Meyland, étant d'ailleurs bien informés, par leurs espions, que le colonel Fourgeoud étoit à Barbacoeba, et voulant ou le braver, ou intimider ses troupes, ils eurent l'audace, le 15 août 1775, de brûler les huttes de deux camps, que nos patrouilles avoient laissé subsister, et de pousser des hurlemens et des cris que nous entendîmes pendant toute la nuit. Ce n'étoit, toutefois, qu'une bravade de leur part; mais elle irrita notre commandant à tel point, qu'il jura de s'en venger fortement, et à tout prix. Cette même nuit, un grand tigre

nous donna aussi l'alarme ; mais il ne fit aucun mal.

Le lendemain matin, toutes nos troupes furent prêtes à marcher, et nous entrâmes avec le jour dans le bois. Nous étions deux cents européens en état de faire le service ; et nous en laissions derrière nous un grand nombre que retenoient les maladies. Les chasseurs nègres, rebutés d'obéir au colonel Fourgeoud, ne parurent pas, quoiqu'ils fussent attendus, ce qui donna lieu au commandant de traiter leur corps de bande de coquins et de lâches. J'avoue que je fus extrêmement surpris de cette absence de mes favoris, qui, dans d'autres temps, avoient montré tant d'empressement d'aller à l'ennemi, et avoient déclaré qu'ils ne désiroient rien tant qu'une action décisive et générale.

Notre marche, pendant cette journée, fut dirigée à l'est. Après avoir fait environ huit milles, ce qui est considérable dans un pays où il faut que les pionniers ouvrent constamment un chemin, nous élevâmes des huttes et nous campâmes. Ayant si souvent parlé des nègres rebelles, contre lesquels nous étions alors sur le point d'engager le combat, j'offre au lecteur une planche qui représente

l'un d'eux en faction et comme alarmé par le bruit des feuilles qu'il entend parmi les buissons. (*Voyez pl.* XXX.) Deux chasseurs paroissent épier à quelque distance, l'instant de le surprendre. Ce nègre est armé d'un fusil et d'une hache. Ses cheveux, quoique laineux, sont tressés près de la tête : c'étoit un signe par lequel les rebelles se distinguoient de nos chasseurs, ou des autres nègres marons, qui n'étoient point admis dans leur corps. Sa barbe est taillée en pointe, comme ils la portent tous, quand ils n'ont pas la facilité de se raser. Son vêtement principal est une bande de toile de coton, négligemment jetée sur ses épaules, qui le garantit de l'intempérie de l'air, et lui sert aussi pour se coucher, ce que chacun d'eux fait toujours à couvert et dans le lieu le plus sombre qu'il peut trouver, quand il est séparé de ses compagnons. Le même personnage porte une *canisa* liée autour des reins comme un mouchoir. Sa poche ou gibecière, est faite de la peau de quelque animal. De petits cordons de coton lui entourent les poignets et les chevilles comme une parure. Un *obia* superstitieux, ou une amulette, dans laquelle il met toute sa confiance, est attachée à son cou.

cou. Le crâne et les ossemens qu'on voit épars sur une savanne sablonneuse, sont supposés ceux de ses ennemis.

. Les deux chasseurs qu'on apperçoit dans le lointain, sont reconnoissables par leurs bonnets rouges. Il est bon d'observer ici que les rebelles s'emparèrent plusieurs fois de ces marques distinctives, et que les ayant posées sur leur tête dans le combat, ils sauvèrent non-seulement leur vie, mais ils purent encore immoler plus facilement leurs ennemis.

Ils ont employé souvent un autre stratagême. Comme les armes à feu étoient rares parmi eux, plusieurs se mêloient dans leurs propres rangs, portant sur l'épaule un morceau de bois, taillé à peu de chose près comme un fusil. Cette ruse a souvent empêché les esclaves des plantations de les défendre, quand ces rebelles sont venus pour les piller : elle a même inspiré plus d'une fois une terreur si forte, qu'on leur a laissé tranquillement mettre le feu à leurs anciennes demeures, après en avoir tiré leurs femmes et leurs enfans qu'ils emmenèrent.

Le 16, nous continuâmes notre route à l'ouest sur une terre élevée. C'étoit une es-

pèce de chaîne de montagnes, qui, si je ne me trompe, va généralement de l'est à l'ouest dans ce pays, ce que font aussi les savannes noyées et les marais. Nous ne fîmes pas autant de chemin que la veille, et lorsque nous nous arrêtâmes, nous reçûmes l'ordre d'étendre nos hamacs, et de nous y coucher sans abri, pour ne pas avertir l'ennemi du lieu où nous étions, ce qui n'eût pas manqué d'arriver, si nous eussions coupé des arbres dans la forêt : de plus, il ne nous fut pas permis d'allumer des feux ni de parler; et l'on fit une stricte garde autour du camp. Ces précautions étoient vraiment des plus nécessaires : mais si les rebelles ne nous découvrirent pas, nous fûmes du moins déchirés par des moustiques, qui, comme des nuages, s'élevoient d'un marais voisin. Pour ma part, je souffris plus ici que jamais je ne l'avois fait à bord des barges fatales quand j'étois en station sur la Cottica. Il nous étoit défendu de chasser ces insectes par la fumée; et dans cette affreuse situation, je vis des soldats creuser des trous en terre, avec leurs baïonnettes, pour y placer leur tête, en se couchant étendus sur le ventre et couverts de leur hamac. Il étoit absolument impossible de dormir dans toute autre position.

Néanmoins, d'après l'avis d'un nègre esclave, je pus jouir de quelque sommeil. « *Massera*, me dit-il, grimpez avec » votre hamac au haut de l'arbre le plus » élevé qui soit dans le camp, et dormez-y. » Vous n'y serez pas inquiété par un seul » de ces moustiques; car tout l'essaim sera » suffisamment attiré par l'odeur de cette » foule d'hommes tout suans qui seront au- » dessous ». — J'essayai immédiatement ce moyen, et je dormis à près de cent pieds au-dessus de mes compagnons, que je ne pus appercevoir, ni même entendre, à cause de l'inconcevable multitude et du bourdonnement continuel de ces désagréables insectes.

Telle étoit ordinairement la principale incommodité de la nuit; mais pendant le jour nous étions continuellement assaillis par des armées entières de petites fourmis, appelées ici *fourmis de feu*, à cause de la douleur que fait leur morsure. Ces insectes sont noirs et des plus petits; mais ils s'amassent en tel nombre que, souvent par leur épaisseur, leurs fourmillières nous obstruoient en quelque sorte le passage, et que si, par malheur, on passoit dessus, aussitôt on avoit

les jambes et les pieds couverts de ces animaux, qui saisissent la peau si vivement avec leurs pinces, qu'on leur sépareroit plutôt la tête du corps que de leur faire lâcher prise. L'espèce de cuisson qu'ils occasionnent, ne peut, à mon avis, provenir seulement de la forme très-acérée de leurs pinces : je pense qu'elle doit être produite par quelque venin qu'elles font couler dans la blessure, ou que celle-ci attire. Je puis assurer que je les ai vues causer un tel tressaillement à toute une compagnie de soldats, qu'on eût dit qu'ils venoient d'être échaudés par de l'eau bouillante.

Le 17, nous allâmes encore à l'est, jusqu'à neuf heures : ensuite nous marchâmes au nord et à travers une grande quantité de ces racines de *mataky* que j'ai déjà décrites, ce qui prouvoit que nous descendions ; et le sol devenoit vraiment des plus marécageux. Heureusement toutefois, quoique nous fussions dans la saison de la pluie, il en tomboit très-peu.

Ce jour nous fîmes halte vers les quatre heures du soir, car le colonel venoit d'être saisi d'un accès de fièvre avec le frisson.

Pendant que j'étois couché dans mon ha-

mac, suspendu à deux fortes branches, mes regards tombèrent sur un objet que je crus d'abord une feuille d'arbre, mais qui me parut ensuite se mouvoir et se traîner sur le tronc de l'arbre. M'étant levé à l'instant, j'appelai plusieurs de mes camarades, pour leur faire voir le même objet, et aussitôt un officier des troupes de la Société, s'écria, « *C'est la feuille ambulante* »! Après l'avoir attentivement examiné, nous reconnûmes que c'étoit un insecte, dont les ailes ressemblent si bien à une feuille, que plusieurs personnes l'ont pris pour une production végétale : c'étoit une espèce de sauterelle, mais couverte de quatre ailes de forme ovale, et d'environ trois pouces de longueur, dont les deux supérieures étoient tellement pliées l'une sur l'autre, qu'elles sembloient faire exactement une feuille brune avec ses fibres.

Je rentrai donc dans mon hamac. Le ciel étoit serein, la lune brilloit à travers le feuillage, et je m'endormis profondément tout en songeant aux merveilles de la nature; mon sommeil dura jusqu'à minuit que je fus réveillé au milieu des ténèbres les plus épaisses et de la pluie la plus forte, par les hur-

lemens et les cris des rebelles qui firent en même-temps une décharge de quelques mousquets. Leurs coups, cependant, n'arrivèrent pas jusqu'au camp, et nous fûmes extrêmement surpris, car l'obscurité nous ôtoit la possibilité de nous former une juste idée de leur intention. Ils continuèrent ainsi jusqu'au point du jour, ce qui nous fit attendre à chaque instant à être environnés par eux : en conséquence, nous redoublâmes de vigilance.

Le lendemain matin nous serrâmes nos hamacs et nous marchâmes au nord, vers le point d'où le bruit de la nuit précédente s'étoit fait entendre. Ayant été privés, en grande partie, de repos, nous étions très-fatigués, et sur-tout le colonel qui avoit peine à se soutenir, tant il étoit affoibli par la fièvre. Je commandois l'avant-garde. Nous n'eûmes pas fait deux milles, qu'un nègre rebelle sortit presque à mes pieds, de dessous un buisson où il s'étoit endormi ; mais comme nous avions ordre de ne pas faire feu sur les traîneurs ou sur ceux qui s'étoient écartés, il nous échappa et courut avec la légèreté d'un cerf, à travers les épines. J'en fis mon rapport au commandant qui

jura que c'étoit un espion, et je crois qu'il avoit raison : aussitôt il secoua, pour ainsi dire, son mal, et doubla le pas avec une grande vigueur. Notre poursuite, cependant, fut vaine, au moins pour ce jour; car, vers midi, nous entrâmes dans une fondrière d'où nous eûmes beaucoup de peine à nous tirer; et nous fûmes forcés de regagner notre campement de la dernière nuit, après avoir perdu deux soldats des troupes de la Société, que nous supposâmes avoir péri dans le marais.

Ce même jour, nous vîmes une grande quantité de roucoyers, dont cette partie de la forêt abonde. Le soir, un esclave me présenta une *araignée de buisson*. Elle étoit d'une taille si grande, que, l'ayant mise dans une caisse de huit pouces de hauteur, elle atteignit le bord avec quelques-unes de ses pattes, tandis que les autres touchoient le fond. La création n'offre pas un être plus horriblement hideux que cette énorme araignée, que les habitans de Surinam prennent à tort pour la tarentule. Son corps est divisé en deux parties; celle de derrière est ovale et de la forme d'une pomme; celle de devant est carrée, et la

tête a l'air d'une sorte d'étoile qui y est attachée. Ce monstre a cinq paires de grosses jambes à quatre articulations. Il est entièrement noir ou d'un brun sombre, et tout couvert, le corps et les membres, d'un poil long, épais et noir, qui ressemble assez à celui de la chenille. Chaque jambe est armée d'une espèce de griffe jaune et crochue. De la tête sortent deux longues dents en crochet avec des pinces courbées en-dedans, et comme celles d'un crabe (1), qui lui servent à saisir sa proie. Sa piqûre occasionne toujours la fièvre, si même elle n'est pas fatale, par le fluide venimeux qu'elle fait couler dans la plaie. Cette araignée a huit yeux, comme la plupart des autres, et elle se nourrit d'insectes de toutes sortes. On prétend que les jeunes oiseaux ne peuvent lui échapper, et qu'elle suce leur sang. Sa toile est peu étendue, mais très-forte. Au total, c'est un affreux animal, dont la vue seule suffit pour causer de l'horreur aux personnes même qui sont le plus accoutumées à considérer les difformités de la nature. Tous les dangers; tous les fléaux auxquels on est jour-

(1) On voit qu'il s'agit ici de la *phalonge* ou *araignée-crabe*.

nellement exposé dans les forêts de ce pays brûlant, sont innombrables. J'en ai déjà cité un grand nombre au lecteur, et il me reste encore à lui en nommer autant. Nos malheureux soldats n'y pouvoient résister; il en mouroit continuellement un grand nombre, sans secours, sans un ami pour fermer la paupière, sans un cercueil pour recevoir leurs cendres. On jetoit leurs cadavres pêle-mêle dans un grand trou, comme s'ils n'étoient pas la dépouille d'êtres semblables à nous.

Le 19, nous levâmes le camp, et après avoir un peu marché au sud, nous allâmes à l'est, jusqu'à dix heures, qu'un parti de cent chasseurs nègres avec leur conducteur, M. *Vinsack*, nous joignit, à ma grande satisfaction : nous étions donc alors trois cents hommes. Quelque peu d'estime, qu'en d'autre temps le colonel Fourgeoud témoignât à ces braves gens, leur renfort ne lui déplaisoit point du tout, à ce moment où nous approchions d'un ennemi qu'ils connoissoient bien, et contre lequel ils se battoient plus avantageusement que nos troupes. Je suis, de plus, entièrement d'avis, qu'un de ces nègres libres, comme soldat, est pré-

férable à six européens, dans les forêts de la Guiane.

Le colonel Fourgeoud nous fit marcher alors sur trois colonnes, ou plutôt sur trois lignes. Son régiment occupoit le centre ; les troupes de la Société étoient à droite, et les chasseurs à gauche. Toutes n'étoient séparées que par une distance, de l'extrémité de laquelle la voix pouvoit se faire entendre ; et, sur chaque flanc, quelques éclaireurs étoient placés. Ainsi divisés, nous continuâmes à l'est jusqu'à midi, que nous prîmes à l'est-nord-est, et nous fîmes route sur un *biry-biry*, ou sur une fondrière. Les marais de cette sorte sont très-communs et très-dangereux dans ce pays. Ils sont remplis d'une vase très-liquide, et couverts d'une croûte épaisse et verte, qui, en beaucoup d'endroits, peut porter un homme ; mais qu'on sent trembler sous ses pieds. Si cette croûte vient à rompre, tous ceux qui tombent sont engloutis dans cette espèce d'abyme, où ils doivent inévitablement périr, si on ne les retire à l'instant. C'est ainsi que, fréquemment, on y a vu disparoître des hommes, dont on n'a plus entendu parler depuis.

Les fondrières de sable sont toutes différentes; on n'y enfonce que graduellement, au lieu que, dans celles de vase, c'est tout-à-coup. Pour éviter ces accidens, nous ouvrions nos files autant que possible, ce qui les rendoit très-longues; et, malgré cette précaution, plusieurs hommes furent engloutis, comme si de la glace avoit manqué sous leurs pieds. J'en vis quelques autres qui, ayant aussi tombé dans la vase, en eurent jusqu'aux aisselles; mais qu'on parvint à retirer, cependant, quoiqu'avec beaucoup de peine.

L'après-midi, nous passâmes deux champs où il y avoit eu du manioque; ce qui nous annonçoit l'approche de l'établissement des rebelles. Peu de temps après, nous aperçûmes les traces de la marche du capitaine Meyland, et nous les reconnûmes aux marques faites sur les arbres, de la manière que j'ai déjà indiquée. Vers le soir, nous campâmes à la distance de quelques milles du marécage, dans lequel la troupe de cet officier avoit été défaite: la lumière du jour, à l'heure où nous étions, ne devoit plus durer assez long-temps pour nous permettre d'attaquer l'ennemi.

Nos soldats, étant très-fatigués d'une longue marche, le colonel leur permit, pour cette nuit, d'élever des huttes, et d'allumer des feux. J'en fus extrêmement surpris : il nous avoit interdit cette sorte de soulagement, quand nous étions fort éloignés de l'ennemi; et à ce moment, où celui-ci étoit proche, il daignoit le souffrir. J'en profitai, cependant; et mon sergent, m'ayant donné quelques *pois de pigeon*, qu'il avoit cueillis dans un champ voisin, je l'invitai à souper, ainsi qu'un capitaine nègre, nommé *Annibal*. Nous jetâmes tous trois notre bœuf salé et notre biscuit de *rousk*, dans la chaudière; ensuite, nous remuâmes le tout avec une baïonnette, et nous fîmes un repas excellent, malgré une nuit affreuse et une pluie des plus fortes.

Les pois de pigeon ou d'*angole*, croissent sur un arbrisseau de huit ou dix pieds de haut; ils sont renfermés, au nombre de cinq ou six, dans une gousse; leur couleur est brune, et leur forme plate, comme celle des lentilles. Les nègres les aiment fort, et cultivent dans leurs jardins, sans beaucoup de peines ni de frais, la plante qui les porte.

Annibal, après m'avoir observé que cer-

tainement nous verrions le lendemain l'ennemi, me demanda si je savois comment les nègres se battent entr'eux dans une mêlée. Je lui répondis que non; et aussitôt il me fit le récit suivant, en fumant sa pipe au-dessous de mon hamac. — « *Massera*, » me dit-il, les deux partis sont formés en » compagnie de huit ou dix hommes com- » mandés par un capitaine qui porte un cor » comme celui-ci (en me montrant le sien) » au son duquel ils font toutes leurs évolu- » tions, et combattent ou prennent la fuite. » Quand ils combattent, ils se séparent » immédiatement, ils se couchent à terre, et » font feu presqu'à bout portant à travers les » arbres. Chaque combattant est aidé par » deux nègres sans armes; l'un prend sa » place s'il est tué, et l'autre emporte le » corps, de peur qu'il ne tombe au pou- » voir de l'ennemi (1) ».

Son récit me donna une juste idée de cette manière de combattre, que depuis j'ai vu mettre en pratique; mais pour que

(1) Les nègres ont la coutume barbare de mutiler et de déchirer les cadavres de leurs ennemis; quelques-uns même le font, ainsi que les Caraïbes, avec les dents.

le lecteur la conçoive mieux, j'ai dressé le plan suivant (*Voy. pl.* XXXI.) qui offre une image de toute une action.

Les deux colonnes sous la lettre E et la lettre F, sont supposées engager le combat les premières. Le personnage sous le n°. 1 de la colonne E, commence l'attaque, en fesant feu au hasard sur les buissons opposés ; et à l'instant il se retire en laissant sa place au n°. 1 de la colonne C, pendant lequel temps, il recharge son arme. Le n°. 2 de la colonne F, ayant tiré à bout portant, se retire de la même manière, et laisse aussi sa place au n°. 2 de la colonne D, qui a rechargé son arme. Le n°. 3 de la colonne E, fait feu de même, et reçoit celui du n°. 4 de la colonne F. Ils continuent ainsi sur les deux lignes, jusqu'à ce que le n°. 8 de la colonne F ait fini ; et alors tous cèdent leur place. Cette manœuvre est continuée par les colonnes C, D, en commençant toujours par les n°. 1, 2, 3, etc. Ces lignes ayant encore fait place à celles cotées A et B, qui répètent leur feu, tout va ainsi de suite, jusqu'à ce que les cors de l'un des deux partis sonnent la fuite, ce qui termine l'action. J'ajouterai seulement

que, lorsque la forêt est épaisse, chaque nègre, au lieu de se coucher sur le ventre, ou de mettre un genou en terre, se cache derrière un gros arbre, qui lui sert de rempart, et d'où il fait feu avec plus de justesse et moins de danger : dans ce cas, il appuie son fusil contre le tronc de l'arbre, ou sur quelque branche fourchue, comme font les Indiens de *Shawanese* et de la *Delaware.*

Le capitaine Annibal m'apprit aussi qu'on soupçonnoit le fameux Bonny d'être en personne parmi les rebelles dans le voisinage de qui nous étions. Ce chef, quoiqu'il fût mulâtre, étoit né dans les forêts, où sa mère s'étoit réfugiée pour échapper aux mauvais traitemens de son maître, des œuvres de qui elle étoit grosse.

Ayant parlé fréquemment des différentes nuances qui distinguent les personnes de couleur intermédiaire, depuis le noir jusqu'au blanc, la même planche (XXXI) les offre toutes ensemble. Les mulâtres sont nés d'un blanc et d'une négresse, ou d'un nègre et d'une blanche. Les *samboe* sont nés d'un mulâtre et d'une négresse, etc. Les *quarteronnés* le sont d'un mulâtre et

d'une blanche, etc, etc, etc. — Le même capitaine, Annibal, me dit aussi le nom de plusieurs autres chefs des rebelles, contre lesquels il avoit souvent combattu. Le premier de tous étoit *Quammy*, chef d'une bande séparée, qui n'avoit aucun rapport avec les autres révoltés. Il me nomma ensuite Coromantyn, Cojo, Arico et Joli-Cœur. Ces deux derniers étoient célèbres par la vengeance implacable dont ils étoient animés contre les blancs; et Joli-Cœur, dont j'ai déjà parlé, en avoit un juste motif. Annibal croyoit aussi que le fameux Baron servoit en ce moment sous le grand chef *Bonny*.

Il passa ensuite aux dénominations des principaux établissemens des rebelles, dont quelques-uns étoient déjà détruits; d'autres se trouvoient en vue, et quelques-uns ne nous étoient connus que de nom. Ils avoient tous quelque signification réelle; et comme ils peuvent, à certain point, éclaircir les recherches des savans sur les différentes nations des nègres, j'ai jugé convenable de leur donner place ici avec la traduction à côté.

Boucou : Je serai réduit en poudre avant d'être pris.

Gado

Gado Saby : Dieu seul me connoît.
Cofaay : Venez, si vous avez du cœur.
Tessy sy : Tâtez-en, si vous l'aimez.
Mele my : Troublez-moi, si vous l'osez.
Bousy cray : Les forêts pleurent.
Me salasy : Je serai pris.
Kebry my : Cachez-moi, ô vous feuillages qui m'environnez.

D'autres étoient :

Quammy Condre : du nom de Quammy, leur chef.
Pinenbourgh : des pins ou des lataniers qui d'abord entouroient cet établissement.
Caro Condre : de la quantité de champs de maïs, dont il étoit entouré.
Reisy Condre : de celle de champs de riz, dont il étoit environné.

Je serrai la main au capitaine Annibal, après cette conversation, et il me quitta. J'étois plein de l'espoir d'une victoire que ne souilleroit pas la cruauté; et comme j'étois très-fatigué, je m'endormis profondément.

Le 20, au matin, je m'éveillai de la meilleure humeur et par le plus beau temps du monde. Cette heureuse disposition cessa

bientôt quand je vis que, dans un moment si critique et si voisin d'une action, au lieu des bons traitemens dont il eût été prudent d'user envers ceux de la bonne volonté de qui nous attendions une favorable issue de nos souffrances, on avoit au contraire porté le découragement parmi les officiers subalternes et les soldats. Je fis alors involontairement cette réflexion : - Que les princes et leurs ministres ne devroient jamais investir d'un pouvoir illimité, s'il étoit possible, tout individu quel qu'il soit, sur-tout dans un pays éloigné, sans connoître très-particulièrement son caractère et ses principes, car aucun homme n'est digne de commander s'il n'est en même-temps distingué par sa valeur et son humanité; puisque c'est une vérité bien reconnue que la bravoure est incompatible avec la cruauté du cœur.

A six heures du matin, nous allâmes au nord-est par nord, en dirigeant notre marche vers le marais; et ma mélancolie se dissipa avec le soleil levant.

Vers huit heures, nous entrâmes dans ce formidable marais, où bientôt nous eûmes de l'eau jusqu'à la ceinture. Néanmoins, nous nous préparâmes à soutenir la vive ré-

ception que nous attendions à l'autre bord. Après avoir vagué pendant un demi-mille, nos grenadiers montèrent rapidement au rivage la baïonnette en avant. Le corps principal les suivit à l'instant, et nous formâmes nos rangs sans la moindre opposition. Nous vîmes alors un spectacle capable d'ébranler les plus intrépides : la terre étoit jonchée de crânes, d'ossemens et d'autres débris des cadavres des malheureux soldats du capitaine Meyland. — Cet officier avoit bien trouvé moyen de les faire enterrer; mais les rebelles les avoient exhumés pour les dépouiller de leurs habits, pour couper ces cadavres par morceaux, et les déchirer comme eussent fait des animaux carnassiers. Au nombre de ces infortunées victimes étoit le neveu de Meyland, jeune homme de même nom que lui, et de la plus belle espérance. Il étoit venu des montagnes de la Suisse, pour s'avancer plus rapidement dans la carrière militaire, et il trouva la mort dans un marais de Surinam, peu de temps après son débarquement. Son courage étoit égal à celui de son oncle; son intrépidité, qui le portoit à s'exposer à tous les dangers, ne connoissoit point de

bornes. — Telle est l'enthousiasme de l'ambition d'un militaire.

Cet amas d'ossemens humains étoit le second ou le troisième que nous trouvions dans notre marche. J'avoue franchement qu'une telle rencontre ne me donnoit pas le désir de combattre contre les rebelles. Ces tristes restes, cependant, excitèrent vivement nos soldats à venger leurs malheureux camarades.

J'ai été si souvent dans le cas de parler de nos marches à travers les marais, qu'il n'est pas déplacé, je crois, d'aider à la description par la planche suivante (*Voy. pl.* XXXII). La première figure représente le colonel Fourgeoud, précédé du nègre qui lui sert de guide et nage dans les endroits où l'eau est plus haute. Il est suivi de moi-même et de quelques autres officiers et soldats de marine, tous au milieu du marais et tenant nos armes, nos munitions, etc. sur la tête, pour qu'elles ne soient pas endommagées par l'humidité.

On peut voir, dans le fond, la manière dont les esclaves portent les fardeaux, et celle dont les rebelles font feu sur les troupes du haut des palmiers. Une marche de cette

sorte, quoique très-nécessaire dans cette occasion, doit être toujours des plus dangereuses : on y est exposé aux attaques de l'ennemi, qui tire à couvert, et l'on ne peut lui rendre son feu qu'une seule fois; car tout soldat se trouve trop enfoncé dans l'eau pour pouvoir recharger son fusil sans mouiller la platine.

Nous suivîmes alors une espèce de sentier pratiqué par les rebelles, après quoi nous tournâmes un peu au couchant. Le sergent Fowler, qui précédoit l'avant-garde en ce moment, vint à moi tout pâle et tout tremblant, et il me déclara que la vue de ces cadavres déchirés, l'avoit rendu très-malade. Cela étoit vrai, car il sembloit fixé à la terre, sans pouvoir faire un seul pas, ni cacher sa frayeur. Je l'apostrophai du nom qu'il méritoit, et n'eus que le temps de lui ordonner de se rendre à l'arrière-garde.

A dix heures, nous rencontrâmes un petit parti de rebelles, chacun d'eux avec un panier vert sur le dos. Ils firent feu sur nous, et jetant leurs charges à terre, ils retournèrent, à toutes jambes, vers leur ville. Nous apprîmes depuis qu'ils portoient du riz dans un autre établissement, pour y

subsister quand ils auroient été expulsés de *Gado Saby* (le nom de celui contre lequel nous marchions), ce à quoi ils s'attendoient journellement, depuis qu'il avoit été découvert par le brave Meyland. Ces paniers verts, que les nègres nomment *warimbos*, étoient formés de nattes artistement faites avec des feuilles de palmier. Nos gens les ayant ouverts à coups de sabre, il en sortit le riz le plus net et le plus beau que j'aie vu de ma vie; mais on le répandit et on le foula aux pieds, car nous n'avions aucun moyen de l'emporter. Peu de temps après nous apperçûmes une baraque vide, dans laquelle les rebelles avoient établi un poste pour les avertir de tout danger; mais ceux qui le composoient, s'étoient enfuis précipitamment. Nous doublâmes alors vivement le pas jusqu'à midi, que nous essuyâmes d'une garde avancée des ennemis, deux décharges de mousquets, signal convenu avec *Bonny*, pour lui annoncer que nous approchions. Le major Medlar, moi-même, avec quelques soldats de l'avant-garde et un petit détachement de chasseurs nègres, nous courûmes en avant, et bientôt nous entrâmes dans une belle campagne,

couverte de riz et de bled d'inde. Ici, nous fîmes halte pour y attendre le corps de bataille, et sur-tout pour donner à l'arrière-garde le temps de s'avancer, car quelques-uns de ses fusiliers étoient à deux milles derrière nous. Pendant cet intervalle, nous courûmes le risque d'être taillés en pièces; l'ennemi, comme nous le sûmes depuis, avoit entouré cette campagne, sans que nous en eussions rien vu.

Une demi-heure après, notre corps d'armée nous joignit. Alors, nous coupâmes au court par un petit défilé dans le bois; et nous n'y eûmes pas plutôt pénétré, qu'un feu terrible commença de chaque côté. L'ennemi, cependant, se retira, et nous avançâmes jusqu'à l'entrée d'une belle campagne de riz mûr, qui formoit un carré long, au bout duquel la *ville rebelle* paroissoit en amphithéâtre; elle étoit garantie de l'ardeur du soleil, par le feuillage de plusieurs arbres élevés; et le tout offroit l'aspect le plus romantique et le plus enchanteur dont on puisse se faire l'idée. Un feu roulant, dont le bruit étoit semblable à celui du tonnerre, dura plus d'une heure dans cette même campagne; et, pendant tout ce temps, nos chas-

seurs nègres se conduisirent avec autant de courage que d'adresse : mais les soldats blancs étoient trop prompts, et tiroient à coups perdus; j'en vis cependant plusieurs qui montrèrent le plus grand sang froid, et qui imitèrent les chasseurs avec un grand succès. Parmi ceux-ci, se trouvoit, *en ce moment*, le pauvre Fowler, qui, au commencement de l'action, étoit revenu de sa frayeur. Une fois ranimé, il courut à son premier poste, et rétablit pleinement sa réputation en combattant à mes côtés, comme un brave homme, jusqu'à ce que le canon de son fusil fût brisé par une décharge de l'ennemi, ce qui ne lui permit plus de s'en servir. Une balle perça ma chemise, et m'effleura l'épaule. M. de Cabanus, mon lieutenant, eut la bandoulière de son fusil emportée; plusieurs soldats furent blessés, et quelques-uns mortellement ; mais, à ma grande surprise, je n'en vis aucun mourir sur-le-champ. — Ceci me parut un miracle, mais, dans peu, je l'expliquerai.

Les rebelles, afin de rendre notre approche plus dangereuse et plus difficile, avoient entouré et entrecoupé cette campagne de riz, avec de gros troncs d'arbres, auxquels

les racines restoient attachées. Ils se tenoient à couvert derrière ces fortifications temporaires, et de là ils fesoient feu presque en toute sûreté, sur nous, qui avions à escalader ces espèces de remparts, avant de pouvoir arriver à leur ville : cependant, malgré tous les obstacles qu'ils nous opposoient, nous avancions toujours. Mais en même temps que j'admirai les manœuvres habiles ordonnées par leur général, je ne pus m'empêcher de les plaindre de leur superstition. Un de ces infortunés, en particulier, mettant toute sa confiance dans son amulette, se croyoit invulnérable. Il montoit fréquemment sur un de ces troncs d'arbres couchés à terre ; là, il fesoit feu ; ensuite il descendoit pour recharger son fusil, et il revenoit tirer un autre coup avec le plus grand sang-froid, et à ma vue. Un des soldats de marine, que je commandois, nommé *Valet*, l'ayant enfin couché en joue, lui cassa la cuisse, et il tomba derrière le rempart qui l'avoit exhaussé tant de fois; mais le même soldat l'ayant franchi, ajusta le bout de son fusil dans l'oreille du malheureux, et lui fit sauter la cervelle : plusieurs de ses compagnons, en dépit de leurs amu-

lettes et de leurs charmes, éprouvèrent le même sort.

Nous étions sur le point d'entrer dans la ville des rebelles, lorsque, voyant leur perte inévitable, un de leurs capitaines, portant un chapeau à gance d'or, et tenant un brandon à la main, eut le courage de s'arrêter et de mettre le feu à leur ville à notre vue. Ces maisons de bois, couvertes de feuilles sèches, furent bientôt embrasées; mais alors les coups de mousquet commencèrent à diminuer dans le bois. Cette résolution courageuse des ennemis prévint non-seulement le carnage que les soldats ont coutume de faire dans le premier moment de la victoire; mais elle procura, de plus, aux rebelles la facilité de faire leur retraite avec leurs femmes et leurs enfans, et d'emporter leurs effets les plus utiles. Nous fûmes donc alors dans l'impossibilité de les poursuivre, et de faire le moindre butin; les flammes n'y mirent pas seules obstacle, car bientôt nous vîmes un marais qui nous environnoit presque de toutes parts.

Je dois vraiment convenir que, dans la dernière heure de ce combat, rien n'étoit plus terrible que le feu continuel de la mous-

queterie, des juremens et des hurlemens des nègres, confondus ensemble; que les gémissemens des blessés et des mourans couchés sur la poussière et baignés dans leur sang; que le son aigu des cors, qui se fesoit entendre de tous côtés, et le craquement des poutres embrasées qui éclatoient dans le village tout en feu: tandis que les nuages de fumée qui nous environnoient, les flammes qui s'élançoient très-haut, etc. formoient un tableau que je ne puis décrire, et qui peut-être n'eût pas été indigne du pinceau de M. Hogarth. J'ai cependant essayé de retracer cette scène (*Voyez planche* Iere); je m'y suis représenté moi-même après la chaleur de l'action; j'y parois fatigué, triste, et jetant un regard de pitié sur le corps d'un nègre rebelle, qui, tenant son fusil à la main, est étendu à mes pieds.

Après nous être lavés, et avoir fait disparoître la poussière, la sueur et le sang dont nous étions couverts, nous bûmes tous un peu d'eau-de-vie, et nous mangeâmes un morceau de pain. Le feu, cependant, commençoit à s'appaiser; et, quand il eut cessé, nous examinâmes les ruines fumantes de la ville des rebelles, qui consistoit à-peu-

près en cent maisons ou huttes, dont quelques-unes avoient deux étages : nous retirâmes des cendres, encore toutes chaudes, des bagatelles qui avoient échappé à l'action du feu, telles que des couverts d'argent, que, par leur marque de *B W*, nous supposâmes avoir été enlevés dans le pillage de la plantation de *Brunswick* sur la Cottica : nous trouvâmes aussi quelques conteaux, des vases de porcelaine cassés, et des pots de terre : un de ces derniers, rempli de riz et de vers palmistes, me tomba en partage. Comme on ne manquoit pas de feu pour faire cuire ce ragoût, et que mon appétit étoit très-vif, il me procura promptement un excellent repas, et je l'eus bientôt mangé. Quelques-uns de mes camarades craignirent que ce mets n'eût été laissé en vue de nous empoisonner; mais, heureusement pour moi, ce soupçon parut très-mal fondé.

Quant à ces couverts d'argent dont je viens de parler, je les achetai à nos soldats pour en faire une sorte de trophée, et je m'en suis toujours servi depuis. Nous trouvâmes dans cette même ville trois cranes d'hommes fixés à des pieux ; c'étoient les tristes restes de quelques-uns de nos braves

et malheureux soldats, précédemment tués par les rebelles. Mais ce qui nous surprit le plus, ce fut de voir deux têtes de nègres qui nous parurent nouvellement coupées. Nous apprîmes ensuite que deux jeunes gens, pour avoir parlé en notre faveur, avoient été mis à mort pendant la nuit du 17, dans le temps que nous entendîmes des hurlemens et un bruit de mousqueterie. Ces têtes étoient les leurs.

Ayant donné la sépulture à ces déplorables restes, nous allâmes suspendre nos hamacs à ces beaux arbres élevés qui ombrageoient la ville; mais je fus vivement affligé du spectacle choquant qui s'offrit alors à nous. Les chasseurs nègres s'amusoient à se jeter les têtes qu'ils venoient de couper à leurs ennemis. Il eût été inutile de les réprimander de ce jeu barbare, et ils nous assurèrent que c'étoit « *condre* » *fassy*, la coutume de leur pays »; ils le terminèrent en donnant des coups de pied à ces têtes, en leur coupant le nez, les lèvres, les joues, les oreilles; ils leur enlevèrent même les mâchoires, qu'ils firent sécher à la fumée, ainsi que les mains droites, pour les montrer, comme des preuves de leur victoire, à leurs parens et

quence, il ne fut pas permis d'allumer des feux, et l'on posa de doubles sentinelles autour du camp. Dompté par la fatigue et par une excessive chaleur, je m'étendis dans mon hamac après le coucher du soleil, et bientôt je m'y endormis profondément: mais au bout de deux heures, mon fidèle Quaco me réveilla au milieu de l'obscurité, en criant: « *Massera, massera! bousy negro,* » *bousy negro!* Maître, maître! voici l'en- » nemi, voici l'ennemi »! Ayant entendu au même instant un feu soutenu, j'en conclus que les rebelles étoient au milieu de notre camp. Surpris, et mal éveillé encore, je sautai hors de mon hamac et saisis mon fusil. Je courus alors sans trop savoir ce que je faisois, et renversai Quaco, après quoi je tombai moi-même sur deux ou trois corps couchés à terre et que je supposai des hommes déjà tués. Un d'eux cependant me tira bientôt de cette erreur, et me dit que si je remuois, « j'étois un homme mort ». Le même indi- » vidu ajouta : « Que le colonel Fourgeoud » avoit donné ordre aux troupes de se cou- » cher à plat-ventre et de ne pas faire feu, » parce qu'on avoit épuisé la veille la plus » grande partie de la poudre ». Je découvris

du côté des rebelles et dura pendant toute la nuit, mais entrecoupé par des hurlemens qui, répétés par les échos de la forêt, retentissoient avec une double force.

Le colonel Fourgeoud à la fin prit part à cette conversation, et nous lui servîmes d'interprètes le sergent Fowler et moi. Il nous fallut crier fortement; mais je ne m'amusai jamais davantage. Le colonel promit aux rebelles la vie, la liberté, des vivres et tout ce dont ils pourroient avoir besoin. Ils lui répondirent, avec de grands éclats de rire, qu'ils n'attendoient rien de lui; ils le traitèrent de Français à demi-affamé, qui s'étoit sauvé de son pays: ils l'assurèrent que s'il avoit le courage de leur faire visite, ils ne lui feroient aucun mal et le régaleroient bien: ils nous dirent, à nous, qu'ils nous trouvoient plus à plaindre qu'eux; que nous étions des esclaves blancs, loués à quatre sous par jour, pour nous faire tuer ou pour mourir de faim; qu'ils nous méprisoient trop pour user leur poudre contre nous; mais que si les planteurs, ou leurs commandeurs osoient entrer dans les bois, il n'en sortiroit pas un seul; que les perfides chasseurs pouvoient s'attendre au même sort, et qu'ils en massa-

creroient un bon nombre ce jour ou le lendemain. Ils mirent fin à leur harangue, en déclarant que *Bonny* seroit bientôt gouverneur de la colonie.

Ce discours terminé, ils firent une décharge de leurs fusils, à laquelle succédèrent trois cris de guerre. Les chasseurs les leur rendirent; et ces rebelles se dispersèrent au lever du soleil.

Nous étions extrêmement fatigués. Malgré la durée de l'action, cependant, nous avions perdu peu d'hommes par le feu de l'ennemi : j'ai promis d'en dire la raison. Ce mystère fut expliqué, lorsque les chirurgiens, en pansant les blessures, n'eurent tiré que très-peu de balles de plomb, mais un grand nombre de petits cailloux, de boutons d'habits, et de petites pièces de monnoie d'argent, qui ne faisoient que peu de mal et n'effleuroient guère que la peau. Nous observâmes aussi que plusieurs de ces malheureux rebelles qui avoient été tués, au lieu de pierres à fusils, n'avoient que de petits morceaux de jonc qui ne pouvoient pas produire un grand effet. Voilà pourquoi nous nous tirâmes si heureusement d'affaire; nous eûmes néanmoins encore un assez grand

nombre de soldats dangereusement blessés, ou qui essuyèrent de fortes contusions.

L'industrie de ces nègres, lorsqu'ils sont tranquilles dans les forêts, est des plus grandes (ceux que nous venions de combattre, se vantoient, comme on vient de le voir, de ne manquer de rien, et du moins nous les trouvâmes gros et gras); au moyen de trappes artistement pratiquées et des hautes marées, ils prennent abondamment du gibier et du poisson qu'ils font sécher à la fumée pour les conserver. Leurs champs sont couverts de riz, de manioque, d'ignames, de plantaniers, etc. Ils tirent du sel des cendres du palmier, comme font les *Gentous* dans les Indes orientales, ou bien ils y suppléent fréquemment avec du poivre rouge.

On découvrit dans ce même lieu, cachée près d'un vieux tronc d'arbre, une petite caisse remplie d'excellent beurre. Nos chasseurs me dirent qu'il étoit fait avec la graisse clarifiée des vers-palmistes. Il pouvoit servir comme le beurre d'Europe, et je le trouvai d'un goût bien plus délicieux. Les nègres en font aussi avec des pistaches, dont ils expriment la substance huileuse,

et souvent ils en mettent dans leur bouillon. Ils ont toujours le vin de palmier en abondance; ils se le procurent par une incision d'un pied carré dans le tronc abattu; ensuite, ils en reçoivent le jus dans un vase. Ce jus bientôt fermente par la chaleur du soleil, et leur procure un breuvage agréable et frais, qui a suffisamment de force pour enivrer. Le latanier ou le pineau leur fournit tous les matériaux pour construire leurs maisons. Le calebassier leur donne des coupes ou des gourdes. La plante soyeuse et le *mauricy* renferment des filamens dont ils font leurs hamacs; et même il croit sur les palmiers des espèces de bonnets d'un tissu naturel, et des balais. Les lianes de toutes sortes leur servent de cordes. Pour avoir du bois, ils n'ont qu'à le couper. Ils allument du feu, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois qu'ils nomment *by-by*, et qui étant élastique, leur procure d'excellens bouchons. Avec la graisse et l'huile qu'ils ont en abondance, ils peuvent faire des chandelles ou allumer des lampes; et les abeilles sauvages leur donnent de la cire, et d'excellent miel.

Ils dédaignent de porter des habits, et

préférent aller nus dans un climat, où la chaleur rend incommode le plus léger vêtement.

Ils pourroient nourrir des cochons, de la volaille, et dresser des chiens pour la chasse, ou pour leur servir de gardiens; mais ils craignent que les cris de ces animaux, et sur-tout le chant du coq, qu'on peut entendre de très-loin dans la forêt, ne fassent découvrir le lieu de leur retraite.

Les rebelles de cet établissement, paroissant dispersés ou battus, le colonel Fourgeoud s'occupa de détruire la moisson qui l'environnoit. Je reçus l'ordre de commencer cette dévastation, avec quatre-vingts soldats de marine et vingt chasseurs. En conséquence, je fis couper tout le riz, qui croissoit abondamment dans les champs dont j'ai déjà parlé. J'en découvris ensuite un troisième au sud du premier, que j'ordonnai de ravager aussi; et j'en fis mon rapport au colonel Fourgeoud, qui me parut extrêmement satisfait. L'après-midi, le capitaine *Hamel* fut envoyé, avec cinquante soldats de marine et trente chasseurs nègres, pour reconnoître les lieux derrière la ville, et découvrir, s'il étoit possible, comment fesoient

les rebelles, pour passer et repasser en tout sens un marais, dont nous ignorions la profondeur, et à travers lequel nous ne pouvions les poursuivre. Cet officier apperçut, à la fin, une espèce de pont flottant, caché parmi des racines, et fait de bois de *mauricy*; mais construit de telle sorte, qu'il ne pouvoit y passer qu'un seul homme de front. Quelques rebelles y étoient assis à califourchon, pour en défendre le passage. Dès qu'ils apperçurent le détachement, ils firent feu sur lui : les chasseurs bientôt leur ripostèrent, et leur tuèrent un homme, que ses camarades enlevèrent.

Le lendemain matin, 22, notre commandant fit partir un autre détachement, dont je fesois partie, avec ordre de passer le pont, et, à tout hasard, d'aller à la découverte. Personne ne s'étant opposé à notre marche, nous traversâmes ce pont, ou plutôt, nous rampâmes sur les arbres flottans dont il étoit composé; ensuite, nous fûmes dans un champ de forme oblongue, planté de manioque et d'ignames, au milieu duquel étoient une trentaine de maisons, en ce moment désertes, et qui restoient seules d'un ancien établissement de rebelles, ap-

pelé *Cofaay*. Afin de mieux examiner les lieux, nous nous séparâmes en trois divisions dans cette campagne : la première, pour marcher au nord; la seconde, au nord-ouest, et la troisième, à l'ouest. Ici, nous découvrîmes, à notre grande surprise, que le motif des rebelles, pour crier, chanter et faire des décharges de mousqueterie, dans la nuit du 20, étoit, non-seulement de couvrir la retraite de leurs amis, en défendant le passage, mais de nous empêcher aussi, par ce bruit violent et soutenu, de nous appercevoir que la plus grande partie d'entr'eux étoient occupés, hommes, femmes et enfans, à faire des *warimbos* ou paniers, et à les remplir du plus beau riz, de cassave et de racines d'ignames, pour subsister pendant leur fuite.

C'étoit là certainement une conduite très-habile dans un peuple sauvage, que nous affections de mépriser : elle eût fait honneur à tout commandant européen, et les nations les plus civilisées l'ont peut-être rarement surpassée.

CHAPITRE XXI.

Pourpier sauvage. — Calebassier. — Escarmouche. — Scène de tendresse fraternelle. — Les Troupes retournent à Barbacoeba. — Plan de l'Action. — Esclave tué par le serpent Oroucoukou.

Le colonel Fourgeoud, se voyant ainsi bravé par un nègre, ne put contenir plus long-temps son dépit, et jura qu'il poursuivroit Bonny, fût-ce au bout du monde. Toutes nos munitions de guerre et de bouche étoient cependant épuisées; et quand elles ne l'eussent pas été, c'étoit certainement une vaine entreprise, que de tenter d'atteindre l'ennemi. Notre commandant, néanmoins, persista dans cet impraticable projet; il envoya donc à Barbacoeba un détachement, commandé par le capitaine Bolts, et composé de cent soldats de marine, de trente chasseurs et d'un bon nombre d'esclaves, chargés de rapporter de ce poste des munitions de guerre, et des provisions de bouche pour une semaine. En même temps, il ne fit distribuer qu'une demi-ration aux

troupes qui restoient, et il engagea les soldats à suppléer à ce défaut de nourriture suffisante, en cueillant du riz, des pois d'angole, et en arrachant du manioque, qu'ils devoient préparer comme ils le pourroient mieux. Les officiers ne furent pas autrement traités. C'étoit vraiment une chose curieuse que de voir une vingtaine de nous, occupés, comme autant d'apothicaires, à battre le riz chacun dans une espèce de mortier, taillé, par les rebelles, dans un tronc d'arbre, nommé *cœur-rouge*, comme l'unique moyen de le séparer de son enveloppe. Un tel travail étoit cependant fort pénible; la sueur nous découloit de tout le corps, de même que si nous sortions du bain; et dans ce moment, où il nous falloit quelque boisson forte, nous n'avions que de l'eau.

Nous eûmes le bonheur de trouver parmi d'autres végétaux, une grande quantité de pourpier sauvage qui ne diffère du commun qu'en ce qu'il croît plus près de terre et que ses feuilles sont plus petites et d'un vert plus sombre. On peut en manger librement, soit en salade, soit à l'étouffée; il fait une nourriture agréable et rafraîchissante; et c'est, de plus, un excellent antidote contre le scorbut.

Nous trouvâmes aussi un grand nombre de calebassiers, dont les fruits sont très-utiles aux naturels du pays. Le calebassier croît à la hauteur d'un pommier ordinaire. Ses feuilles sont épaisses et pointues. La forme et la grosseur de ses fruits varient infiniment; quelques-uns sont ovales, d'autres coniques, ceux-là ronds, et souvent ils ont de dix à douze pouces de diamètre. L'écorce est dure, polie et couverte d'une épiderme ou d'une peau brillante, qui devient brune lorsque la calebasse ou gourde est sèche. La pulpe est une substance moelleuse, qu'on peut enlever avec un couteau crochu. Les calebasses servent de poudrières, de bouteilles, de bassins et de plats. Rarement je voyageois dans les forêts, sans en avoir une. Les nègres les ornent généralement et gravent sur l'écorce plusieurs lignes bizarres; quelquefois même ils en remplissent les intervalles avec de la craie, ce qui fait un assez agréable effet (1).

(1) Les Indiens polissent la surface extérieure de ces fruits vidés et desséchés, et l'émaillent agréablement avec du roucou et autres belles couleurs apprêtées dans de la gomme d'acajou. Leurs dessins, à la sauvage, sont assez justes pour des gens qui ne font

Les chasseurs étant allés à la découverte, en revinrent dans l'après-midi du 23, et rapportèrent qu'ils avoient détruit la récolte d'un autre champ de riz, situé au nord-est. Cette nouvelle plut fort au colonel ; mais lorsque sur le soir, je lui dis que je voyois à quelque

usage ni de règles, ni de compas. On voit quelquefois de ces ouvrages dans les cabinets des curieux.

Les habitans des lieux où croît le calebassier regardent la pulpe de son fruit comme une panacée pour un grand nombre de maladies et d'accidens. Ils l'emploient contre l'hydropisie, la diarrhée, et dans les chutes, les contusions, les coups de soleil, les maux de tête, même pour guérir les brûlures. Ils en retirent une liqueur semblable à notre limonade. Aujourd'hui, l'on est dans l'usage de faire bouillir cette pulpe, d'en passer la décoction par un linge, ensuite de la mêler avec du sucre, et d'en former un sirop laxatif, dont on fait grand usage aux îles, pour faire vider le sang caillé : ce sirop devient commun actuellement en France, où on l'emploie pour la poitrine. Il est connu sous le nom de *sirop de calebasse*.

Miller nous apprend qu'on a cultivé, par curiosité et avec succès, en Europe, le *calebassier* d'Amérique, dans une serre d'une chaleur tempérée ; cet arbre demande une terre légère, et de fréquens arrosemens. On le multiplie de rejetons et de graines fraîches. (*Dict. d'Hist. Nat.*)

distance, plusieurs nègres armés qui s'avançoient, il pâlit et s'écria, *Nous sommes perdus !* A l'instant même il ordonna à toutes les troupes de prendre les armes. Après quelques minutes, ces nègres furent assez près pour qu'on pût les distinguer, et nous en reconnûmes plusieurs qui étoient portés dans leurs hamacs. Le colonel Fourgeoud s'écria de nouveau : « Nous n'en sommes pas moins ruinés, quoique ce ne soit pas l'ennemi : c'est le capitaine Bolts, qui a été battu et qui revient avec son détachement. » Il disoit exactement la vérité. Ce malheureux officier n'eut pas plutôt remis ses blessés aux mains des chirurgiens, qu'il fit son rapport : il déclara qu'étant entré dans le fatal marais où le capitaine Meyland avoit été défait, il s'étoit vu attaqué par l'ennemi, posté sur le rivage opposé ; que celui-ci, sans s'attacher à aucun européen, avoit fait un terrible carnage des chasseurs nègres ; qu'un des capitaines de ces braves gens, nommé *Valentin*, avoit été renversé au moment où il sonnoit du cor, pour animer les soldats et qu'il étoit mortellement blessé dans cinq endroits différens. Le capitaine *Avantage*, frère de Valentin, le voyant dans cet état funeste, donna

des marques de la plus vive tendresse, et de la plus touchante sensibilité. Il se jeta a genoux à côté de son frère, il se pencha sur ses blessures, dont il suça tout le sang; il lui fit le serment de venger sa mort sur leurs ennemis, et il lui dit enfin qu'il espéroit après qu'il auroit péri lui-même, le revoir dans un lieu plus heureux.

Le colonel Fourgeoud reconnut alors que les rebelles avoient tenu leur promesse de massacrer les chasseurs. Le capitaine Bolts rapporta aussi que quelques-uns des premiers, après avoir fait feu sur les siens, du haut des palmiers, en descendoient avec la plus étonnante agilité et qu'ils disparoissoient ensuite, tandis que les chasseurs écumoient de rage et brûloient de poursuivre leurs ennemis à travers le feuillage.

Notre chef s'apperçut alors de l'absurdité de son plan. Loin d'être en état d'en achever l'exécution, ses troupes et lui couroient le risque d'une destruction totale. Il n'avoit laissé dans son camp, ni provisions, ni munitions, et d'ailleurs, toute communication étoit interceptée : il s'occupa donc sérieusement des moyens d'assurer sa retraite. Les murmures réitérés des troupes le pressoient

vivement de prendre ce parti ; et vraiment elles étoient horriblement harassées, par des fatigues journalières et des veilles continuelles. On pouvoit dire de nos soldats : —

« Qu'*ils* erroient dans des déserts sauvages » sans y trouver un seul abri. »

Le 24, un détachement de cent quarante hommes, commandé par deux officiers de l'état-major, eut ordre d'achever la destruction des récoltes qu'il trouveroit dans le voisinage de l'ancien établissement nommé *Cofaay* : j'en étois encore. Nous eûmes bientôt fait cette opération, et nous retirâmes du marais plusieurs ustensiles, tels que des bouilloires, des pots de fer et des poêles. Les rebelles avoient pillé ces meubles dans quelques plantations, et ils les avoient jetés dans l'eau pour nous les soustraire, dans l'intention, sans doute, de les repêcher quand nous aurions quitté *Gado Saby*.

Notre détachement revint dans l'après-midi, et nous levâmes immédiatement le camp, pour commencer notre retraite sur Barbacoeba. Le colonel Bourgeoud donna en ce moment une preuve de bien mauvaise politique, que quelques personnes qualifièrent même plus durement. Le soir, comme

nous entrions dans le marais de funeste présage, il saisit un des caissons vides, il y jeta un hamac, et le porta devant lui en place de bouclier, en criant à ses soldats : *Sauve qui peut !* A ces mots, un wallon, nommé *Mattow*, s'arrêta et lui dit : « Mon colonel, » il n'y en a pas beaucoup parmi nous, qui » puissent, et moins encore, je pense, qui » veulent suivre votre exemple. Laissez-là » votre bouclier, et n'intimidez pas vos » soldats. Un brave homme en fait d'autres. » Suivez donc *Mattow*, et ne craignez rien ». Cet intrépide militaire découvre aussitôt sa poitrine, et la baïonnette en avant, il monte le premier au rivage opposé. Un tel exemple fut suivi, et nous passâmes le marais sans obtacle. L'acte de courage de ce soldat fut depuis récompensé par le grade de sergent. Je dois observer ici que les wallons que nous avions avec nous, montrèrent une grande bravoure, et furent à tous égards, d'excellens soldats. Le soir nous campâmes à la même place où nous avions passé la nuit avant l'action : le temps étoit des plus mauvais, et la pluie tomboit à verse.

Le 25, de très-grand matin, nous continuâmes notre marche ; mais du moins la route

étoit frayée devant nous. Le lendemain vers le soir, nous gagnâmes Barbacoeba, le lieu de notre rendez-vous général, dans l'état le plus déplorable. Toute la troupe se trouvoit épuisée de fatigue au dernier point ; quelques soldats étoient presque affamés, et d'autres très-dangereusement blessés. Les malheureux esclaves étoient tous employés à porter les malades ou les boiteux dans leurs hamacs, tandis qu'eux-mêmes avoient peine à se soutenir. — Tel fut le résultat de la prise de *Gado Saby*. Cependant, si nous ne fîmes ni prisonniers, ni butin, dans cette expédition, nous n'en rendîmes pas moins un service essentiel à la colonie, en détruisant cet asyle des rebelles qui, comme je l'ai dit, une fois chassés d'un établissement, n'y revenoient jamais. Je pourrois même ajouter que notre victoire étoit presque décisive : car si l'on excepte la démolition de quelques plantations, ce que les rebelles ne firent que par esprit de vengeance et pour trouver à subsister à l'instant, ils étoient si déconcertés, et frappés d'une terreur si vive, que depuis cette époque, leurs dévastations, certainement, furent bien moins fréquentes, et que bientôt après, ils s'enfoncèrent si loin dans les

les forêts, qu'il leur fut impossible de commettre de grands ravages, ni de débaucher les esclaves des habitations.

Pour faire mieux connoître les manœuvres habiles des nègres que nous combattions, je joins ici un plan de l'établissement extraordinaire de *Gado Saby*, ainsi que de nos différentes positions après avoir quitté notre camp sur les bords de la Cottica. (*Voy. pl.* XXXIII.)

Les numéros 1, 2, 3, indiquent le rendez-vous général de Barbacoeba, et les campemens des deux nuits qui ont suivi notre départ de ce poste.

Le n°. 4 indique le lieu où nous entendîmes la fusillade et les cris des rebelles, dans la nuit du 17.

Le n°. 5, le lieu où les chasseurs nègres nous joignirent.

Le n°. 6, le lieu où nous campâmes la nuit qui précéda le combat.

Le n°. 7, le rivage du marais du côté où fut défait le détachement du capitaine Meyland.

Le n°. 8, le poste avancé des rebelles, d'où partirent les premiers coups de fusil.

Le n°. 9, la plaine ensemencée de riz et

de bled d'Inde, dans laquelle nous entrâmes sans opposition.

Le n°. 10, le passage ou défilé, dans lequel le feu commença.

Le n°. 11, la belle plaine ensemencée de riz, dans laquelle le combat dura plus de quarante minutes.

Le n°. 12, la ville de *Gado Saby*, en flammes, et vue à quelque distance.

Le n°. 13, le lieu d'où les rebelles firent feu sur le camp, et nous parlèrent dans la nuit du 20.

Le n°. 14, l'ancien établissement de Cofaay, avec le pont flottant, qui favorisa la retraite des rebelles.

Le n°. 15, les campagnes plantées de manioque, d'ignames et de bananiers, qui furent dévastées à différentes époques.

Le n°. 16, la campagne ensemencée de riz, découverte et dévastée par le capitaine Stedman.

Le n°. 17, la récolte détruite par les chasseurs, le 23.

Le n°. 18, le marais qui entouroit l'établissement.

Le n°. 19, la fondrière, ou le *biry-biry* adjacent.

Le n°. 20, la forêt.

Ayant d'abord décrit la manière dont nous élevions nos huttes, j'ajouterai ici un petit plan de celle dont nous les placions pendant nos campemens, dans les forêts de la Guiane. Nos camps étoient généralement de forme triangulaire, comme plus sûre et plus facile pour défendre, en cas de surprise, nos munitions de guerre et de bouche; mais la disposition du terrain ne le permettoit pas toujours, et alors notre camp étoit carré, oblong ou circulaire, etc. Dans ce plan même,

Le n°. 1 indique la hutte ou l'abri du colonel Fourgeoud, ou de l'officier commandant, qui étoit toujours au milieu, et devant laquelle on plaçoit une sentinelle.

Le n°. 2, les huttes de tous les autres officiers, formant un petit triangle et environnant celle du commandant en chef.

Le n°. 3, les angles extérieurs du triangle, formés par les huttes des soldats en trois divisions, c'est-à-dire, le corps principal, l'avant-garde et l'arrière-garde, avec des sentinelles placées à des distances convenables.

Le n°. 4, les caissons de munitions de

guerre et de bouche, et les médicamens, près desquels étoit une sentinelle.

Le n°. 5, les feux placés derrière chaque division, pour préparer les vivres, et autour desquels les esclaves étoient couchés à terre.

Le n°. 6, un taillis de lataniers, coupés pour élever les huttes ou abris.

Le n°. 7, un petit ruisseau, ou une crique qui fournissoit de l'eau aux troupes.

Le n°. 8, la forêt adjacente.

Je reviens maintenant à mon récit, et j'observe que le poste de *Barbacoeba*, loin d'être en état de nous envoyer des vivres, comme notre chef se l'étoit imaginé, put à peine fournir une foible subsistance à nos troupes, qui y arrivèrent affamées. Pendant plusieurs jours, elles ne vécurent que de riz, d'ignames, de pois et de bled de maïs, et furent ensuite presque toutes attaquées d'une dyssenterie violente. Quoique cette espèce de nourriture fortifie les Indiens et les nègres, elle n'est point convenable aux Européens, qui ne peuvent vivre long-temps sans viande : celle-ci, à cette époque, étoit rare à tel point, que les soldats juifs des troupes de la Société, dévoroient tout le porc salé qu'ils pouvoient attraper.

Je continuois, néanmoins, d'être du petit nombre de ceux qui se portoient bien : c'étoit presque un miracle ; car je n'étois pas mieux nourri qu'un autre, vu que j'avois laissé mes provisions particulières dans la plantation *Mocha*. Je m'attendois, à ce moment, à obtenir la permission d'aller les chercher en personne, et cet espoir me soutenoit; mais bientôt le colonel Fourgeoud me tira d'erreur, et me déclara qu'il ne m'épargneroit pas un seul instant de service, tant que je pourrois me tenir sur mes pieds : il me fallut donc attendre l'occasion de les faire venir. Je partageois, en même temps, la médiocre ration d'un soldat avec mon nègre; quelquefois, elle étoit augmentée de choux ou de vers palmistes, ou même de quelques poissons.

Quant aux infortunés esclaves, ils étoient tellement pressés par la faim, qu'ayant tué un singe de l'espèce des *coïatas*, ils le firent bouillir avec la peau, couverte des poils, et les boyaux. Ensuite, ils le retirèrent de la chaudière à moitié cuit : pour se le partager, ils le déchirèrent avec leurs dents, et ils le dévorèrent enfin avec l'avidité des Cannibales. Ils m'en offrirent un

morceau ; mais, malgré ma faim, mon estomac ne pouvoit souffrir un tel gibier.

J'étois soutenu par une forte constitution, par une santé robuste, et par la bonne humeur, sans quoi, j'eusse succombé sous le poids de la misère et de la fatigue, devenues si intolérables alors, que les chasseurs quittèrent, de nouveau, notre camp. M. Winsack, leur conducteur, un des hommes les plus actifs et les plus courageux qui fussent jamais entrés dans les forêts de la Guiane, remit sa commission, comme M. Mongol avoit fait, pendant la première campagne du colonel Fourgeoud sur la Wana-Crique.

Au commencement de septembre, le flux de sang fit de tels ravages dans le camp, que le colonel se vit forcé d'envoyer, sans exception, tous les officiers et soldats malades, non pas se rétablir dans le vaste hôpital de Paramaribo, mais languir et mourir sur les bords des rivières : ceux de son corps se rendirent à Magdenberg, sur la Tempaty-Crique, et ceux des troupes de la Société à Wrydenberg, sur la Cottica.

L'inhumanité du colonel Fourgeoud, envers ses officiers, étoit actuellement montée

si haut, qu'il ne voulut pas même permettre que ceux qui étoient dans un état désespéré, eussent un soldat pour garde, quelque prix qu'ils offrissent de le payer. J'en ai vu plusieurs couchés dans leurs hamacs, suspendus entre deux arbres, et dans un état de saleté dégoûtant, faute de secours. De ce nombre, étoit l'enseigne *Strows*, que le commandant fit ensuite placer dans un bateau découvert, et transporter au Devil's-Harwar, où il mourut. Le colonel lui-même, à la fin, fut attaqué de la cruelle maladie, et sa chère tisanne ne lui servit à rien. Néanmoins, il se rétablit bientôt, en buvant une grande quantité de vin rouge, et en mangeant beaucoup d'épices, dont il manquoit rarement. Le colonel Seybourg employoit aussi le premier de ces préservatifs; mais, comme il prenoit de trop fortes doses, il en perdoit souvent l'usage de la raison. Dans une telle position, et dans un camp qui offroit un aussi déplorable aspect, notre colonel attendoit, cependant, une députation du conseil de Paramaribo, chargée de le complimenter sur sa victoire. En conséquence, il avoit fait construire une hutte élégante, et donné

ordre de lui chercher des moutons et des cochons, pour recevoir les députés; — mais il n'en vint point.

Le 9, on tua ces animaux; et, pour la première fois, depuis qu'il commandoit, le colonel fit distribuer, par homme, une livre de viande avec les os; mais le nombre de soldats qui pouvoient profiter de cette générosité, étoit bien foible en ce moment.

Le lendemain, nous vîmes arriver un renfort de cent hommes qui venoient de Magdembourg sur la Comewine; et le poste de Wrydenbough, nous en envoya à-peu-près autant, des troupes de la Société. Ceux-ci nous confirmèrent la nouvelle de la mort de l'enseigne Strows, et nous apprirent celle d'un grand nombre de simples soldats qui avoient assisté à la prise de Gado Saby, et qui avoient expiré dans les barques même, pendant qu'on les transportoit à Barbacoeba.

On reçut avis en même temps, que les rebelles que nous avions défaits, venoient de passer la Cottica au-dessus de la Patamaca-Crique, pour exercer immédiatement leur ravages à l'ouest. Aussitôt on dépêcha par eau, cinquante hommes commandés par un capitaine, pour reconnoître les bords près

de la Pininbourgh-Crique. Ce détachement revint le 8, et confirma l'avis. Notre infatigable chef se détermina donc à poursuivre de nouveau les rebelles; mais les esclaves qui portoient nos munitions, n'ayant plus que la peau sur les os, avoient été renvoyés à leurs maîtres; ceux-ci devoient les faire remplacer par d'autres qui n'étoient pas encore arrivés.

Le 9, on vendit à crédit et à l'encan, les effets de l'enseigne Strows. Les malheureux soldats empressés de se procurer quelques rafraîchissemens et quelques habits, payèrent ce qu'ils achetèrent, sept fois sa valeur; et cette dette infame leur fut retenue. J'en ai vu un donner cinq schellings (environ six francs), d'une livre de tabac en poudre, qui n'en valoit pas la dixième partie. Le même, paya une paire de mauvais souliers au double de leur valeur première. Une paire de poulets maigres fut adjugée au prix d'une guinée, pour un malade. Ces malheureux se dépouillèrent ainsi de leurs petites épargnes pour lesquelles ils avoient prodigué leur sang et leurs peines, tandis qu'on eût pu prévenir le besoin pressant qui les y forçoit, en leur donnant seulement ce qui leur étoit dû.

Un soldat de marine, dans la chaleur de son ressentiment, jura alors que certainement il tueroit le colonel Fourgeoud quand il en trouveroit l'occasion. Un témoin l'entendit, mais je l'engageai, d'après l'expression du repentir du coupable, à ne pas déposer contre lui : ainsi donc je lui sauvai la vie qu'il eût perdue par la corde.

Tout le monde heureusement ne possède pas cette grande insensibilité de notre colonel, car ce même jour, la bonne madame Godefroy envoya une barge, chargée d'un bœuf gras, d'oranges et de bananes, pour les pauvres soldats, et qui furent en conséquence, partagés entr'eux. Le soir de ce jour, je reçus aussi de petites provisions et quelques bouteilles de vin de Porto, que m'envoyoit Joanna. Elle en avoit fait partir une plus grande quantité, mais on m'en avoit volé, et il s'en étoit gâté. Pour cette fois, je ne donnai rien au colonel.

Quand je parle de provisions, reçues en pareil cas, il n'est question que de sucre, de thé, de café, de biscuit de Boston, d'un fromage, de rhum, d'un jambon, ou de quelques salaisons, le tout en petite quantité, car un seul esclave ne pouvoit porter une

charge plus forte dans les forêts, et il ne nous étoit pas permis d'en employer deux. Au nombre des choses nécessaires, on comptoit aussi des chemises, des bas, des souliers; mais ces deux derniers articles m'étoient inutiles, depuis que j'avois pris l'habitude de marcher nu-pieds. Il y avoit déjà deux ans que je suivois cette coutume : je m'en trouvois à merveille, et m'en félicitois, surtout lorsque je voyois mes malheureux compagnons, les jambes et les pieds déchirés et tout couverts d'ulcères.

Le 12, les nouveaux esclaves étant arrivés, on se prépara à poursuivre les rebelles le lendemain, et en dirigeant notre marche vers le poste nommé *Jérusalem*, dont j'ai parlé quand je commandois les funestes expéditions de la Cottica supérieure. Le 13, on y envoya, par eau, les munitions et les bagages, en les faisant escorter par les officiers et les soldats malades. Nous levâmes donc le camp et nous quittâmes Barbacoeba pour rentrer dans les bois, en marchant au sud et au sud-est pendant toute la première journée ; nous passâmes la nuit sur le rivage opposé à la Cassipory-Crique, où nous campâmes.

Les malheureux esclaves essuyèrent dans cette marche, une persécution cruelle. A moitié affamés, ils étoient non-seulement chargés d'énormes fardeaux, mais tout individu de mauvaise humeur se permettoit impunément de les frapper encore. Je vis, par exemple, le favori du colonel, le nègre Gousary, en renverser un, parce qu'il ne soulevoit pas sa charge assez vîte; le chef lui-même lui en fit ensuite autant, parce qu'il la prenoit trop tôt: le malheureux esclave ne sachant que faire, s'écria d'un ton lamentable, *ô massera Jesus Christus* ! Et alors un enthousiaste le jeta de nouveau à terre, pour avoir osé profaner un nom dont il connoissoit peu la sainteté.

Pendant la marche de ce jour, un grand troupeau de cochons sauvages passa dans notre ligne. Les soldats en tuèrent plusieurs à coups de sabre et de baïonnette, mais non autrement, car le colonel avoit défendu de tirer un seul coup de fusil. On les découpa; et cette viande qui fut partagée à l'instant, fit grand plaisir à tous. Je ne puis m'empêcher de remarquer encore, et comme une chose singulière, que si le premier de ces animaux ou leur conducteur, passe ou se

jette quelque part, les autres le suivent stupidement, espérant échapper au danger comme lui; ce qui, au contraire, les livre souvent à leurs ennemis.

Le 14, nous marchâmes au sud-ouest, jusqu'à midi que nous arrivâmes à Jérusalem où l'avant-garde étoit depuis une heure. Nous étions tout trempés et tout couverts de boue. Plusieurs soldats tombèrent sur des racines d'arbres, ou de larges pierres, ce qui leur occasionna des ruptures. A ma grande surprise, nous trouvâmes ici le même M. *Winsack*, dont j'ai parlé ci-dessus, qui étoit à la tête de cent autres chasseurs. Il avoit entendu dire que les rebelles avoient passé la Cottica supérieure, et le gouverneur l'avoit engagé à reprendre son commandement: ainsi donc, il offrit de nouveau ses services au colonel Fourgeoud qui fut très-heureux de les accepter.

Notre camp étant presqu'entièrement placé sur un terrain couvert d'herbes longues et fortes, un des esclaves fut malheureusement piqué au pied par un petit serpent, nommé *oroucoukou* (1) à Surinam, à cause de sa

(1) Stedman dit dans une note, à cette occasion, qu'il croit que ce serpent est de la même espèce

couleur qui est celle d'une chouette. En moins d'une minute, la jambe de cet homme commença à s'enfler; ensuite il ressentit des douleurs cruelles, et tomba bientôt dans des convulsions. Un de ses camarades ayant tué le serpent, fit avaler au blessé le fiel de l'animal, mêlé dans la moitié d'un verre d'eau-de-vie que je lui donnai. Alors (peut-être n'étoit-ce qu'une vraie idée) il sembla un peu soulagé : mais l'accès revint bien vîte, avec une violence extrême, et l'infortuné fut à l'instant envoyé à la plantation

que celui dont parle le docteur Bancroft qui, d'après les Indiens, le nomme le petit *labarra*, et dont voici la description :

« Le petit *labarra* est à-peu-près de quatorze pieds de long, et de la grosseur d'un tuyau de plume d'un cygne ordinaire. Il est couvert de petites écailles éclatantes d'un brun sombre et diversifié de taches blanches. Sa queue est petite et pointue, sa tête un peu plate et plus grosse que le reste du corps. Un malheureux événement arrivé dernièrement dans la plantation de la *Conception*, situé dans la colonie de *Demerary*, démontre la violence du venin de ce serpent. Celui qui en éprouva les funestes effets, étoit un nègre esclave, charpentier de son métier. Étant à son ouvrage, et voulant retourner une pièce de bois, un serpent de cette espèce, caché dessous,

de son maître, où il mourut. J'ai souvent ouï dire que le fiel de couleuvre extérieurement administré, dans ce cas, est très-efficace. On peut même lire dans le *Grand Magasin*, au mois d'avril 1758, une lettre datée du 24 mars et signée J. H. dans laquelle l'auteur traite systématiquement de la manière d'appliquer ce remède. Mais je laisse aux gens de l'art à entrer dans ces détails et je me contenterai d'observer en général, que plus le serpent est petit, du moins dans la Guiane, et plus le venin est fatal.

le mordit à l'index de la main droite. L'effet du poison fut des plus rapides. Le nègre à peine avoit eu le temps de tuer le serpent, que ses membres ne pouvant plus le soutenir, il tomba à terre et mourut en moins de cinq minutes. Le sang qui venoit d'éprouver une dissolution si prompte, sortit des artères, et fit paroître des taches de pourpre sur toutes les parties extérieures du corps. L'hémorragie s'ensuivit aussi, et elle eut lieu par le nez, les oreilles et la bouche, etc. Je n'ai pas été témoin de ce fait, mais je le rapporte d'après des personnes dont la véracité ne peut être révoquée en doute, et qui étoient présentes quand il se passa. »

L'autre serpent dont Stedman parle ci-dessous, paroît être le *cenco*, et avoir aussi des rapports avec celui-ci.

C'est ce que *Thompson* dépeint avec tant de justesse et de force :

« Mais le plus cruel, quoique le plus » petit de tous, c'est toujours ce ministre » de la mort, qui, caché dans l'ombre, épie » sa victime, et lui lance un subtil poison, » long-temps recuit dans ses veines, qui, » rapide comme l'éclair, arrête le cours de » la vie. »

Dans cette même savanne, un des chasseurs tua aussi un autre animal de ce genre nommé le *fouet serpent*, parce qu'il ressemble à un fouet. A peine plus gros qu'une plume de cygne, il est de la longueur de cinq pieds. Il a le ventre blanc et le dos couleur de plomb : je ne connois pas les effets de sa piqûre. Les nègres m'ont dit, mais je ne l'ai pas vu, qu'il peut avec sa queue, donner un coup très-fort.

Je ne dois pas passer sous silence un animal amphibie que les nègres tuèrent aussi ce même soir, et qu'ils nomment *cabiai* (1). C'est une espèce de cochon d'eau, de la même forme que l'animal terrestre de ce nom. Il est couvert de soies grises, et armé

(1) On en trouve une description, sous ce nom, dans le *Dict. d'Hist. Nat.*

de

de très-fortes dents : il n'a pas de queue. Chacun de ses pieds est partagé en trois doigts, avec une membrane comme celle des canards. On prétend que cet animal ne vient au rivage que pendant la nuit, et qu'il s'y nourrit d'herbes et d'autres végétaux. Sa chair est bonne à manger, dit-on, mais je n'en ai pas goûté.

Le 16, le colonel Fourgeoud envoya deux détachemens considérables à la découverte. Le premier étoit de cent hommes, et commandé par le lieutenant-colonel de Borgnes; il avoit ordre de se porter du côté de la Wana Crique, sur la Cormoetibo supérieure. Le second étoit du même nombre et commandé par le colonel Seybourg; il avoit ordre aussi de marcher vers la crique de Pinenbourg, sur la haute Cottica. Celui-ci revint vers minuit, avec deux canots qu'il avoit trouvés halés au rivage, de l'autre côté de la rivière, un peu au-dessous de la *Claas-Crique*. Son rapport nous convainquit de la marche des rebelles, qui n'avoient fait descendre leurs canots vides, que pour les renvoyer chargés de butin. En conséquence de cet avis, on fit immédiatement les préparatifs nécessaires pour les poursuivre vive-

ment. Notre vieux commandant ne montra jamais plus de vigueur que dans ce moment. Il jura qu'il se vengeroit de tous les rebelles, *coûte qui coûte.*

« S'ils pénètrent jusqu'aux enfers, je sau-
» rai les y poursuivre. »

« S'ils montent jusqu'aux cieux, je les en
» ferai descendre. »

Mais on verra, dans le chapitre suivant, si l'habileté de notre général étoit égale à celle de *Bonny.*

CHAPITRE XXII.

Espèce particulière de Fourmis. — Noix d'Acajou.—Pomme d'Éta.—Alarme sur la Pereca. — Embuscade. — Étrange effet causé par une chauve-souris. — L'Oppossum. — L'Agouti et le Paca. — Le Dattier. — Les troupes retournent à la Cormoetibo-Crique.

Le 19 septembre 1775, un moment avant le lever du soleil, le colonel Seybourg se mit en marche à la tête de cent soldats de marine et de quarante chasseurs. Cet officier me fit l'honneur de me choisir pour l'accompagner; et, contrairement à sa conduite précédente, il fut très-poli envers moi, sans que je pusse savoir quelle étoit la cause d'un tel changement.

Après avoir passé la Cormoetibo-Crique, nous allâmes au sud-ouest par sud, jusqu'à la Cottica, sur les bords de laquelle nous campâmes. Nous ne vîmes rien de remarquable, le premier jour de notre marche, qu'un grand nombre de fourmis d'un pouce

au moins de longueur et parfaitement noires. Les insectes de cette espèce-ci, dépouillent un arbre de ses feuilles en très-peu de temps; et ils les découpent en petits morceaux de la forme d'une pièce de six sous (à-peu-près de celle d'une pièce de douze sous de France), pour les emporter sous terre. Il étoit fort plaisant de voir cette armée de fourmis, chacune avec son morceau de feuille verte, suivre perpétuellement la même route. On est tellement porté à croire le merveilleux, que quelques personnes ont prétendu que cette dévastation se fesoit au profit d'un serpent aveugle. La vérité est, que ces feuilles servent de nourriture aux petits des fourmis qui n'ont pas encore la force de s'en procurer eux-mêmes, et qui, quelquefois, sont logés en terre à six pieds de profondeur. Mademoiselle de Mérian dit que quelques-uns de ces insectes se forment en chaîne d'une branche à l'autre; et que tout le corps d'armée passe ensuite sur ces ponts temporaires. Elle prétend aussi qu'une fois par an, cette même armée va de maison en maison, et qu'elle y tue toute la vermine qu'elle y trouve: mais je suis forcé d'avouer que je n'ai eu connoissance d'aucun de ces faits sur

les lieux: tout ce que je puis assurer, c'est que la piqûre des fourmis de cette espèce, est presqu'aussi douloureuse que celle de la fourmi de feu que j'ai déjà décrite.

Le lendemain, nous côtoyâmes les bords de la Cottica, jusqu'à ce que nous fûmes dans les environs de la Claas-Crique (celle que j'avois passée à la nage, mon sabre dans mes dents), où nous suspendîmes nos hamacs. On m'envoya ensuite en détachement avec quelques chasseurs, pour nous tenir en embuscade à l'embouchure de la Wana-Crique, jusqu'à la nuit. Tout ce que je découvris ici, ce fut que ces mêmes chasseurs, croyoient, comme les rebelles, que leurs amulettes ou *obias* les rendoient invulnérables. Ils me dirent que les derniers les obtenoient de leurs prêtres; et qu'eux-mêmes les achetoient de *Graman-Quacy*, vieux nègre fort célèbre et des plus rusés, dont je parlerai particulièrement dans une place plus convenable. — « Quand je leur demandai comment il se » fesoit que quelqu'un d'entr'eux, ou de » leurs invulnérables adversaires fût tué; » ils me répondirent: « C'est parce que comme » vous, massera, il n'a pas de foi à son » amulette ou son *obia* ». Ce trait d'habi-

leté de Quacy, produisit cependant le bon effet de faire de ses compatriotes, des soldats si déterminés, que j'étois souvent surpris de leur bravoure extrême ; et cette imposture, outre beaucoup de respects et de vénération, valut à son auteur une aisance peu commune dans un nègre, à Surinam.

Je vis flotter sur l'eau, à l'embouchure de cette crique, une grande quantité de noix d'acajou. J'ajouterai à la description que j'en ai déjà donnée, que la noix de ce nom se forme à l'extrémité d'une grosse poire ; et que celle-ci croît sur un arbre de grosseur moyenne qui a l'écorce grise et des feuilles épaisses et larges. On peut transporter cette excellente noix dans toutes les parties du globe ; car elle se conserve pendant un espace de temps considérable : quelques auteurs la nomment *anacardium occidentale.* Il sort de l'arbre une gomme transparente qui, dissoute dans l'eau, a la consistance de la glu.

Je goûtai aussi dans ce même lieu de la pomme d'*éta*, que les nègres aiment passionnément. L'arbre qui la produit, est une espèce de palmier à larges feuilles, mais qui est d'une grosseur moindre que celle du *mauricy*, ou du palmiste de montagne.

Ses fruits sont ronds, et croissent en régimes considérables, de la même manière que des grappes de raisin : au milieu de chaque pomme, est une noix dure qui renferme une amande, et qui est couverte, sur une épaisseur d'un demi-pouce, d'une pulpe de couleur d'orange, d'un acide des plus agréables. On cueille ces noix rarement; on attend que les pommes tombent de maturité. Les Indiens les font infuser dans l'eau; et, par cette macération, ils en retirent un breuvage aussi délicieux que sain.

Le colonel Fourgeoud nous ayant dépêché, par eau, un exprès qui arriva le 21, et nous apprit que les canons d'alarme (1) s'étoient fait entendre du côté de la Pereca, nous passâmes à l'instant la Cottica, sur le bord occidental de laquelle les chasseurs et quelques soldats de marine avoient ordre de se tenir en embuscade, dans l'espoir de couper la retraite aux rebelles, quand ils repasseroient cette rivière avec leur butin.

(1) On les tiroit à l'approche du danger ; les plantations voisines répétoient régulièrement les coups ; l'alarme se répandoit aussitôt de chaque côté de la rivière, et les secours partoient de toutes parts. (*Note de l'Auteur.*)

La même après-midi, on vit un nègre rebelle, portant un panier vert, qui ayant senti la fumée du tabac, s'arrêta tout-à-coup, et retourna sur ses pas. Un chasseur et moi, nous fîmes feu à l'instant sur lui : nous ne l'atteignîmes pas; mais son panier tomba. Nous y trouvâmes une douzaine de belles serviettes, un chapeau retroussé, à gance d'or, et deux jupons de superbe toile des Indes. Je pris ceux-ci, et laissai le reste à mon compagnon.

A la nouvelle du danger que couroient les plantations de la Pereca, les chasseurs nègres se portèrent en avant avec un empressement extrême; et, quelques instans après leur départ, je priai le colonel Seybourg de me permettre de les suivre. Cet officier, ayant demandé des hommes de bonne volonté, il s'en présenta un grand nombre; mais il n'en choisit que quatre, et je fus de ceux-ci. Ayant marché à travers les épines et les lianes, jointes ensemble comme des filets, et qui me déchirèrent les pieds d'une terrible manière, je rejoignis le détachement, à la distance d'un mille du camp. Peu de temps après, nous découvrîmes treize huttes toutes nouvelles, et

nous conjecturâmes que les rebelles avoient passé dans ce lieu depuis peu. En conséquence, je dépêchai un exprès au colonel Seybourg, pour lui en donner avis, et je sollicitois l'ordre, pour les chasseurs et pour moi, de marcher vers la Pereca, sans délai; mais sa réponse fut péremptoire, et portoit de nous rendre tous, à l'instant, près de lui. Nous retournâmes donc sur nos pas; ce qui nous chagrina fort : les nègres-soldats, sur-tout, étoient très-mécontens, et fesoient mille remarques piquantes.

A notre arrivée au camp, nous y trouvâmes un renfort qui venoit du poste de Jérusalem. Il consistoit en soixante hommes, tant noirs que blancs, et nous apportoit l'ordre positif de lever le camp pour marcher le *lendemain* matin vers la Pereca. Toute cette nuit, un détachement très-fort se tint en embuscade.

Chacun fut prêt le jour suivant au lever du soleil, et toutefois nous ne quittâmes notre campement que fort tard. Pendant cet inexplicable délai, nous apprîmes qu'on avoit vu passer la rivière à un canot, dans lequel étoit un nègre seul. C'étoit probablement ce pauvre malheureux sur qui j'avois tiré la veille.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici une circonstance assez singulière. Me réveillant à quatre heures du matin, je fus extrêmement effrayé de me trouver couché dans du sang coagulé, quoique cependant je ne ressentisse aucune douleur. Je me levai précipitamment, et courus trouver le chirurgien, un brandon à la main; ce sang, ce flambeau, ma pâleur, mes cheveux coupés, mes vêtemens en désordre, pouvoient lui suggérer cette question.

« Est-tu un être vivant, ou un spectre » sorti des tombeaux? Est-tu enveloppé de » l'air pur du ciel, ou des exhalaisons de » l'enfer » (1).

Tout le mystère étoit que j'avois été mordu ou piqué par le *vampire*, ou le *spectre de la Guiane*, qu'on appelle aussi le *chien-volant* de la nouvelle Espagne, et que les Espagnols nomment *perro-volador*. Cet animal n'est autre qu'une chauve-souris d'une forme monstrueuse, qui suce le sang des hommes et des bestiaux, quand ils sont endormis, et quelquefois même jusqu'à leur causer la mort. Comme la manière dont

(1) Traduction de deux vers de la tragédie d'Hamlet.

ces animaux s'y prennent est vraiment étonnante, j'essayerai de la décrire en détail.

Le vampire, quand la personne qu'il veut attaquer est endormie, ce qu'il connoît par instinct, s'abaisse généralement près des pieds. Il y reste supporté par ses énormes ailes, qu'il agite continuellement; et pendant ce temps, il perce le bout du grand orteil, mais le trou qu'il fait est si petit, qu'une tête d'épingle auroit peine à y entrer, et qu'il ne cause pas la moindre douleur. Au moyen de cette ouverture, il continue néanmoins à sucer le sang, jusqu'à ce qu'il soit forcé de regorger. Il recommence ensuite et continue ainsi à sucer et à regorger, tellement qu'il ne peut plus s'envoler que très-difficilement, et que souvent sa victime a passé du sommeil naturel à celui de l'éternité. C'est ordinairement à l'oreille qu'il pique les bestiaux, et toujours quelque part où le sang puisse couler aussitôt; peut-être est-ce à quelque artère. Après qu'on m'eût appliqué des cendres de tabac sur la plaie, comme le remède le plus sûr, je revins me laver, ainsi que mon hamac, au-dessous duquel j'apperçus beaucoup de sang caillé;

le chirurgien l'ayant examiné, jugea que je devois en avoir perdu treize ou quatorze onces pendant la nuit.

J'ai eu occasion depuis de tuer un de ces vampires à qui je trouvai trente-deux pouces et demi d'envergure : on dit qu'il y en a quelques-uns de trois pieds dans la même direction, quoiqu'ils ne ressemblent en rien à ceux de Madagascar. La couleur de celui que je tuai étoit d'un brun sombre presque noir, mais plus clair sous le ventre. Tout son ensemble offroit un aspect vraiment affreux. Mais sa tête sur-tout étoit hideuse : on y voyoit au-dessus du nez une membrane luisante, droite, ridée et terminée en pointe. Ses oreilles étoient longues, rondes et transparentes. Il avoit quatre dents incisives dans la mâchoire supérieure, et six dans la mâchoire inférieure. Je ne lui vis point de queue, mais une peau, au milieu de laquelle étoit un tendon. Chacune de ses ailes avoit quatre doigts, séparés comme ceux des pieds d'un canard (1), et armés de

(1) On trouve dans le quatrième volume de l'*Histoire Naturelle de Buffon*, *pl. 83*, une de ces chauve-souris qui n'a que trois doigts à chaque aile. (*Note de l'Auteur.*)

griffes : on en voyoit encore une autre à l'extrémité de l'endroit où ces mêmes doigts se joignent. Toutes servent à l'animal pour grimper et s'attacher aux arbres, aux rochers, ou aux toits, où il reste suspendu quand il dort.

Un des soldats de marine, ce même jour, prit un *oppossum* ou *sarigue*. Cet animal, en quelques particularités, diffère extrêmement de la description qu'en a donnée le célèbre Buffon. — Par exemple, il est bien plus léger que tous ceux dont parle cet auteur; et il a la queue couverte de poils, au lieu d'écailles. Je le crois, du moins, et si ma vue m'a trompé, je ne suis pas le seul qui, au sujet du même animal, ait été dans ce cas. Linnée, Séba, et M. de Vosmaer, considèrent l'oppossum comme commun à l'ancien et au nouveau continent, tandis qu'il n'habite certainement que l'Amérique. Linnée est aussi dans l'erreur, quand il assure que toutes les chauve-souris ont quatre dents incisives à chaque mâchoire. (*Voy.* Buffon, vol. V. pag. 282.)

Cet oppossum n'étoit que de la taille d'une grosse souris. Il étoit parfaitement noir, excepté sous le ventre, aux pieds et à l'extré-

mité de la queue, qui étoit de couleur de peau de buffle. Au-dessus de chacun de ses yeux, d'ailleurs, assez semblables à ceux du rat, il avoit une tache de cette même couleur. Ses oreilles étoient longues, rondes et transparentes ; ses doigts étoient au nombre de vingt; l'un d'eux, placé derrière, et qui sert de pouce. Il avoit dix ou douze mammelons, auxquels les petits s'attachent, dit-on, aussitôt qu'ils sont nés, et alors ils ne sont pas plus gros que de jeunes escarbots. Mais cet animal n'avoit pas cette poche commune aux autres oppossums. En place, on voyoit deux plis longitudinaux, dans l'intérieur de chaque cuisse, destinés de même que la poche à préserver de toute injure ses petits, qu'aucune torture, pas même le feu, ne peut faire abandonner à la mère. J'ajouterai à cette description, que ces animaux habitent en terre, et grimpent souvent sur les arbres ; mais, que comme les souris, ils se nourrissent de grains, de fruits et de racines. Je différerai de décrire l'autre espèce, jusqu'à ce que le hasard m'en procure l'occasion.

Mademoiselle de Mérian parle d'un oppossum particulier qui, à l'instant du danger,

porte ses petits sur son dos : je n'en ai jamais entendu parler à Surinam, et je suis persuadé que cette espèce n'existe pas.

J'ai déjà dit que par un retard, dont j'ignorois la cause, la matinée étoit fort avancée quand nous quittâmes notre camp. J'étois de l'avant-garde avec les chasseurs et quelques soldats de marine, qui portoient tous sur leur dos des provisions pour neuf jours. Nous n'avions fait encore que bien peu de chemin, quand un des premiers, sonnant du cor, les autres se déployèrent et se couchèrent à plat ventre sur la terre, le fusil bandé, et tous prêts à combattre. Je fis comme eux : mais nous n'eûmes qu'une fausse alarme. C'étoit un cerf qui, en courant, avoit agité le feuillage. Nous nous relevâmes donc, et nous marchâmes dans la vase et dans l'eau, jusqu'à trois heures après-midi, que nous campâmes sur des terres élevées, où l'on ne put avoir de l'eau qu'en creusant un trou ; et celle que nous en tirâmes étoit si bourbeuse, que nous fûmes contraints de la faire passer à travers nos cravattes, ou les manches de nos chemises. Le colonel Seybourg vint ici me trouver, pour m'inviter à souper dans sa hutte, et me traita avec une politesse qui me surprit toujours plus.

Le lendemain, nous continuâmes notre marche, en prenant à l'ouest et au nord-ouest. Nous eûmes de très-fortes ondées, et nous traversâmes une fondrière. Je commandois alors l'arrière-garde, et il me fallut trois heures pour la conduire d'un bord à l'autre. Rien n'étoit plus pénible que cette marche. Les esclaves pliant sous leurs fardeaux, rompoient à chaque instant cette croûte sous laquelle est l'eau. Les soldats de marine, chargés de leurs provisions, avoient bien de la peine à se soutenir, et moi-même affoibli par cette grande quantité de sang que j'avois perdu, je ne pouvois être d'aucun secours à personne. Quand nous fûmes sur la terre solide, j'y vis épars les corps de plusieurs nègres rebelles, à chacun desquels il manquoit la main droite et la tête. Ces cadavres n'étoient point encore corrompus, ce qui me fit croire qu'il y avoit eu depuis peu quelqu'action entre les rebelles et les troupes postées sur la Pereca. — Je dois remarquer ici que, si le 21, au lieu de me donner ordre de rétrograder et de ramener les chasseurs, on nous eût permis d'aller en avant; les rebelles se seroient trouvés entre deux feux, il s'en seroit échappé bien peu, et nous

leur

leur aurions repris leur butin. Le lecteur peut se rappeler que même aventure eut lieu, quand, deux ans auparavant, je commandois au Dewil's-Harwar. Si alors j'eusse eu un nombre d'hommes suffisant pour marcher, et des munitions, j'aurois rendu le service le plus important à la colonie. Je suis fâché de rappeler ces deux fautes capitales; mais la vérité et l'impartialité m'y obligent. Que ces observations, cependant, ne me fassent pas accuser de cruauté, car personne n'eut le cœur plus déchiré que moi, à la vue de tant de jeunes gens étendus morts sous le feuillage qui nous entouroit. J'en remarquai sur-tout deux, des mieux faits qu'il soit possible de trouver.

Pendant que j'étois occupé de ces remarques et d'autres de ce genre, plusieurs des esclaves surchargés, restoient toujours engagés dans le marais. L'officier commandant avec le gros de son détachement ayant gagné une terre élevée, ne pouvoit plus nous voir ni nous entendre; et, par cette séparation, l'arrière-garde couroit risque, non-seulement de perdre ses provisions et son bagage, mais d'être encore taillée en pièces.

Ne trouvant pas un seul européen à qui

il fût resté assez de forces pour rejoindre ceux qui étoient en avant, je remis le commandement à M. de *Losrios*, mon lieutenant, et je me hasardai à courir seul à travers la forêt, jusqu'à ce que j'eusse atteint la troupe. Je représentai au colonel Seybourg la situation de l'arrière-garde, et le priai « de ralentir sa marche, pour donner » le temps à ceux qui étoient embourbés » de se dégager, sans quoi, je ne pourrois » être responsable des conséquences ». Sa réponse fut « qu'il formeroit son camp, quand » il rencontreroit de bonne eau ». Quoique très-fatigué, je retournai, sur-le-champ, à mon arrière-garde, dont la plus grande partie demeura dans la situation la plus déplorable et la plus critique jusqu'à la nuit, car nous ne retirâmes le dernier homme du marais, qu'à sept heures du soir, et alors nous cheminâmes, lentement, jusqu'à notre arrivée au camp.

Ma sollicitude pour le salut des hommes que je commandois, mes soins pour la conservation de la poudre et des provisions, loin de me procurer l'approbation de celui sous les ordres de qui j'étois momentanément, de celui qui, dernièrement, venoit de me traiter

si poliment, me fit, au contraire, une affaire sérieuse et d'un genre qui me fut si sensible, que je faillis me porter à quelque acte de désespoir. On jugera de mon chagrin, quand on saura qu'à peine entré dans le camp, je fus mis aux arrêts, pour être jugé par une cour martiale, comme accusé de désobéissance. Nous n'avions jamais été mieux ensemble, le colonel Seybourg et moi ; mais quoiqu'au commencement de la marche, il m'eût traité avec une apparente civilité, il n'en étoit pas moins visible qu'après un semblable trait, il se déclaroit mon plus mortel ennemi. Je ne dois pas négliger, cependant, de rapporter une circonstance singulière : c'est que, tout prisonnier que j'étois, on me laissa mes armes jusqu'à nouvel ordre.

Le 24, nous partîmes de bon matin, et nous allâmes au sud et au sud par ouest. Dans cette dernière direction, nous passâmes près de Pinenbourg, village abandonné des rebelles, dont j'ai parlé. — J'étois toujours prisonnier, et d'un abattement extrême.

Le jour suivant, nous prîmes au sud-ouest et nous traversâmes un marais très-profond, dans lequel nous entrâmes tout trempés de

sueur, pour avoir jusqu'alors marché trop vîte : mais la santé de nos soldats n'étoit pas un objet dont on s'inquiétât, quelqu'essentiel qu'il fût pour le succès de notre entreprise.

Ayant gagné de nouveau une espèce de colline, je fus sur le point d'éprouver un malheur plus grand que tout ce que j'avois essuyé de plus fâcheux jusqu'ici. Abymé dans une profonde rêverie, en suivant l'arrière-garde, je m'égarai insensiblement, et me trouvai seul enfin, au milieu d'un désert immense. Le pauvre Quaco ne se fut pas plutôt apperçu que je m'étois perdu, qu'à tout hasard, il courut à travers la forêt pour retrouver son maître, et par miracle, il me vit assis au pied d'un arbre, dans un accablement difficile à dépeindre, et en proie à la douleur et au désespoir. Le matin de ce jour, je me croyois au comble du malheur, et dans ce moment, j'eusse donné tout au monde, pour être dans la même situation. Je me trouvois dans un isolement parfait, au milieu d'une vaste forêt, et entouré d'ennemis féroces ; un déluge de pluie tomboit des cieux, et j'avois en perspective les tigres, la famine, tous les désastres, tous

les dangers. Il me falloit dire adieu pour jamais à Joanna! — Tel étoit l'état de mon esprit, quand tout-à-coup reconnoissant mon nègre, je me levai de terre, et sentis une nouvelle vie me ranimer tout entier. Ayant ensuite marché pendant quelque temps ensemble, je lui dis que je voyois un étang, à travers lequel je croyois que les troupes avoient passé, parce que l'eau en étoit trouble. Le jeune homme ayant les yeux sur cette eau, me répondit avec effroi, que ce bourbier étoit occasionné par un *tapira* (1), et il me montra l'empreinte du pied de l'animal dans la vase; ensuite il répandit des larmes et s'écria: *Massera, nous sommes morts! nous sommes morts!* Au milieu de cette détresse cependant, je me rappelai que la Pereca étoit indiquée sur la carte à l'ouest du lieu où nous étions, et je me déterminai à m'avancer de ce côté sans délai. Ayant donc amorcé de nouveau mon fusil, j'ordonnai à Quaco de me suivre; mais un obstacle m'arrêta encore, je n'avois pas ma boussole, et la pluie interceptoit tous les rayons du soleil. Dans ce

(1) Quelques auteurs le nomment l'*hippopotame* de l'Amérique méridionale. Je décrirai cet animal dans une place plus convenable. (*Note de l'auteur.*)

cruel embarras, mon compagnon me fit souvenir que l'écorce des arbres est ordinairement plus lisse au sud : c'étoit au fait un heureux conseil, et en conséquence nous marchâmes de ce côté, tantôt dans une épaisse et sombre forêt, tantôt dans une espèce de taillis, jusqu'à ce que, vaincus par la fatigue et la faim, nous nous assîmes, sans proférer un seul mot, et en nous regardant comme deux victimes dévouées à la mort. Nous continuions à garder le silence quand tout-à-coup nous entendîmes un bruit confus, comme de personnes qui toussoient, et d'autres qui frottoient ou remuoient des armes. Grace à dieu! c'étoient nos troupes, qui venoient de se loger dans un camp précédemment occupé par celles de la Pereca. Malgré mon affaire, je me trouvai en cet instant dans une situation d'esprit des plus heureuses, qui me prouva que tout est relatif en mal et en bien dans ce monde. Tous les officiers me complimentèrent de bon cœur, et mon nègre et moi, nous partageâmes leur bœuf froid et leur pain. Ce repas achevé, nous poursuivîmes notre marche, et nous entrâmes encore dans une fondrière, ou plutôt dans un étang de boue, dont la superficie

étoit trop foible pour nous porter. La nuit obscure nous y surprit, et nous fûmes forcés de camper au milieu. Les soldats attachèrent leurs hamacs aux arbres, les uns au-dessus des autres; les esclaves construisirent des radeaux sur lesquels ils placèrent la poudre, les munitions, etc. et se couchèrent eux-mêmes.

Le 26, nous partîmes une heure avant le jour, mais après que le colonel Seybourg eût pris son café dans son hamac, pendant que toute la troupe l'attendoit dans l'eau, dont on avoit jusqu'à la ceinture, et nous allâmes d'abord à l'ouest, puis au nord-ouest. Notre marche alors étoit si difficile et si pénible, que plusieurs esclaves laissoient tomber leurs fardeaux, qui furent en partie mouillés ou perdus. Enfin, après avoir passé par un autre camp abandonné, nous fîmes halte sur l'ancien cordon, ou la route de communication sur laquelle je découvris d'abord la trace des rebelles, pendant que je commandois sur la Cottica. Nous élevâmes ici de légers abris, sous lesquels nous passâmes la nuit. — J'étois toujours prisonnier.

Un des chasseurs ayant apperçu un petit quadrupède qui couroit dans le camp, avec

une incroyable légèreté, il le coupa avec son sabre. C'étoit le *paca*, ou le *cavey tacheté*, appelé le *lièvre aquatique*, à Surinam. Cet animal, extrêmement gras, est de la grosseur d'un cochon de lait. Sa mâchoire inférieure est courte, ses narines sont larges et garnies de moustaches comme celles d'un chat, ses yeux noirs et ses oreilles petites et pelées. Il a cinq doigts à chaque pied. Sa robe, d'un brun de terre, est tachetée de mouches de couleur de buffle, placées en long, et formant en quelque sorte des raies : le ventre est d'un blanc sale, et tout le corps est couvert d'un poil rude, grossier et court. Le *paca* est un animal amphibie. Lorsqu'il est sur la terre il creuse, comme le cochon, pour chercher sa nourriture : lorsqu'il est en danger, il court à l'eau pour y trouver un asyle. Quoiqu'il soit gras et chargé de chair pour sa taille, il court néanmoins plus vîte que tout animal de sa grosseur, dans l'Amérique méridionale. On lit cependant le contraire dans la description qu'on en trouve au *Supplément de l'Histoire Naturelle de Buffon*, où il est dit « Que le *paca* n'est pas léger ; qu'il ne court que rarement, et d'assez mauvaise grace ». Peut-être est-il

ainsi dans l'état de domesticité, car on peut l'apprivoiser; mais il n'est pas tel du moins dans l'état de nature ; et je puis assurer que je l'ai vu courir comme un lièvre. Nous le fîmes préparer pour notre souper et nous le trouvâmes plus délicieux encore que le rat de bois, ou même que le *warrabocerra*.

Le *cavey*, à nez long, mieux connu sous le nom d'*agouli pacarara* est aussi très-commun à Surinam. Sa taille est celle d'un gros lapin. Sa robe est d'un brun orangé sur le dos, et jaune sous le ventre ; ses jambes sont noires : toutes quatre sont alongées : celles de devant sont terminées par quatre doigts, celles de derrière par trois. Les yeux de cet animal sont d'un noir brillant. Sa lèvre supérieure est fendue et garnie de moustaches, ses oreilles sont petites. Comme le paca, il a la queue très-courte. Il engendre beaucoup, et la femelle allaite ses petits qui sont au nombre de trois ou quatre, dans des trous cachés de vieux troncs, où elle se retire aussi quand elle est poursuivie. L'*agouli pacarara* ne cherche pas sa nourriture sur la terre de la même manière que le paca. On l'apprivoise facilement, et il mange de fruits, des racines, des noix, etc. mais sa

chair, quoique bonne, l'est moins cependant que celle du paca.

On m'a dit à Surinam qu'il s'y trouve aussi un autre animal de cette espèce qui est nommé l'*agouli à longue queue*. Je ne l'ai pas vu, ou c'est celui que j'ai décrit sous le nom de *rat de buisson*.

Le 27, nous continuâmes notre route, et avant midi, nous arrivâmes dans un état déplorable à la plantation de Soribo, sur la Pereca, pour y défendre les habitations du voisinage contre Bonny et les rebelles.

La rivière de Pereca, à cause de ses nombreuses sinuosités, a, dit-on, plus de soixante milles de cours, et va généralement du sud-est au nord-ouest. Elle a beaucoup de profondeur; mais son lit est étroit, et ses bords, comme ceux de toutes les autres rivières, sont couverts de belles plantations de cannes à sucre et de cafiers. Nous étions à peine arrivés au poste de Soribo, que plusieurs envoyés du colonel Seybourg m'abordèrent et me prièrent avec instance de reconnoître que j'avois eu tort: ils m'assuroient que cet aveu fait, on me rendroit ma liberté, et que tout seroit oublié. Certain de mon innocence, je ne pouvois décemment me déclarer coupable, et

sur-tout lorsque le crime dont on m'accusoit n'étoit que la suite de ma vive sollicitude pour la conservation des hommes et des munitions qui m'étoient confiés. D'après mon refus, que le colonel Seybourg voulut bien taxer de condamnable opiniâtreté, on me mit sous la garde d'une sentinelle et l'on m'ôta mes armes. Nos soldats de marine me causèrent alors une inquiétude extrême, en menaçant hautement de se soulever en ma faveur. Pour prévenir ce malheur, je leur déclarai que, ne connoissant rien qui pût justifier la désobéissance et la rebellion dans des militaires, je me verrois forcé, quelque peine que je dûsse en ressentir, à m'armer contr'eux.

Le jour de notre arrivée au poste de Soribo, nous apprîmes ce qui s'étoit passé sur la Pereca. Les plantations de *Schounhove* et d'*Altona* avoient été pillées par les rebelles que nous avions chassés de *Gado Saby*. Mais s'étant présentés devant celle *Poelwik*, les esclaves de cette habitation les avoient forcés à la retraite. Les chasseurs postés dans la plantation d'*Hagenbos*, s'étoient mis à leur poursuite le 21. Ils les avoient atteint le 23, en avoient tué un grand nombre et

repris la meilleure partie du butin qu'ils avoient. Le même jour, un autre parti des rebelles tenta de s'emparer du magasin à poudre d'*Hagenbos*, ce qui n'étoit pas un mauvais plan, et ils avoient choisi le temps que les chasseurs étoient à la poursuite d'une autre troupe; mais ils furent repoussés par un petit nombre d'esclaves armés, l'un desquels appartenant à la plantation de *Timotibo*, prit un des rebelles tout armé, et découvrit ensuite leur camp derrière la plantation de son maître, service dont il fut bien récompensé. D'après tous ces détails, il étoit hors de doute, que si le parti détaché le 16 par le colonel Seybourg, eût été en avant, au lieu de rétrograder d'après ses ordres, tous ces évènemens fâcheux ne fussent point arrivés, et l'entreprise des rebelles eût totalement échoué. Il étoit encore évident que celui sur lequel nous avions fait feu le 21, étoit un des acteurs du pillage du 20, et que les révoltés dont nous avions trouvé les cadavres le 23, avoient été tués le même jour.

Le 29, un officier des troupes de la Société m'envoya des fruits parmi lesquels étoient des dattes. L'arbre qui les produit, le dattier, est de la famille des palmiers;

mais très-élevé. Ses feuilles sortent de la cime de l'arbre, elles sont divergentes, fort épaisses, pendantes et toutes ensemble forment le parasol. Ses fruits paroissent en régimes qui en contiennent un grand nombre. Ils sont oblongs, gros comme le pouce d'un homme, et de couleur jaune. Leur pulpe qui est grasse, ferme et douce, adhère à un noyau très-dur, grisâtre, et creusé d'un sillon dans toute sa largeur.

Ce même jour, soixante chasseurs étant allés à la découverte, trouvèrent le camp abandonné des rebelles derrière la plantation de Timotibo. Il devoit contenir à-peu-près soixante hommes.

N'ayant rien à faire dans le voisinage de la Pereca, nous le quittâmes le 30 septembre au matin, et le 1er. octobre, nous arrivâmes au Devil's-Harwar, extrêmement fatigués, et sans avoir rencontré rien de remarquable dans notre marche. J'avois écrit la veille au colonel Fourgeoud; je lui mandois qu'étant accablé de ma position présente, je le priois de convoquer une cour martiale à l'instant; et je lui avois envoyé ma lettre par un esclave. A notre arrivée à ce poste, on eut recours aux moyens les plus durs pour me

forcer à me soumettre; et tel fut le traitement que j'éprouvai, qu'un capitaine de chasseurs nommé *Quaci*, s'écria : « Si ces Européens » se conduisent ainsi les uns envers les au- » tres, il n'est pas étonnant qu'ils se fassent » un plaisir de nous tourmenter, nous autres » pauvres Africains! »

Cette fâcheuse affaire se termina cependant au Devil's-Harwar. Convaincu qu'il avoit tort, et ne pouvant deviner quelle seroit la suite de cette aventure, le colonel Seybourg chercha à se tirer honorablement, s'il le pouvoit, de la situation embarrassante dans laquelle l'avoit placé son emportement. Le 2 octobre, il me demanda donc, avec un sourire : « Si je savois oublier et par- » donner »? Je lui répondis que non! Ayant répété sa question, je lui dis, « Que » je respectois la vérité, et que je ne m'a- » vouerois jamais coupable tant que ma » conscience ne me le feroit pas sentir; que » j'étois incapable d'une telle condescen- » dance pour tout homme vivant, et moins » encore pour lui que pour tout autre ». Il me prit ici la main, me pria de me calmer et me déclara « Qu'il feroit la paix avec » mi, à toutes conditions »; mais je lui

déclarai positivement « Que je n'entendois » à aucun autre accommodement que celui-ci, » c'est-à-dire, qu'il reconnoîtroit *sa faute* » en présence de tous les officiers, et que, » de ses propres mains, il arracheroit de » son journal tous les feuillets qui pourroient » compromettre ma réputation ». Cela fut fait à l'instant; on me rendit mes armes, et mon triomphe fut accompagné de toutes les circonstances qui pouvoient me donner une *entière satisfaction*. Je tendis ensuite franchement et de bon cœur, la main au colonel Seybourg, qui donna un dîner en réjouissance de notre réconciliation : après le repas il me remit, à ma très-grande surprise, la lettre que j'avois écrite au colonel Fourgeoud, et il m'avoua qu'il l'avoit interceptée, pour empêcher cette affaire d'aller plus loin. Il m'apprit en même-temps que notre commandant en chef, étoit campé à la Wana-Crique, en place du lieutenant-colonel de Borgnès, qui étoit tombé malade, et qu'on avoit envoyé à Paramaribo. Notre réconciliation étant bien affermie, et les troupes ayant eu quelque repos, nous partîmes le 4, pour le quartier-général de Jérusalem; mais je fus forcé de laisser mon

pauvre Quaco très-malade au Devil's-Harwar, où je le confiai aux soins du chirurgien. Ce soir, nous campâmes à l'opposite de la Cormoetibo-Crique.

Le lendemain de bon matin, ayant passé la Cottica, nous rentrâmes au poste de Jérusalem. J'eus le loisir d'y réfléchir sur les vicissitudes de cette vie et sur tous les maux auxquels nous sommes exposés, soit que nous les ayions ou que nous ne les ayions pas mérités : je fis sur-tout ces réflexions en trouvant ici parmi de nouveaux débarqués, une de mes anciennes connoissances, Mr. P. qui avoit dépensé en Europe, une fortune de plus de trente mille livres sterling. On lui avoit enlevé sa femme, qui étoit très-belle, et il se voyoit en ce moment réduit, pour exister, à une place d'enseigne des troupes de la compagnie. Il avoit possédé autrefois une propriété considérable dans cette même colonie, ce qui rendoit sa position toujours plus pénible et plus mortifiante. De toute sa fortune, il ne lui restoit plus qu'une seule pièce d'argent qu'il jeta au milieu des esclaves, en citant quelques vers français analogues à sa situation.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

Seconde marche vers Gado Saby. — *Tortue de terre.* — *Bois de différentes espèces.* — *Squelette en vie.* — *Superbes points de vue.* — *Centipèdes.* — *Différens végétaux.* — *Le commandant en chef tombe malade et quitte le camp.* — *Sauterelles.* — *Différentes espèces de poissons.* — *Le lamantin.* — *Le tapir.* — *Observations sur l'existence des syrènes.* — *La tympanite.* — *Différentes espèces d'oiseaux.* — *Le malaky et le markoury, arbres.* — *Vers de buisson.*

Le 9 octobre 1775, le colonel Fourgeond quitta son campement de la Wana-Crique, pour nous rejoindre au poste de Jérusalem. Il fit d'abord descendre la rivière, dans des barges, à la moitié de ses soldats qui étoient malades. Ceux de ce poste se réunirent à eux, et on les envoya tous recevoir *le coup de grace* au Devil's-Harwar. Les chasseurs nègres partirent aussi, et marchèrent avec

M. Winsak leur conducteur, vers la Pereca qu'ils étoient chargés de défendre.

Le colonel, dans cette dernière course, découvrit une centaine de maisons vides, et apperçut quelques rebelles traîneurs, mais il n'en prit aucun. Il trouva aussi un péricrâne suspendu à une branche d'arbre, et l'on conjectura avec justesse que c'étoit celui du malheureux Schmidt, qui s'étoit perdu (1).

Le 13, mon nègre Quaco revint parfaitement rétabli: j'en fus enchanté, car sa fidélité envers moi ne s'étoit jamais démentie. Nous apprîmes dans le même-temps, que le capitaine Stoeleman, à la tête de quelques chasseurs, avoit, par une grande fumée qu'il apperçut de loin dans la forêt, reconnu un établissement des rebelles, mais qu'il ne l'avoit pas attaqué; que le capitaine Frédéric, avec un autre détachement de chasseurs, nettoyoit les bords de la mer au-dessous de Paramaribo; que deux soldats qui s'étoient perdus le 18 août, avoient eu le bonheur de

(1) C'étoit une chose d'autant plus surprenante, que nous étions en paix avec tous les Indiens, et que les nègres n'ont pas coutume de l'enlever. (*Note de l'Auteur.*)

s'échapper miraculeusement, et qu'ils avoient gagné le poste placé sur le Maroni; et enfin, que douze beaux nègres esclaves avoient déserté de la plantation de *Gold Mine*, pour rejoindre les rebelles.

Ces nouvelles animèrent tellement le colonel Fourgeoud, que ce chef infatigable persista toujours plus dans sa résolution de poursuivre l'ennemi. En conséquence, nous entrâmes le 15, de bon matin, dans les bois, quoique notre nombre alors fût considérablement réduit. Le colonel mit en terre, la veille, un volontaire de ses compatriotes, appelé *Mathieu*, et frère de l'enseigne de ce nom. La mort nous étoit devenue si familière, que, lorsqu'un de nous perdoit un parent ou un ami, dans le camp, on lui fesoit généralement cette question : « A-t-il laissé de l'eau-de-vie, du rhum ou du tabac? »

Peu de temps avant notre départ, sept de nos nègres esclaves désertèrent et s'enfuirent chez leurs maîtres, où ils arrivèrent découragés, amincis et presque affamés. Nous nous mîmes en route, cependant, et nous marchâmes directement au nord-est. La caisse dans laquelle étoient renfermées mes

bouteilles, fut mise en pièces avec ce qu'elle contenoit, et ce fut le seul événement remarquable dans cette marche. Le soir nous campâmes près de la Cassipory-Crique ; et comme la saison de la sécheresse venoit de commencer, il nous fallut creuser un puits pour avoir de l'eau. Les troupes reçurent ordre ici de ne plus élever de huttes, ni d'abris, vu que les pluies devenoient moins violentes.

Le 16, nous continuâmes notre route, en allant toujours au nord-est, et vers le soir nous arrivâmes à ces maisons que le colonel Fourgeoud avoit dernièrement découvertes, mais, comme on le reconnut depuis, qui n'étoient qu'un abri ou un asyle temporaire, que s'étoient ménagé les rebelles qui s'attendoient à être incessamment délogés de *Gado Saby*, et qu'ils avoient nommé *Bousy-Gray*, qui veut dire, « Les bois pleurent ». Nous campâmes ici, et nous eûmes beaucoup de plaisir à examiner la maison de Bonny, bâtie comme un moulin, étant fort élevée au-dessus de la terre. Elle avoit deux portes, afin qu'il pût mieux voir ce qui se passoit autour de lui, et qu'il ne courût pas le risque d'être victime d'une surprise. L'air y circuloit aussi plus librement que dans les

autres, et par conséquent, elle étoit mieux calculée pour sa santé, car dans l'une des dernières actions, il avoit reçu une dangereuse blessure à l'aine, ce que nous apprîmes ensuite d'un de nos prisonniers. Près de la maison de ce chef, on voyoit des bains particuliers, à l'usage de ses femmes, qui s'y rendoient matin et soir, car il n'y avoit pas de rivière aux environs de cet établissement.

Un des esclaves, dans le dernier campement, me présenta une *tortue de terre*, animal qu'il est vrai, nous avions vu plusieurs fois; mais ne l'ayant pas encore décrit, j'essayerai de le faire à présent. La tortue de terre de Surinam, est de forme ovale, et n'a pas plus de dix-huit ou vingt pouces de longueur. Son écaille jaune et d'un brun obscur, bien plus convexe que celle de la tortue de mer, offre treize élévations hexagones, et elle est si dure, qu'elle peut, sans rompre, supporter les poids les plus pesans. Son écaille inférieure, ou le plastron, est un peu concave, et d'un jaune clair. La tête de cet animal ressemble à celle de toutes les autres tortues. Sa queue est nue et courte, mais au lieu de nageoires

il a quatre pieds couverts d'écailles, et armés de griffes pointues dont il s'aide pour marcher. Lorsqu'il veut se mettre à l'abri de quelque danger, il se renferme dans son écaille, ou sa *carapace*. Les Indiens font bouillir la tortue dans cet état sur le feu, jusqu'à ce qu'elle soit cuite; ce qu'on reconnoît lorsque la partie inférieure se détache de la partie supérieure qui sert de plat pour ce mets. Une méthode moins cruelle, et que j'employai toujours, est de placer l'animal dans son enveloppe osseuse sur des cendres chaudes; il sort alors la tête et le cou qu'on lui abat, et l'on se procure l'aliment que fournit son corps, sans le tourmenter davantage. M. de Graav, voulant envoyer au-dehors trois ou quatre de ces tortues de terre, les conserva quatre mois; pendant tout ce temps, elles vécurent sans paroître prendre aucune nourriture, et néanmoins elles conservèrent leur vigueur au point d'être propres à la génération.

J'ai vu souvent aussi une autre tortue de terre, appelée ici *alacacca*. Elle est d'une forme très-plate et sa circonférence est moindre que celle de la première. Sa couleur verdâtre est très-désagréable à la vue,

et elle n'est point aussi bonne à manger que l'autre.

Le 17, nous continuâmes notre marche au nord et au nord-est, dans l'espoir de faire quelque découverte, mais ce fut sans succès. Ce jour, nous passâmes près de quelques fourmillières qui avoient plus de six pieds de haut, et, sans exagération, plus de cent de circonférence. Nous vîmes aussi une quantité de pièces de beaux bois de construction, parmi lesquels étoit celui de l'arbre à *chou-noir*, qui est d'un brun sombre, et fort estimé des menuisiers et des charpentiers. On me montra aussi l'arbre à *sablière*, ainsi nommé à cause de son fruit, dont on ôte les semences, et dans lequel alors on met du sable pour les bureaux. Ce fruit, gros comme un bon oignon, a de petits trous à sa surface. Il est à la fois laxatif et vomitif; mais le jus de sa pulpe est un poison violent. Voilà tout ce que je puis en dire, car je n'avois ni le temps, ni la faculté de l'examiner avec le soin d'un professeur de botanique.

Le 18, nous allâmes toujours dans la même direction. Bientôt nous trouvâmes un sentier battu, qui faisoit un circuit, et

qui néanmoins paroissoit un chemin de communication entre Gado Saby et Bousy Gray. Ce sentier nous conduisit directement à l'ouest; et au bout de quelques heures que nous l'eûmes suivi, je trouvai un pauvre nègre rebelle couvert de feuilles de latanier, qui n'avoit que le souffle. Il ne lui restoit plus que la peau sur les os, et l'un de ses yeux étoit sorti de son orbite. Je lui mis ma bouteille à la bouche, et il avala quelques gouttes de rhum et d'eau; ensuite, il me dit d'une voix affoiblie, et que nous eûmes peine à entendre : — « Moi remercie vous, massera ! » — Il n'en articula pas davantage. Le colonel ordonna de le porter dans un hamac; et peu de temps après, nous campâmes sur le bord d'un *biry-biry*, ou d'une fondrière. Je ne dois pas oublier que ce jour, nous vîmes quelques beaux *caroubiers* (1), qui étoient de quatre-

(1) *Locust-tree*. Stedman ni Bancroft, ne donnent pas le nom latin de cet arbre, que les dictionnaires anglais rendent par celui de *caroubier*, dont je me suis servi. La description de l'un ni de l'autre n'est pas exactement la même que celle de l'arbre connu sous ce nom de *caroubier*. Voici ce que dit le second à l'article du *locust-tree*.

vingts ou de cent pieds de haut, et très-épais. L'arbre de ce nom est gris et très-

« Cet arbre qui a souvent soixante et dix pieds » de haut et neuf de diamètre, est de la famille » des plantes légumineuses. Son écorce est d'un gris » cendré, clair. Ses branches, qui ne sortent que » près de la cime, sont assez nombreuses et couvertes » de feuilles ovales, d'environ trois pieds de long, » et d'un vert très-sombre. Celles-ci sont dispersées » par paires sur un seul pétiole, et toujours par- » tagées inégalement au milieu par une côte. A ses » fleurs qui sont de l'espèce papilionacée, succèdent » des gousses plates, d'environ trois pouces de lon- » gueur, et d'un et demi de largeur, d'un brun » clair quand elles sont mûres, et contenant trois » amandes purpurines, qui ressemblent assez aux » fèves de *Windsor*, mais sont plus petites. Ces » amandes sont enveloppées d'une substance farineuse, » sucrée et d'un brun clair, que les Indiens mangent » avec avidité, et qui est agréable et douce. — Des » racines principales de cet arbre, sort une gomme » résineuse, claire, transparente, de couleur jaune » ou rouge. On la trouve en masses et en terre parmi » ces racines. Fondue dans l'esprit de vin rectifié » (car on ne peut la dissoudre dans l'eau), elle » donne un vernis supérieur même au laque de la » Chine. Le bois du caroubier est d'un brun clair; » il est solide, pesant et de durée; mais il se détruit » dans l'eau comme celui de presque tous les arbres » de ce pays. » (*Bancroft. Nat. Hist. of Guiana.*)

droit. Ses branches ne sortent qu'à la cime, et les feuilles y sont disposées par paires. C'est à juste titre qu'on le nomme le *roi de la forêt*, car on ne peut voir un plus bel arbre. Son aubier, d'une superbe couleur de canelle, est dense, d'un beau grain, se polit bien, et résiste au temps. — Mais ce qui attira sur-tout notre attention, ce furent ses semences, qui ressemblent à des fèves, et sont renfermées au nombre de trois ou quatre, dans une gousse large et d'un brun clair. Nous en vîmes une grande quantité éparses sur la terre au pied de l'arbre, et elles avoient un goût de pain-d'épices. De ses racines, il suinte une gomme qui, convenablement préparée, donne un vernis, sans égal jusqu'ici pour la transparence et l'effet.

La quantité de beaux arbres de différentes espèces que cette contrée produit, est vraiment innombrable. Il ne faut que prendre la peine de les couper; mais si l'on considère la distance des rivières navigables, à laquelle ils croissent ordinairement, ce qu'il en coûte de frais pour les abattre et les façonner, la quantité d'esclaves qu'il faut employer à les traîner dans les forêts, où

l'on ne peut se servir de chevaux, les dangers et la perte du temps, on croira facilement qu'elle est la cause de l'excessive cherté du beau bois de construction dans la Guiane.

Cette marche nous procura les points de vue les plus délicieux. Nous parcourions une forêt sans bornes, dont les arbres toujours verts étaloient le plus brillant feuillage. La saison de la sécheresse (l'été de ce pays) contribuoit infiniment à la beauté de la scène; et la simple nature surpassoit de beaucoup ici les efforts les plus multipliés de l'art. Nous rencontrâmes d'immenses savannes du vert le plus agréable, dans lesquelles s'égaroient de charmans ruisseaux d'une eau fraîche et lympide, dont les bords étoient parés de fleurs qui brilloient des plus vives couleurs et remplissoient l'air des parfums les plus exquis. Tantôt on voyoit se dessiner avec grace de petits groupes de jolis arbrisseaux; tantôt s'élevoit un seul arbre, dont la beauté eût pu porter à croire qu'on l'avoit, à dessein, laissé croître en ces lieux pour enrichir encore ce tableau ravissant. Tout le paysage étoit entouré d'une vaste forêt de palmiers élevés, dont

les cimes ondoyantes, de même couleur que les flots de la mer, se balançoient mollement au-dessus d'un nombre infini d'arbustes d'une verdure variée qui ne s'affoiblit jamais, que couvrent toujours et les fleurs et les fruits, et qui semblent inviter le voyageur haletant à se reposer sous leur ombre, jusqu'au moment favorable où il pourra se plonger dans le courant formé par l'onde la plus pure, et contempler librement les sublimes beautés de la nature. — Combien de fois, lorsqu'un silence général régnoit autour de moi, n'ai-je pas songé à ma chère compagne et souhaité de couler des jours paisibles avec elle et mon fils, dans ces nouveaux champs élysiens ! — Mais écartons maintenant de semblables souvenirs.

Nous continuâmes notre route, le 19, et ce jour, nous trouvâmes notre ancien chemin qui nous conduisit directement dans les champs de *Gado Saby*, où nous vîmes encore une grande quantité de riz, nouvellement en fleurs, que nous coupâmes et que nous réduisîmes en cendres. Le nègre rebelle, dont j'ai parlé plus haut, fut ici couché sous de la mousse et des feuillages, comme si l'on eût voulu l'enterrer tout vivant : le mal-

heureux n'avoit plus aucun espoir de guérison. Quant à nous, nous suspendîmes nos hamacs et nous fûmes presque suffoqués par la fumée de nos feux.

Je vis dans cette campagne un lézard de près de deux pieds de long, que les nègres tuèrent et mangèrent : ils l'appelèrent *sapagala*, et il étoit d'un brun verdâtre, mais il ne ressembloit pas à l'iguane. Parmi les ruines de la ville en cendres, nous découvrîmes quelques *scolopendres*, ou *centipèdes*, de huit à dix pouces de longueur. Ces odieux reptiles, d'un brun jaunâtre, marchent très-vîte en tout sens, et le venin qu'ils laissent dans la blessure douloureuse qu'ils font, quoiqu'il ne soit pas mortel, n'en cause pas moins généralement la fièvre. Quelques auteurs donnent à ces reptiles, vingt paires de jambes, et d'autres quarante. Je ne les ai pas comptées à ceux que nous trouvâmes: tout ce que je puis dire, c'est qu'ils me parurent ressembler exactement aux centipèdes d'Europe. Quelques-uns de nos officiers formèrent de grandes et belles collections de tous ces objets de curiosité; pour moi, je me contentai de dessiner et de décrire ceux qui me parurent le moins communs.

Le 20, nous allâmes visiter l'établissement nommé *Cofaay*, et sur le chemin j'apperçus le nègre rebelle qui vivoit toujours. J'écartai les branches qui le couvroient, et d'après mon intercession, on l'emporta avec nous; mais les esclaves, mécontens d'être chargés d'un tel fardeau, saisirent, en mon absence, toutes les occasions de faire souffrir ce malheureux en le laissant tomber sur des racineset des pierres, et en le traînant après eux, dans la vase ou dans l'eau qu'il falloit traverser. On envoya plusieurs patrouilles pour reconnoître les environs; et le reste des troupes campa à l'ouest de *Cofaay*. Ces patrouilles découvrirent de ce même côté, quatre belles campagnes couvertes de manioques, d'ignames, de bananiers, de pistachiers, de bled d'Inde et de pois d'Angole. Elles virent aussi plusieurs cadavres d'hommes tués dans l'action du mois d'août. — Nous cueillîmes, près de notre campement, une espèce de nèfles de couleur cramoisie et d'un goût assez semblable à celui des fraises. Ces fruits croissent sur un large arbuste vert qu'on cultive dans beaucoup de jardins à Paramaribo. Nous remarquâmes aussi une sorte de pruniers sauvages, qu'on appelle ici *monpe*.

Leurs fruits sont jaunes, oblongs et petits; chacun d'eux renferme un petit noyau ; la pulpe est peu épaisse, mais quoique fort acide, elle a une agréable saveur.

Le matin du 21, tous ces végétaux utiles furent coupés et détruits par le feu. Cette opération terminée, nous retournâmes à notre camp du 19, que nous trouvâmes aussi tout en feu, et nous fûmes obligés d'étendre nos hamacs à la lizière de la forêt. Me rappelant ici qu'on avoit laissé seul le pauvre nègre mourant, je courus vers ce même camp, pour lui prêter mon assistance; mais après l'avoir cherché vainement, malgré les nuages de fumée et l'obscurité de la nuit, je fus forcé de consulter ma propre sûreté, et de retourner en hâte vers mes compagnons. Quelques-uns me blamèrent de ma témérité, d'autres damnèrent le *squelette*, soit qu'il fût mort ou vivant.

La dévastation étant complète nous retournâmes au poste de Jérusalem, où nous arrivâmes le 24, entièrement épuisés. Le colonel lui-même fut à la fin surpris d'une fièvre chaude qui le contraignit à demeurer dans son hamac, et fit craindre qu'il ne passât pas la nuit. Néanmoins il conserva

toujours le commandement, et le lendemain matin, il fit donner la bastonnade à un soldat qui, ayant les pieds fort déchirés, faute de souliers, le prioit de lui en faire donner; un autre éprouva le même traitement pour avoir toussé, quoiqu'il eût un gros rhume; un capitaine fut suspendu de son service et envoyé prisonnier au fort Zelandia, pour avoir osé se marier sans la permission du colonel. — La maladie et la mort, en cet instant, exerçoient leurs ravages dans le camp, où tout étoit dans la plus grande confusion.

Le 1er. novembre, pour surcroît de malheur, vingt-cinq esclaves nègres désertèrent; et le 3, nous reçûmes avis qu'on avoit vu plus de cinquante rebelles en armes, passer la Cottica à la nage, à une portée de mousquet au-dessus de Barbacoeba.

Le colonel Seybourg, en conséquence de cette nouvelle, fut détaché avec le peu d'hommes en état de marcher, et qui, en ce moment, poussés par la famine et la misère, étoient prêts à attaquer leurs propres officiers. Manquant de ce qu'ils préféroient à tout, de tabac, ils fumoient du papier gris, et mâchoient des feuilles et du cuir, pour leur

tenir

tenir lieu de cette plante (1). Personne alors ne souffroit cependant plus moi. Privé de provisions et de vêtemens, j'étois affamé et nu. Depuis l'embuscade et la marche vers la Pereca, j'avois un ulcère au pied gauche. Il ne me restoit pas un seul ami dans le camp, de qui je pusse attendre le plus léger secours. Pour surcroît de misère, le peu de sang que j'avois encore, fut, pendant deux nuits consécutives, presqu'entièrement sucé par le spectre ou le vampire de la Guiane. Je perdis connoissance dans mon hamac, et je ne la recouvrai qu'avec une sorte de chagrin qui s'accrut encore, après avoir lu une lettre dans laquelle on me mandoit que Joanna et mon fils se mouroient d'une fièvre putride à Paramaribo.

A la fin, cependant, le sergent Fowler arriva de la plantation de *Mocha*, avec une de mes caisses. Le détachement du colonel Seybourg revint en même temps, sans avoir rien appris.

(1) Tous les matelots, les soldats et les nègres sont très-malheureux lorsqu'ils manquent de tabac. Il les tient en bonne-humeur, disent-ils; et quelques-uns préféreroient presque manquer de pain. (*Note de l'Auteur.*)

Le colonel Fourgeoud fut si mal le 14, qu'il se vit forcé de quitter le commandement, et de se rendre à Paramaribo pour s'y rétablir. Après avoir ainsi sacrifié toutes ses troupes, il devint victime, et de son ambition qui n'avoit pas de bornes, et de sa persévérance opiniâtre, tandis que se fatigant moins et se nourrissant mieux, ses soldats et lui, il eût rendu un service aussi grand, sinon supérieur, à la colonie. — On envoya en même-temps au Devil's-Harwar une barge remplie de malades et de mourans.

Le commandement fut alors dévolu au lieutenant-colonel qui, le soir de ce jour, fut attaqué de la même maladie que le colonel. Elle faisoit alors de grands ravages parmi les militaires de tout grade, dont le sang bouillonnoit à l'ardeur d'un soleil brûlant, tandis que dans cette saison de la sécheresse, loin de nous trouver au poste de Jérusalem, nous eussions dû parcourir les bois. Mais, comme je l'ai déjà remarqué, le colonel, malheureusement, préféroit la saison des pluies pour ces expéditions. Plusieurs officiers eussent alors donné leur démission, si la décence l'eût permis au mo-

ment d'un service actif. J'eusse bien désiré moi-même d'aller passer quelque temps à Paramaribo; mais comme on ne me l'offrit pas, quoiqu'on eût relevé tous les autres, et jusqu'aux esclaves, je méprisai d'en faire la demande, puisque je pouvois encore me soutenir.

Le 19, cependant, je souffris tellement de mon pied, que le chirurgien déclara que j'étois hors d'état de faire le service : néanmoins je restai toujours dans le camp.

Le 20, il nous arriva un renfort de troupes d'esclaves et des munitions; en conséquence, on envoya le major Medlar avec cent cinquante hommes à la découverte.

Parmi d'autres plaies dont le camp étoit en ce moment affligé, il faut sur-tout compter une formidable armée de sauterelles qui dévoroient tout ce qui se trouvoit sur leur passage. Il sembloit vraiment que la malédiction du ciel nous visitât sous toutes les formes : la vermine de toute sorte s'étoit multipliée à tel point, qu'avec les soins les plus constans, on ne pouvoit s'en garantir entièrement. Ces sauterelles étoient de couleur brune et faites comme les autres. Elles ne voloient pas, mais elles sautoient en foule,

sur la table et les siéges pendant que nous dînions. La nuit, elles nous tourmentoient, en se promenant sur notre visage.

Cependant, nous trouvâmes au poste de Jérusalem, une grande quantité de poissons, et sur-tout le *new-mara*, le *warrappa*, le *pataky*, et la *vieille*. Tous étoient excellens. Le *pataky* avoit presque deux pieds de long, et sa forme est celle d'un merlan; le dernier ressembloit à une grosse perche. On prit aussi une espèce d'anguilles, nommées ici, *naay-naay-fisy*, qui sont très-déliées et d'environ un pied de long. Il y avoit encore une sorte de poisson nommé *dung-fish*, de la forme à-peu près d'un petit hareng. Les nègres seuls mangeoient des deux derniers.

Le 3 décembre, après quatorze jours d'absence, le détachement du major Medlar revint, amenant avec lui une femme des rebelles et son fils, âgé d'environ huit ans, qu'on avoit pris dans un petit champ planté de manioque amer. Cette malheureuse étoit enceinte et fort effrayée; mais le major qui étoit humain et sensible, la traita avec bonté. Il avoit cependant perdu d'une manière cruelle un caporal, nommé *Schoelar*, et un

soldat de marine, appelé *Philippe Van-Den-Bos*, qui, ayant mangé sans précaution des racines de ce même manioque, furent empoisonnés et moururent la même nuit, dans des convulsions et des douleurs affreuses. L'antidote de ce poison est, dit-on, du poivre de Cayenne dans de l'eau spiritueuse; mais le major ne put se procurer alors ni de l'un, ni de l'autre.

Notre prisonnière nous dit que ce pauvre nègre affamé, que nous avions trouvé, se nommoit *Isaac*, et qu'on l'avoit laissé pour mort; elle déclara en outre, que le capitaine *Arico* avoit formé un nouvel établissement près des côtes de la mer, auquel il avoit donné le nom de *Fissy-Hollo*; que Bonny maintenoit la plus exacte discipline parmi ses troupes; qu'il étoit si despotiquement absolu, qu'il avoit tranché la tête à deux de ses gens, trois jours avant la prise de *Gado Saby*, c'est-à-dire, la nuit du 17 août, pendant laquelle nous entendîmes les cris des rebelles et le bruit des décharges de leur mousquetterie, sur le seul soupçon que ces infortunés avoient parlé en faveur des européens, et que c'étoit ceux dont nous avions trouvé les têtes sur des pieux; que ce même

Bonny ne confioit des armes à aucun des nègres qui étoient sous ses ordres, qu'il ne l'eût servi comme esclave pendant quelques années, et qu'il n'eût donné des preuves indubitables de courage et de fidélité; que ses nombreux vassaux étoient obligés de se soumettre, sans murmure, à tout ce qu'il lui plaisoit d'ordonner; que cependant on le craignoit moins encore qu'on ne l'aimoit, à cause de son inflexible justice et de son mâle courage : elle nous confirma aussi la nouvelle qu'il avoit été blessé.

Cette femme et son fils furent envoyés, le 4 décembre, à Paramaribo, avec l'enseigne *Cubanus* qui les avoit pris. Il faillit arrêter en même-temps une jeune fille d'environ quatorze ans, qui, étant parfaitement nue et d'une grande agilité, parvint à s'échapper de ses mains.

Il fut prouvé devant la cour de justice que la première avoit été emmenée de force par les rebelles; en conséquence, elle obtint son pardon, et retourna joyeusement avec son fils à la plantation de son maître. Il est à remarquer que la première fois que cet enfant apperçut un cheval ou une vache, il en eut une telle frayeur qu'il tomba dans

de fortes convulsions; de plus, il ne pouvoit souffrir d'être touché par aucun blanc; car, jusqu'alors, il n'avoit point vu d'hommes de cette couleur, et il les appeloit constamment *Yorica*, qui, dans le langage des nègres, signifie *le diable*.

A-peu-près à cette époque, le cadavre d'une vache marine, ou d'un *manati*, appelé par les Français, *lamantin*, flotta près du poste de Jérusalem. Les esclaves se jetèrent aussitôt à la nage, les uns avec des serpes, d'autres avec des couteaux, et tous en rapportèrent des morceaux pour leur dîner. A la fin, ils traînèrent au rivage l'animal qui étoit déjà corrompu. Il avoit seize pieds: c'étoit une énorme masse de graisse, presque sans forme, dont l'arrière alloit en pointe vers une queue charnue, large et horizontale. Ce lamantin avoit une tête épaisse et ronde, un museau plat, de larges narines, avec de très-forts barbillons au nez, et au-dessus de la bouche, de petits yeux et des trous auditifs au lieu d'oreilles. En place de pieds, on lui voyoit deux excroissances ou nageoires charnues, comme celles de la tortue de mer, qui sortoient un peu au-dessous de la tête. (L'animal s'en sert pour

nager et se mouvoir, quoique avec lenteur, quand il veut manger l'herbe qui croît sur le bord des rivières, car il est amphibie.) Sa couleur étoit d'un noir verdâtre, sa peau rude, inégale, couverte de grosses élévations et de rides formant le cercle, et de quelques poils roides et rares. Il avoit des dents mâchelières, mais pas de devant, et une langue très-courte. La vache marine ou le lamantin, comme la baleine, est vivipare, et allaite ses petits au moyen de deux mamelles. Les animaux de cette espèce sont très-communs dans la rivière des Amazones. On dit que leur chair a le goût de veau, et qu'elle est bonne à manger. Celui que je vis étoit déjà trop putréfié pour que j'en goûtasse. On remarquoit sur son dos deux trous de balles que les rebelles lui avoient probablement envoyées le 27, quand nous entendîmes le bruit de deux coups de fusils.

Je crois qu'il convient que je décrive à présent un autre animal amphibie, appelé *tapira* (le tapir), qui ressemble assez à l'hippopotame de l'ancien continent, mais qui est moins grand. La forme de son corps est à-peu-près celle de l'âne, quoique cependant elle soit moins grossière. Il a la

tête peu différente de celle du cheval, mais sa lèvre inférieure est plus en avant, et se termine par une trompe mobile (1) comme celle d'un éléphant, trop peu longue cependant pour lui être d'aucune utilité. Ses oreilles

(1) Des naturalistes prétendent, contre le sentiment de notre voyageur, que cet animal peut s'allonger et contracter cet appendice à volonté, presqu'à la manière de la trompe de l'éléphant, ou du crochet du rhinocéros.

Les tapirs, élevés dans les maisons à Cayenne, sont d'une familiarité extrême, et ils aiment qu'on les caresse, qu'on les gratte; ils vont par-tout sans faire de mal. On voit-arriver à l'heure du dîner ces quadrupèdes en domesticité; ils fatiguent beaucoup les personnes qui sont à table; ils les sollicitent grossièrement de leur trompe pour se faire donner à manger; ils rôdent autour du buffet; ils mangent du pain, de la cassave, des fruits, et souvent, avant de s'en aller, ils se frottent contre les meubles.

Les sauvages indiens préparent la peau de ces animaux en l'étendant en long et la faisant sécher au soleil; ils en couvrent leurs rondaches ou boucliers de guerre, et leurs casques : les flèches et les balles entament difficilement ces cuirs desséchés, très-durs, très-épais, et dont le tissu est très-ferme et très-serré. On en fait des souliers à Cayenne qui durent plus long-temps que ceux de cuir de bœuf; l'eau les ramollit difficilement.

sont arrondies, ses défenses très-fortes et quelquefois visibles. Il a une crinière rude et droite, des jambes courtes et grosses avec une espèce de sabot, divisé en quatre doigts armés de griffes. Sa queue est seulement de deux à trois pouces de longueur. La peau de cet animal est extrêmement épaisse et d'une couleur brune ; quand il est jeune, elle est mouchetée de petites taches, comme celle du cerf de la Guiane, ou du paca, et elles forment des raies longitudinales. Il se nourrit d'herbes et d'autres plantes qui croissent dans les lieux marécageux. Sa timidité est telle, que lorsqu'il a peur il cherche son salut en plongeant dans l'eau, et il y reste pendant un long espace de temps. La chair du tapir est très-délicate ; on la préfère à la viande de bœuf la meilleure.

M. Selefelder, officier des troupes de la compagnie, m'assura, dans le temps dont je parle, qu'il avoit vu un cheval marin, tout différent, dans la rivière de Maroni. Le major Abercombie, attaché au même service, me dit qu'on avoit trouvé dernièrement une sirène dans la rivière de Surinam. Lord Monboddo soutient aussi très-positivement l'existence d'hommes et

de femmes de mer (1), ou marins, et affirme qu'on en a vu en 1720. Mais quelque respectables que puissent paroître sur d'autres sujets, le jugement et l'autorité de ce lord, il ne m'est pas plus possible de tomber d'accord avec lui, qu'il y ait des hommes et des femmes avec des nageoires et des écailles, que je n'en suppose avec des queues.

Je crois, s'il m'est permis de donner mon avis sur ce point, qu'on voit quelquefois dans les rivières situées sous le tropique, tant sur la côte d'Afrique que du sud de l'Amérique, une espèce de poisson qui sort

(1) Beaucoup de voyageurs font mention d'hommes marins, auxquels ils ont donné le nom de *tritons*, de *néréides*, de *sirènes*, de *poissons-femmes* ou *ambizes*. Tous s'accordent à dire que ce sont des monstres marins, semblables aux hommes, du moins depuis la tête jusques à la ceinture.

On lit dans les *Délices de la Hollande*, qu'en 1430, après une furieuse tempête qui avoit rompu les digues de la West-Frise, on trouva une femme marine dans la boue. On l'emmena à Harlem; on l'habilla, et on lui apprit à filer; elle usa de nos alimens, et vécut quelques années sans pouvoir apprendre à parler, et ayant toujours conservé un instinct qui la conduisoit vers l'eau. Son cri imitoit assez les accens d'une personne mourante.

la moitié du corps hors de l'eau, qui ressemble fort à une créature humaine, mais qui est beaucoup plus petit, et à-peu-près comme celui qu'on vit à Londres en 1794. La couleur de celui dont je veux parler est d'un vert noirâtre ; sa tête est ronde, avec une sorte de visage mal conformé. Une forte nageoire paroît près des yeux de l'animal, va jusqu'au milieu du dos, et ressemble assez à une chevelure. Ses deux bras et ses deux mains sont deux nageoires charnues, et digitées. La femelle, comme animal vivipare, a des mamelles faites exactement de même que celles d'une femme. La queue est absolument celle d'un poisson. En beaucoup de points, il ressemble au veau de mer ; mais ce dernier n'a point de nageoires sur le dos ; il est bien plus gros, et jamais il ne s'élève au-dessus de l'eau, comme celui que je viens de décrire. J'ai eu ces renseignemens de plusieurs nègres âgés, et de plusieurs Indiens qui se sont tous accordés dans leurs descriptions. Quelques-uns ajoutoient que ces animaux chantent, mais je présume que ce n'est qu'un cri plaintif qu'ils poussent comme d'autres poissons ou animaux amphibies du tropique. Ils m'assu-

rèrent que, quoique rares, ils n'en sont pas moins redoutés au dernier point de leurs femmes et leurs enfans, qui les nomment *watra-mama*, qui signifie mère des eaux; et, chose étrange, c'est par ce nom qu'ils désignent leur *sybilles*. Mais quittons ce sujet et reprenons la suite de nos opérations.

J'ai déjà dit qu'un chirurgien avoit décidé, le 19 novembre, que mon pied me mettoit hors d'état de faire le service; et ce jour, 5 décembre, un autre chirurgien, deux capitaines et un adjudant furent envoyés pour me visiter, ainsi que le capitaine Perret qui étoit malade. Ce dernier chirurgien déclara aussi, sous serment, que nous ne pouvions marcher sans danger, et moins encore soutenir toute fatigue; mais le colonel Seybourg, que tenoit toujours sa fièvre chaude, décida que nous entrerions à l'instant dans les forêts, quoiqu'il vît qu'il faudroit nous porter sur des brouettes. Le pauvre capitaine Perret, qui avoit l'air d'un mourant et ne pouvoit se remuer, se déterminoit cependant à exécuter cet ordre insensé; mais j'annonçai positivement que je brûlerois la cervelle à celui qui auroit l'insolence de me toucher; et en conséquence

de cette déclaration, on me mit sous la garde d'une sentinelle. Tout le camp alors sembloit ne renfermer que des fous.

Le 11, nous reçûmes avis qu'on avoit vu un certain nombre de rebelles à l'opposite du Devil's-Harwar, et nous apprîmes ensuite qu'ils avoient quitté la Comewine, sur les bords de laquelle ils avoient brûlé, le 5, la maison du maître de Killesting-Nova, ou la Neuve, dans laquelle M. Slighter le commandeur, étoit renfermé; qu'ils avoient dévasté toute la plantation, enlevé trente-trois femmes, et mutilé l'enfant mâle d'un mulâtre, pour se venger de son père; et qu'enfin les chasseurs nègres étoient à leur poursuite. Le capitaine Frédéric arriva aussi ce même jour. Il avoit quitté les troupes de la Société pour entrer dans le corps de marine du colonel Fourgeoud, et il nous confirma ces malheureuses nouvelles.

A-peu-près dans ce temps, après avoir manqué de tout pendant quatre mois, je reçus le reste de mes provisions qu'on m'envoyoit de la plantation de *Mocha*, mais détruites aux trois quarts, par les blates, ou les kakerlaques : je distribuai aux malades ce qui restoit de meilleur, mais ce qui me fit le

plus de plaisir, ce fut d'apprendre que Joanna et mon fils Johnny étoient hors de danger et se rétablissoient à Paramaribo. Cette nouvelle me ranima tellement, que le lendemain matin, j'annonçai que je me trouvois en état de faire le service, et Dieu sait si cela étoit. Le besoin de changer d'air y eut aussi beaucoup de part, car j'en manquois absolument dans l'espèce de prison que je gardois, et j'en avois extrêmement besoin. Le même soir, un bateau rempli d'indiens caraïbes, remonta la Cormoetibo-Crique, pour entrer dans le Maroni, par la communication de la Wana-Crique.

Le 20 décembre, je fus rétabli de ma blessure au pied ; le colonel Seybourg l'étoit aussi de sa fièvre chaude.

Des ordres du colonel Fourgeoud qui se trouvoit mieux en ce moment, arrivèrent le 21 : ils portoient de lever notre camp de Jérusalem et de nous rendre encore une fois à la Wana-Crique. En conséquence, les malades furent envoyés dans des barges à l'hôpital du Devil's-Harwar, déjà presque plein. Plusieurs étoient attaqués d'une maladie assez semblable à la tympanite, et qu'on nomme ici le *kouk*. Elle consiste en une prodigieuse

enflure au ventre, qui est en même temps très-dur. On la gagne, dit-on, en buvant de l'eau bourbeuse, sans y mêler quelque liqueur spiritueuse; et c'étoit notre breuvage ordinaire et général.

Le 22, à six heures du matin, nous levâmes le camp, et nous suivîmes les bords de la Cormoetibo-Crique, qui n'étoit qu'un marais. On abandonna à lui-même un de nos malheureux nègres qui avoit la tête ouverte; on en précipita un autre d'une des barges, et il fut noyé.

Nous vîmes ce jour un grand nombre de *pingos* ou de cochons sauvages, qui, comme de coutume, rompirent notre ligne. Plusieurs furent tués à coups de sabre, et quelques-uns se sauvèrent, emportant les baïonnettes dont on les avoit percés.

Cette marche fut sur-tout pénible à cause des fortes pluies qui commençoient à tomber comme des torrens, et qui faisoient sortir les rivières de leurs lits. Les matinées étoient humides et froides, et contrastoient tellement avec l'excessive chaleur du jour, que très-souvent nous frissonnions dans nos hamacs, principalement lorsque nous y étions entrés avec des vêtemens mouillés. Cependant,

dant, j'obviai à cet inconvénient, en marchant une partie du jour, à demi nu comme les chasseurs, et en couvrant ma chemise d'une chaudière renversée, pendant la pluie. Quand elle avoit cessé, je m'habillois, et je souffrois ainsi bien moins que mes compagnons, tout pâles et tout transis.

Le 23 au soir, nous campâmes près d'un petit ruisseau, nommé la *Crique des Caymans*. Un arbre appelé *Monbiara* offrit, dans ce lieu, quelques fruits excellens, mais qui furent tous enlevés par les esclaves, avant que j'eusse pu en goûter, ou en voir un seul parfaitement.

La pluie tomboit toujours, de manière à nous faire craindre un déluge. Nous continuâmes notre route le 24, et le soir nous étendîmes nos hamacs, près d'un ruisseau nommé *Yorica*, ou la *Crible du Diable*. Nous y élevâmes des abris ou des huttes, et l'on y fit des radeaux pour placer les munitions.

Le 25, nous marchâmes dans la vase et dans l'eau, nous reçûmes sur le corps les ondées les plus fortes, et nous campâmes le soir près d'un petit ruisseau, nommé la *Java-Crique*, qui coule à trois milles au-dessous de la Wana-Crique.

Le 26, je fis partie d'un petit détachement, chargé de reconnoître nos anciens campemens, près de cette dernière crique. Nous revînmes le soir en nageant à demi dans la vase et dans l'eau, et sans avoir rien vu que quelques oiseaux et quelques arbres curieux, que je ne puis passer sous silence. On me nomma les oiseaux le *crombach*, le *camawarry* et le *crocro*. Le premier est de la forme d'une grosse bécasse, et il a un bec crochu. Le second est une poule d'eau, mais trois fois plus grosse que le précédent : ils sont très-légers et disparurent en un instant, ce qui est cause que je ne puis en donner une description plus détaillée. Le troisième, ou le *crocro*, est un peu moins gros que nos corbeaux, et je le crois de la même espèce, car il est un des plus voraces de tous les oiseaux carnassiers. Cet oiseau est d'un bleu foncé. Son bec et ses jambes sont extrêmement forts : il a un croassement des plus désagréables et des plus perçans, sur-tout pendant la nuit. Les arbres étoient ceux que les nègres nomment *mataky* et *markoury*. Le premier est remarquable par ses racines qui s'élèvent au-dessus de la terre, de telle sorte, qu'un grand nombre d'hommes s'y

tiendroient cachés sans se voir les uns les autres; quelquefois même elles sont si écartées, qu'un cavalier pourroit courir entr'elles; et leur épaisseur est telle, qu'il n'en faut qu'un seul ais pour faire une table de douze couverts.

Je renvoie le lecteur au dessin que j'ai donné de cet arbre étonnant, (*Voy. pl.* XXXIV) et que j'ai placé sur le rivage opposé de celui sur lequel étoit établi notre camp de Jérusalem. J'ai fait entrer dans la même planche, une vue de notre camp de la Java-Crique *par un beau temps*

L'autre arbre, le *markoury*, est vraiment redoutable, à cause de ses qualités vénéneuses, qui sont d'une nature si subtile, que la fumée de ce bois est fatale aux animaux lorsqu'elle s'introduit dans les poumons. Il croît toujours seul, et fait périr infailliblement tout ce qui l'approche. Les esclaves même redoutent tellement de le toucher, qu'ils refusent de le couper sur les plantations. Il est peu élevé, inégal et d'une forme désagréable; il n'a que quelques branches, et son feuillage est d'un vert pâle. On m'a dit que les Indiens empoisonnent quelques-unes de leurs flèches en

les trempant dans la sève de cet arbre.

Le 27, une autre patrouille se mit en marche, et ne fit pas plus de découvertes que la première.

J'ai déjà dit que l'ulcère que j'avois au pied gauche étoit guéri, et cela étoit vrai ; mais dans ce moment, je tirai de mon bras droit deux grands insectes qui me causèrent d'autres ulcères très-profonds. On nomme ces insectes *vers de buissons* à Surinam. Ils sont aussi gros que la chrysalide des papillons ordinaires; ils ont la tête noire et la queue pointue ; ils s'enfoncent extrêmement dans la chair, et il faut une lancette pour les en retirer ; ils vivent généralement dans les eaux stagnantes, et ce fut en y marchant constamment que je fus exposé à leurs atteintes.

Mon courage commençoit à m'abandonner par suite de tous ces désastres. Tant de tortures différentes et réitérées, auxquelles je ne voyois pas de fin, m'agitèrent l'esprit et me fatiguèrent de la vie. Dans cette affreuse situation, je tombai à genoux, et je suppliai le ciel d'appésantir sa malédiction sur moi, si je ne quittois de semblables chefs et un tel service à la première

occasion qui se présenteroit de le faire avec honneur. On verra dans la suite de mon récit, si j'ai religieusement observé ce vœu.

Notre campement actuel étoit insoutenable au-delà de toute description. Une inondation continuelle y couvroit le sol, de telle sorte qu'il fallut construire des radeaux pour y placer nos munitions. Nous ne pouvions sortir de nos hamacs sans avoir de la vase ou de l'eau jusqu'aux genoux; et dans les endroits où elle étoit plus basse, les insectes nous dévoroient tout vivans. Une situation si mal-saine augmenta le nombre de nos malades, et on fut obligé de faire descendre la Cormoétibo-Crique à une autre barge remplie de mourants qu'on envoyoit à l'hôpital du Devil's-Harwar. De ce nombre, étoit ce pauvre vieux nègre qui avoit eu le crâne fracassé, et n'avoit pu nous rejoindre que la veille dans un état affreux. Ce cimetière flottant partit le dernier jour de l'année 1775.

CHAPITRE XXIV.

Levée de deux compagnies de Volontaires composées de nègres et mulâtres libres. — Différentes espèces de Poissons. — Indiens Arrowoukas. — *Le corps du colonel Fourgeoud reçoit l'ordre de s'embarquer pour la Hollande. — Le serpent à sonnette. — Le* Dypsas *bleu. — L'Amphisbène. — Beau papillon. — Le colonel reçoit contre-ordre. — Les troupes rentrent dans les forêts. — Commerce de la colonie de Surinam — Description d'une plantation de cacao. — Héroïsme d'un Nègre. — L'Ananas. — Le Melon musqué et le Melon d'eau.*

Le premier jour de l'an, le colonel Seybourg m'envoya ses complimens, et me fit prier de lui continuer mon amitié. J'allai l'assurer de la mienne à l'instant, et il me déclara qu'il étoit sincèrement affligé des mauvais traitemens dont il s'étoit rendu coupable envers moi. Il m'assura que M. Gibbart, son adjudant et son espion, en

étoit principalement la cause; puis me prenant la main, il me permit d'aller de ce moment à Paramaribo, ou par-tout où je voudrois, jusqu'à ce que je reçusse d'autres ordres. Cette conduite me fit un sensible plaisir, et nous noyâmes tout reste d'animosité, non dans du vin, mais dans du rhum mêlé avec de l'eau. Ayant donc pris congé ce même soir, et de mon nouvel ami et du camp de la Java-Crique, je descendis la rivière de très-bonne humeur pour me rendre dans la capitale de la colonie.

Après avoir dormi pendant une partie de la route, je me trouvai le lendemain matin au Devil's-Harwar, où j'appris que ce même Gibhart, dont je viens de parler, y étoit mort nouvellement. Le soir, nous arrivâmes à la plantation de Beekslied. Mes rameurs faisoient grande diligence. Pour s'y exciter, l'un d'eux battoit l'eau avec sa rame, de manière à lui faire rendre un son différent, et ses camarades l'accompagnoient en chœur.

J'arrivai le 3 à la forteresse d'Amsterdam où j'eus un excellent dîner de poissons de différentes espèces, qui se nommoient le *passary*, le *prare-prare*, le *provost* et le *curema*. Le *passary* est de plus de deux pieds

de long, et pèse quelquefois vingt livres. Sa tête est large et plate. Il a deux longs barbillons, mais il est sans écailles. Sa chair est des plus délicates. Le *prare-prare* est à-peu-près de même forme et également bon. Le *provost* est large, souvent de la longueur de cinq pieds, et d'une couleur jaunâtre. Sa chair est moins agréable que celle des deux précédents, mais elle donne une bonne huile. Quant au *curema*, c'est une espèce de mulet, quelquefois de deux pieds de long, qui a de grands yeux blancs d'argent, et la machoire inférieure plus avancée que la supérieure. Près de ce lieu, on prend aussi une espèce de limasse de mer, dont mademoiselle de Mérian fait mention, et dont la partie antérieure ressemble exactement à celle d'une chevrette.

Le soir de ce jour, à six heures, j'entrai encore une fois dans la ville de Paramaribo. J'y trouvai Joanna et mon fils en parfaite santé. Tous deux avoient été aveugles, des suites de leur maladie, pendant plus de trois semaines. M. Graav, mon ami, m'invita à loger avec eux chez lui.

Je dînai le lendemain avec le colonel Fourgeoud qui se portoit aussi bien que

jamais. Comme de coutume, il me régala de provisions salées (1), mais il m'accueillit d'une manière très-amicale. Il m'annonça qu'on venoit de lever deux compagnies de volontaires, composées de mulâtres et de nègres libres; que les nègres Oucas et de la Saraméca favorisoient les rebelles et étoient de déterminés coquins; qu'on avoit tué quelques-uns des derniers près de la Casiwinica-Crique; qu'il espéroit détruire leur établissement de Fissy-Hollo; que Bonny et ses gens, malgré leurs dépradations, qui ne pouvoient plus durer long-temps, mouroient de faim dans les forêts, et qu'il étoit déterminé, tant qu'il lui resteroit un soldat, à poursuivre ce rebelle, à chercher à le prendre, ou du moins à le chasser de la colonie avec toute sa bande. Le colonel m'apprit de plus qu'un Français, qui levoit le plan des fortifications, etc. pour le gouverneur de Cayenne, venoit de se sauver au moment d'être pendu; qu'il avoit pardonné au capitaine Tulling son mariage

(1) Il soutenoit avec opiniâtreté que ces salaisons étoient excellentes pour la santé, et cependant, il avoit amené trois cuisiniers d'Europe. (*Note de l'Auteur.*)

clandestin; et que le lieutenant-colonel de Borgnes venoit d'épouser une riche veuve.

Le commandant, en un mot, étoit devenu un tout autre homme à mon égard. Ses manières étoient si agréables alors, que je ne pouvois désirer de passer mon temps en meilleure compagnie. Comment étoit-il possible que je fusse à-la-fois le favori de deux chefs rivaux? C'est un mystère que jamais je n'ai pu découvrir; peut-être vouloient-ils me gagner l'un et l'autre, étant toujours ennemis. Quoi qu'il en soit, je me déterminai à conserver la plus exacte neutralité. Je tins aussi la même conduite envers le gouverneur qui m'invita à dîner le surlendemain de mon arrivée, et qui, loin de me donner du bœuf salé, fit servir comme à son ordinaire, un superbe repas.

Je fis aussi visite à mes autres amis, c'est-à-dire, à madame Godefroy, aux familles Demelly, Gordon, Mac Neyl; et je passois encore très-agréablement la journée avec la *noire* madame Sampson, ou Zubly, qui alors étoit veuve.

J'assistai dans ce temps à un bal de mulâtres, auquel cependant on ne voyoit pas d'esclaves. La musique, les lumière, les

danses, le souper, y étoient parfaitement ordonnés. La plus grande magnificence éclatoit principalement sur les habits. L'enjouement et la décence y régnèrent ensemble, et de telle sorte, que cette société eût pu servir de modèle à celle de beaucoup d'habitans d'une autre couleur, qui se croient des manières plus polies.

Ayant vu, le 20, un grand nombre d'Indiens et de nègres des deux sèxes nager dans la rivière près du fort Zélandia, nous voulûmes être de la partie le jeune Donald Mac Neyl et moi. J'avoue que jamais je ne vis agilité pareille à celle des nègres dans l'eau. Ils exécutèrent une sorte de combat, dans lequel ils plongeoient comme des poissons, et se frappoient des pieds, ce qu'ils ne font jamais des mains. Les Indiens, qui étoient de la nation des Arrowonkas, nageoient aussi avec adresse et sembloient des êtres amphibies.

Nous étant suffisamment rafraîchis par ce bain, nous allâmes nous asseoir sur le rivage, où j'eus la satisfaction d'examiner la taille et les traits d'une jeune indienne qui, comme Vénus, sortoit du sein des ondes. — Les Arrowoukas sont très-différents de tous les

autres Indiens dont j'ai déjà entretenu le lecteur; il se rappelle peut-être que j'ai promis de parler d'eux particulièrement; je vais maintenant remplir ma promesse. — Je remarquai que la peau de cette jeune personne, n'étant plus peinte de roucou au sortir de l'eau, me parut bien plus belle que celle de couleur de cuivre des Indiennes des autres nations. Ses membres n'étoient pas déformés par des anneaux étroits, ou des bandes de coton serrées. Sa chevelure ne tomboit pas; mais elle étoit proprement tressée autour de sa tête, et attachée au sommet par une large plaque d'argent (1). Son unique vêtement, qu'elle conserva dans l'eau, étoit un petit tablier carré, fait en grains, comme ceux que j'ai précédemment décrits : elle étoit donc, quant au reste du corps, parfaitement nue. Elle portoit une figure charmante, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Sa taille élancée, sa force, sa jeunesse, sa vivacité, tous les signes heureux de la santé, me convainquirent de cette vérité, que lorsque le corps se découvre entièrement

(1) On la remplace par une coquille, un os de poisson, ou des dents de tigre. (*Note de l'Auteur.*)

aux yeux, ce qui, sans doute, étoit ordonné par la nature, on fait peu d'attention à la beauté du visage. Sa physionomie annonçoit cette aimable simplicité, cette innocence naïve qui ne soupçonne pas même une offense à la pudeur, et que ne peut affecter celle qui se sent coupable de la faute la plus légère. (*Voy. pl.* XXXV.) Un teint couleur d'olive n'est point incompatible avec la beauté : c'est celui qui est le plus naturel aux créatures humaines; car il est probable que le blanc et le noir ne sont que des gradations causées par les extrêmes de la chaleur et du froid (1). Cette jeune fille, parfaitement belle, paroissoit de même aussi parfaitement heureuse. On trouve plus fréquemment le bonheur dans l'état de pure nature, dit Raynal, que dans celui de civilisation le plus perfectionné. Il est

(1) Plusieurs naturalistes ne sont pas de cet avis. De ce nombre est Buffon, qui dit : — « Le blanc paroît être la couleur primitive de la nature, que le climat, la nourriture et les mœurs altèrent et changent même jusqu'au jaune, au brun ou au noir, et qui reparoît dans de certaines circonstances, mais avec une si grande altération qu'il ne ressemble point au blanc primitif, qui en effet a été dénaturé par les causes que nous venons d'indiquer ». (*Buffon. Hist. Nat. de l'homme.*)

certain qu'une européenne rougiroit jusqu'au bout des doigts à la seule idée de paroître toute nue en public ; mais l'éducation et le préjugé font tout, puisque c'est un axiome indubitable, que lorsqu'on ne sent aucun reproche intérieur, on ne peut assurément connoître la honte.

Je me souviens d'avoir vu à Berg-op-Zoom, un jeune Indien des environs de la colonie de Berbiche, nommé *Wilky*. Le général Desalve, qui l'avoit amené, le fit vêtir et lui donna une sorte d'éducation. Cet indien, parmi plusieurs autres choses, apprit à faire la cuisine et des habits, voulant, dit-il, lui-même pourvoir en même-temps à tous ses besoins. Au bout de quelque temps, il témoigna le désir de retourner dans la colonie; et il n'eut pas plutôt touché le sol d'Amérique, qu'il se dépouilla de ses vêtemens, s'enfonça tout nu dans les bois, où, semblable au Hottentot cité par Rousseau dans la note n°. 13 de son discours sur l'*origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*, il finit ses jours comme il les avoit commencés, au milieu de ses compatriotes et de ses amis. — Mais revenons à cette fille. Elle tenoit un perroquet vivant

qu'elle avoit fait tomber elle-même avec une flèche arrondie, et que je lui payai un couteau à double lame. Les Arrowoukas sont d'une telle adresse à cette sorte de chasse, que fréquemment ils atteignent un macaw, dans toute la force de son vol, et souvent même un pigeon.

Je ne puis quitter ce sujet sans faire quelques remarques sur le moral de ce peuple, qui non-seulement vit en paix avec la plupart des autres nations Indiennes, mais qui surtout est fortement attaché aux Européens, dont il possède l'estime.

Je rapporterai un seul fait comme une preuve de la reconnoissance par laquelle se distinguent ces Indiens. Il y a quelques années que deux d'entr'eux, le mari et la femme, vinrent à Paramaribo. Cette femme étant fort avancée dans sa grossesse, M. *Vandermey* donna ordre à ses domestiques de les conduire l'un et l'autre chez lui, de leur donner un appartement particulier, et tout ce dont ils pouvoient avoir besoin; puis il leur souhaita le bon soir. L'Indienne accoucha pendant la nuit; et le lendemain matin, quand les domestiques entrèrent pour renouveller les offres de service de leur

maître, ils ne trouvèrent ni le mari, ni la femme. Ceux-ci étoient partis avant le jour pour rentrer paisiblement et avec leur enfant dans la forêt (1). On fit alors différentes conjectures sur cette intégrité si vantée des Arrowoukas ; mais au bout de dix-huit mois, le même Indien vint retrouver M. Vandermey, amenant un charmant jeune homme de la nation des Accawaus, qu'il avoit fait prisonnier dans un combat (2). Il le présenta à son bienfaiteur en lui disant seulement, *C'est pour vous*, et il disparut sans attendre la réponse. On offrit à M. Vandermey plus de deux cens livres sterlings de cet esclave, mais il les refusa et le traita aussi bien que s'il eût été un homme libre.

L'éducation que les Indiens reçoivent dans leur enfance, est si conforme aux loix de la simple nature, que leur esprit est rarement corrompu, et leur corps mal conformé. Trop de soins de l'un et de l'autre peuvent

(1) J'ai déjà dit que les Indiennes accouchent sans douleur. (*Note de l'Auteur.*)

(2) Ce qui est une chose très-rare chez eux, car il n'y a pas de peuple plus paisible. (*Note de l'Auteur.*)

être

être aussi dangereux qu'une négligence absolue. C'est l'avis de l'ingénieux docteur Bancroft, qui l'appuie (inutilement je crois) sur une citation de Quintilien.

Quoique les Arrowoukas vivent dans une harmonie parfaite avec les Européens et la plupart de leurs voisins, ils vont cependant à la guerre quand on les a provoqués. Leurs armes sont l'arc, les flèches et une massue qu'ils nomment *abowtou* (1); mais ils ne mangent pas leurs prisonniers comme font les Caraïbes qui dévorèrent même les nègres qu'ils tuèrent pendant une insurrection arrivée dans la colonie de Berbiche. Quoiqu'ils soient bien plus éloignés de la mer que les *Warrows*, ils ont des canots, quelquefois de quarante pieds de long, dans lesquels ils descendent les rivières. Les Indiens de cette nation sont grands herboristes. Pour les maux extérieurs, ils ont recours aux simples dont abondent les forêts de la terre ferme de l'Amérique. - Mais continuons le récit de nos opérations.

Le 25, je fus saisi de la fièvre, et l'on me

(2) Les habitans de la nouvelle Zélande appellent les leurs *patou-patous*, affinité des plus remarquables en raison de la grande distance qui sépare les uns des autres.

saigna du pied ; mais la lancette ayant pénétré trop avant, je fus estropié. Vers ce même temps, le colonel Seybourg revint très-malade du camp de la Java-Crique.

Le colonel Fourgeoud étoit alors sur le point de recommencer ses opérations. Il avoit déjà envoyé un détachement à Savannah-le-Juif, pour être mieux informé de ce qui se passeroit de ce côté. Ce fut dans un tel état de choses qu'il reçut des ordres de la Haye, portant d'abandonner immédiatement cette expédition et de s'embarquer sans délai, pour la Hollande, avec tout son corps.

En conséquence de ces ordres, les vaisseaux de transport furent mis en commission le 27; les officiers et les soldats reçurent ce qui leur étoit dû, et ils en furent enchantés. Tout le monde étoit dans la joie à Paramaribo, à l'exception de quelques habitans et de moi-même.

Le 14 février, malgré mon pied, la fièvre, un ulcère et le scorbut, j'allai, marchant sur des béquilles, avec mille florins dans ma poche, partager cette somme entre le colonel Fourgeoud et madame Godefroy, pour l'acquit des dettes que j'avois contractées en

rachetant mon nègre *Quaco* et ma Joanna ; ensuite, je retournai chez moi, sans un seul schelling dans ma bourse. Les 500 florins que je remis à madame Godefroy n'étoient qu'un foible à-compte des 1800 que je lui devois, et cependant elle eut la générosité de m'engager de nouveau à emmener Joanna et mon fils en Hollande. Celle-ci s'y refusa avec courage, et déclara « Qu'indépendamment de toute autre considération, elle ne » consentiroit jamais à sacrifier les intérêts » de sa bienfaitrice à ceux de son bienfaiteur ; que sa propre félicité, et même la » mienne qui lui étoit plus chère que la » vie, se changeroient alors en amertume » pour elle, tant que la dette de sa liberté » ne seroit pas entièrement acquittée, soit » par moi-même, soit des fruits de sa » propre industrie, ce qu'elle espéroit voir » se réaliser un jour ». Elle ajouta « que » notre séparation ne seroit que momentanée, et que la plus grande preuve que » je pusse lui donner de mon estime, étoit » de supporter courageusement ce petit revers de fortune, sans pousser même un » seul soupir en sa présence ». Elle accompagna ces derniers mots d'un sourire : puis

elle embrassa son fils et me quitta bien vite pour pleurer amèrement. — Au moment même, on m'appela chez M. Delamare qui venoit de mourir; et ma douleur alors passa toute expression. Il fallut cependant me décider à supporter une ou deux années d'absence. L'après-midi, pour me distraire un moment de mes chagrins, j'allai voir le cabinet de curiosités indiennes de M. *Roux*. Ayant jeté les yeux, par hasard, sur un serpent à sonnette, je décrirai ce dangereux reptile, avant de quitter la colonie de Surinam.

Le *serpent à sonnette* de Surinam a quelquefois de huit à neuf pieds de longueur. Il est très-épais au milieu du tronc et s'amincit vers le cou et la queue. Sa tête large et plate, est horriblement difforme. On lui voit deux narines très-ouvertes près de la gueule; et comme au cayman, une grande écaille ou bosse au-dessus de ses yeux, d'un noir de jais, et très-brillans. A l'extrémité de sa queue sont plusieurs écailles d'une espèce de corne mince, très-sèches, et jointes ensemble, que l'animal secoue lorsqu'il est irrité, et qui rendent un son semblable à celui d'une sonnette, dont il tire son nom. On dit

que le nombre de ses écailles s'augmente proportionnément chaque année, et qu'à ce moyen on peut dire son âge avec précision. Ce serpent est tout couvert d'autres écailles qui s'élèvent sur l'épine du dos. Il est de couleur d'orange terne, mélangée de brun obscur et de tâches noires qui paroissent aussi très-visiblement sur la tête : son ventre est de couleur cendrée avec des écailles transversales, comme la plupart des autres serpens. Quand cet animal guette sa proie, il se forme en rond comme un rouleau de corde, et en agitant un peu sa queue, puis il la fait sonner et s'élance, mais d'un seul saut de la longueur de son corps ; ensuite, il se cache une seconde fois pour s'élancer encore. Le venin de ce serpent passe pour mortel, ou pour très-dangereux, du moins dans toute l'Amérique. Quant à sa propriété de fasciner les yeux et de faire tomber les souris, les écureuils, les oiseaux, dans sa gueule, je la rejette comme fabuleuse. Tout ce charme supposé consiste seulement en ce que ces pauvres animaux, se voyant surpris d'un danger si imminent, sont saisis d'une frayeur et d'un tremblement tels, qu'ils en perdent l'usage de leurs membres et demeurent im-

mobiles à leur place; ou, en cherchant à se sauver, ils tombent au pouvoir de leur ennemi.

Je vis aussi, dans ce cabinet, le *dipsas bleu* de Surinam, qui est presque de couleur d'outre-mer sur le dos; celle des flancs est très-claire, et il a le ventre blanchâtre. Je n'ai pas entendu dire que la piqûre de ce reptile fût fatale, mais elle cause une soif immodérée, dont il tire son nom, le mot *dipsa* signifiant *soif* en grec. Je remarquai encore un autre serpent d'environ trois pieds de long, couvert d'anneaux de différentes couleurs, qu'on nomme *amphisbène*, parce qu'on suppose qu'il a deux têtes; mais la vérité est qu'en raison de sa forme cylindrique, sa tête et sa queue se ressemblent au point que l'erreur est presque pardonnable; ses yeux, d'ailleurs, sont à-peu-près imperceptibles. C'est le même serpent que ces grosses fourmis que j'ai décrites, nourrissent, dit le vulgaire, lorsqu'il est aveugle, et qu'en conséquence, on honore, en ce pays, du nom de roi des fourmis (1).

Dans la nombreuse collection de beaux

(1) Je ne conçois pas comment mademoiselle de Mérian peut appeler ce reptile un animal vivipare. (*Note de l'Auteur.*)

papillons du même M. Roux, j'en remarquai un, sur-tout, de grandeur moyenne, dont les quatre ailes, tant en-dessus qu'en-dessous, sont élégamment rayées de barres noires et d'un verd brillant. L'étonnante hauteur à laquelle s'élève cet insecte, et la vélocité avec laquelle il vole, le rendent des plus rares. Sa chenille d'un verd de mer est couverte de pointes dures, assez semblables à des plumes.

Je viens de dire que nous avions eu ordre de quitter la colonie, et que tout le corps s'en réjouissoit, excepté moi; mais notre chef reçut, le 15, des lettres de Hollande, par lesquelles notre retour étoit différé de six mois. Mes camarades furent accablés de ce retard, qui me fit revivre; et je me déterminai à économiser toute ma paie, jusqu'à ce que j'eusse amassé la somme nécessaire pour être entièrement propriétaire de Joanna : mais ce qui me chagrina fort, ce fut la réception d'autres nouvelles d'Europe, qui portoient que sa majesté britannique avoit invité la brigade écossoise à se rendre en Angleterre, et je regrettois extrêmement de ne plus en faire partie. (1) On m'offrit à

(1) Les Etats de Hollande refusèrent cette demande au roi. (*Note de l'Auteur.*)

peu près dans le même temps une compagnie sous le général Washington, et je la refusai sans hésiter.

Le 18 février, nos soldats, désespérés, furent renvoyés au mont Magdenberg; il en restoit toujours un gros détachement à la Java-Crique. Nos officiers alors étoient tellement aigris, que l'un d'eux, M. *Fisher*, se battit deux fois en duel, du jour au lendemain, et blessa dangereusement ses deux adversaires, qui étoient officiers des troupes de la compagnie.

Comme je n'étois pas encore rétabli, je demeurai quelque temps de plus à Paramaribo. J'y vis, dans la maison de M. Reynsdorp, une juive portugaise qui élevoit ses enfans dans la religion chrétienne, pendant que, d'un autre côté, la supérieure d'une maison de charité faisoit journellement fustiger d'infortunés esclaves, parce que, disoit-elle, ils étoient des payens. Elle condamna, entr'autres, à quatre cents coups de fouet, une malheureuse négresse qui les reçut sans se plaindre.

Mais quittons ce désagréable sujet; et, puisque l'occasion se présente de le faire, donnons au lecteur un état abrégé du com-

merce et de la valeur intrinsèque de cette colonie abreuvée de sang, qui seroit encore plus riche, si elle ne suivoit l'exemple de la femme à la poule aux œufs d'or.

On compte à Surinam de six à huit cents plantations qui produisent du sucre, du café, du cacao, du coton. Il y en a quelques-unes, en outre, d'indigo. On a formé aussi des établissemens pour la coupe du bois de construction, etc. On peut voir dans la table suivante l'état et la valeur de l'exportation des denrées des quatre premières espèces de plantations pendant quatre ans:

Années.	Barils de sucre.	Livres de café.	Livres de cacao.	Livres de coton.
1771	19,494	11,135,132	416,821	203,945
1772	19,260	12,267,131	354,935	90,035
1773	15,741	15,427,298	332,229	135,047
1774	15,111	11,016,518	506,610	105,126
Total.	69,606	49,846,082	1,610,595	534,153

69,606 barils de sucre
à 60 fl. (1) l'un, font .. fl. 4,176,360
49,846,082 livres de

(1) On sait que le florin d'Hollande vaut à-peu-près 2 livres 4 sous de France.

De l'autre part	fl.	4,176,360	
café, à 8 deniers et demi par livre, font..		21,184,584	17
1,610,595 livres de cacao, à 6 deniers et demi par livre, font...		523,443	7 8
534,153 livres de coton, à 8 den. l'une, font		213,661	4
Somme totale.	fl.	26,098,049	8 8

Ce qui fait exactement pour une année... fl. 6,524,512 7 2

Mais ce produit approximatif fut pour la ville d'Amsterd. seule.

Exportation.

Si on ajoute à ce compte ce qu'on exporte encore pour Roterdam et la Zélande, outre la consommation intérieure, les sommes en retour du rhum, de la mélasse, du bois

Ci. fl. 6,524,512 7 2

De l'autre part fl. 6,524,512 7 2

de construction et de l'indigo, on aura encore la même somme, ou à-peu près. ci. . . . . fl. 6,524,512 7 2

Total. . . . . fl. 13,049,024 14 4

Qui, en le supposant seulement de 11,000,000 florins, fait un revenu annuel d'un million sterlings.

Je vais démontrer à présent comment cette somme est partagée entre la république de Hollande et cette colonie.

La ville d'Amsterdam fournit environ 50 vaisseaux de quatre cents tonneaux, l'un portant l'autre, qui reçoivent pour le frêt de l'importation de différentes marchandises, la somme de fl. 6,000 et pour celui d'exportation des product. de

Ci-contre. fl. 6,000

De l'autre part,	6,000		
la colon. (1)	32,000		
Ainsi, chaque vaisseau a de frêt.	38,000		
qui, multipliés par 50 font exactement. . . .		fl.	1,900,000
Je compte trente vaisseaux de différentes charges, de plus, pour Roterdam et la Zélande, qui font. . . .		fl.	1,200,000
Exportation.		fl.	3,100,000
Et pour les briques qui servent pour le lest, pour les passagers, etc.		fl.	80,000
Chaque vaisseau de la côte de			
		Ci. fl.	3,180,000

(1) Le sucre paie environ 3 livres par barrique, le café à-peu-près autant le cent pesant; d'autres marchandises à proportion. — *N. B.* J'insère ceci sans preuves authentiques et sauf erreur.

De l'autre part.	fl.	3,180,000
Guinée qui importe annuellement de 250 à 300 nègres a. . . . . fl. 120,000		
Ainsi, en portant le nombre de vaisseaux à 6 (1), on a	fl.	720,000
J'ajouterai à ce compte les denrées et marchandises importées de la Hollande, telles que le vin, les liqueurs, la bière, le bœuf et le porc salés, la farine, la soie, le coton et les toiles; les habits, les chapeaux, les souliers; les bijoux d'or, d'argent et d'acier; les outils de maçons et		
Ci. . .		3,900,000

(1) Il y a des années où il n'est que de quatre, et d'autres de six. (*Note de l'Auteur.*)

De l'autre part de charpentier, etc etc. à une estimation d'environ 50 pour cent de profit, outre les correspondans, les assurances, les charges, les impôts, les frais de magasin, les droits de port, de quaiage, d'emballage, lesquels derniers articles coûtent dix pour cent de plus aux habitans; ainsi, l'un portant l'autre. . ce qui fait déjà la somme de.	fl.	3,90,000
		1,100,000
	fl.	5,000,000
En comptant l'intérêt de 6 pour cent des cinq millions sterlings dus par la colonie, et ce qui lui en coûte pour les usuriers en Hollande, où elle a des charges, et où ceux qui ont fait fortune		
	Ci. . .	fl. 5,000,000

De l'autre part.	fl.	5,000,000
vont la dépenser, le montant en produira au moins.	fl.	1,000,000
Tous ces objets réunis ne font pas moins que la somme annuelle de	fl.	6,000,000
qui reste net de profit à la république, c'est-à-dire, principalement pour Amsterdam, Roterdam, et la Zélande. Ainsi, les habitans de Surinam ont pour leur part du trésor susdit seulement	fl.	5,000,000
qui font ensemble, comme je l'ai dit, un million sterlings, ou	fl.	11,000,000

Je vais montrer, en troisième lieu, comment les dépenses intérieures de la société de Surinam sont acquittées par le produit des charges; et elles ne sont pas foibles.

Ayant déjà dit, en parlant du gouvernement de cette colonie, que les receveurs

. . . . . .

des deniers publics sont au nombre de cinq, je vais montrer à-présent ce que lève chacun d'eux pour l'acquit desdites dépenses.

Le premier de ces receveurs est préposé aux droits d'importation et d'exportation,

Il lui est payé,

par tous les vaisseaux hollandais 3 flor. par tonneau; par les américains 6.	Ainsi pour cet article,	90,000
Par les Américains, etc, pour tous les objets d'importation et d'exportation, 5 pour cent.		60,000
Le sucre paie 1 fl. par mille ou par barrique. Le café, 15 d. pour cent livres pesant. Le cacao, 1 fl. 15 d. pour cent liv. pesant. Le coton.	en 1771 payé	260,000
Ainsi, il reçoit annuellement la somme de. . . . . fl.		410,000

Le

De l'autre part . . . . . fl. 410,000

Le second est le receveur des grands et petits impôts.

On lui paie,

Pour un baril de bière	fl.	3 — —	
Pour un baril de vin rouge.		12 — —	
Pour une pipe de vin de Madère. . . .		23 10 —	
Pour une quarte (près d'une pinte) de vin en bouteilles.		— — 1	
Pour la taxe sur les publications. . .		600 — —	
Pour celle sur les marchands en détail		300 — —	
Qui se montent annuellement au moins à.			100,000

Le troisième receveur est celui de la capitation. Il reçoit de tous les habitans, blancs et noirs, sans exception,

Ci-contre. 510,000

De l'autre part . . . . . fl. 510,000.

Et par tête, soit pour un homme, soit pour une femme, fl. 2-10; pour chaque garçon ou fille, au-dessous de douze ans. . . . . 1 5 — qui produisent annuellement. — 150,000

Le quatrième est le receveur des droits sur la vente des marchandises et des esclaves, auquel on paye, pour tout objet mort, en y comprenant les plantations, 5 pour cent.

Pour la vente des nègres esclaves, nouvellement importés, ou arrivés, 2 et demi pour cent. — qui font... — 130,000

Le dernier officier, enfin, est celui qui reçoit la taxe des frais de poursuite des nègres déserteurs, qui fut établie, parce

Ci-contre. . . . . fl. 790,000

De l'autre part.....		fl. 790,000
que les autres taxes ne suffisoient pas. Les sommes qu'il perçoit produisent annuellement, c'est-à-dire, par une taxe additionnelle d'un florin, en forme de capitation sur les blancs et les noirs...	80,000	
Une autre de 4 pour cent de tout bénéfice annuel évalué sur affirmation.	400,000	
Qui font exactement. . .		fl. 480,000
On paye encore annuellement, pour l'entretien des communes, c'est-à-dire, par chaque maison, selon son étendue		
par carrosse.	20	
par whiskey	10	
par cheval de selle.	10	
qui ajoutent aux impositions susdites		12,000
Et toutes ces sommes réunies, font un revenu qui n'est pas moindre de.		1,282,000

Après avoir démontré clairement, tant à l'aide du *Tableau de la colonie de Surinam, par le docteur Fermin*, que d'après mes propres connoissances, que la valeur intrinsèque de cet établissement est de plus d'un million sterling (plus de 24 millions tournois) de revenu, qu'une sage administration pourroit augmenter encore; après avoir aussi démontré que la plus grande partie de ce revenu tourne au profit de la république, tandis que les colons sont accablés de taxes qui les forcent d'avoir recours à d'étranges manœuvres, et changent peut-être d'honnêtes gens en frippons; je donnerai par forme de suite un état abrégé du commerce des Américains du nord, avec cette colonie: — ils y arrivent de la Virginie, de Rhode-Island, de New-York, de Boston, de la Jamaïque, de la Grenade, d'Antigoa, de l'île de Barbade, etc. dans de petits bricks, des sloops, etc. Ils apportent de la farine, du bœuf, du porc, des harengs, du sel, des maquereaux, du tabac en feuilles pour les nègres, des planches de sapin, du rhum, des liqueurs, des pains de sucre (1), des chandelles de

(1) J'ai déjà dit qu'on ne fait point de rhum dans cette colonie, et l'on n'y raffine pas le sucre. (*Note de l'Auteur.*)

spermacéti, des oignons, etc. Chaque bâtiment est en outre obligé d'amener un cheval: le propriétaire du bâtiment s'en exempte souvent par une ruse : il présente la tête d'un animal de cette espèce, et affirme qu'il l'a fait monter à bord, mais qu'il y a péri pendant la traversée. En retour de ces marchandises, les Américains exportent toute la mélasse de Surinam, dont ils font du rhum chez eux, et souvent ils chargent entièrement leurs navires de marchandises et d'autres productions de cette colonie, quoiqu'ils ne puissent le faire qu'en fraude : mais le vendeur et l'acheteur y trouvent leur profit; l'un reçoit de l'argent comptant, et l'autre achète à bon marché. Ils amènent aussi des îles sous le vent, des esclaves quarteronnés et mulâtres, des deux sexes, qui étant généralement jeunes et beaux, sont vendus à très-haut prix, quelles que soient d'ailleurs leurs dispositions.

Tous les renseignemens que je viens de donner sur le commerce et la richesse réelle de cette belle colonie, sont le résultat des informations les plus exactes. Qu'on me permette de quitter maintenant ce sujet et de continuer ma narration.

Le 21 février, M. Reynsdorp, gendre de madame Godefroy, me prit dans sa barge à voiles; et pour me faire changer d'air, il me conduisit à *Nuten Schadelyk*, une de ses plantations de café. J'y vis un blanc qui venoit de perdre la vue en une nuit, par l'effet de la piqûre du vampire, ou du spectre de la Guiane. Le lendemain, nous remontâmes la Comewine, et nous allâmes à *Alkmaar*, délicieuse plantation de cacao, dont la même madame Godefroy étoit propriétaire. Ici les esclaves étoient traités par leur maîtresse comme ses propres enfans, et ils la regardoient tous comme leur mère. On n'y entendoit ni le bruit des fers, ni les gémissemens; on n'y voyoit aucune marque de sévérité. Tout étoit harmonie et contentement. J'ai représenté dans la *planche* VII, la superbe maison et les dépendances de cette charmante habitation, où règne sans cesse le plaisir, où l'on exerce la plus noble hospitalité. Les jardins, les campagnes, les cases même des nègres y annoncent l'abondance et la paix.

Les cacaotiers sont tirés de pépinières qu'on entretient à cet effet. On les plante régulièrement à dix ou douze pieds de distance les uns des autres; et ils s'élèvent à

la hauteur de nos cerisiers d'Angleterre. Mais ces plantations doivent être bien à l'abri, tant des vents forts, que des rayons brûlans du soleil, quand les arbres sont jeunes, car alors leurs racines ne sont pas assez enfoncées en terre pour les soutenir, et ils ne pourroient supporter une grande chaleur. En conséquence, on les entremêle d'arbustes (de manioques) et de plantaniers, qui, en même temps, font périr les méchantes herbes qui croissent si abondamment dans les climats situés sous le tropique. Au moyen de ces soins, les cacaotiers portent des fruits avant trois ans: à cet âge, ils produisent deux récoltes annuelles; mais ce n'est qu'à celui de douze ou quatorze ans, qu'ils sont arrivés à leur point de perfection. La feuille du cacaotier a plus de huit pouces de longueur, et près de trois de largeur: elle est alongée, nerveuse et d'un vert brillant. La forme du fruit est presque la même, mais cependant un peu plus large. Quand il est jeune, il a l'air d'un concombre; mais quand il mûrit, il devient jaune comme un limon; et alors, il est séparé par côtes ainsi qu'un melon. Les semences ou les amandes sont placées en

long dans le fruit ou la cosse ; étant mûres, elles sont de la grosseur des olives, et de couleur pourpre. Chaque arbre est supposé donner, par récolte, de trente à trois cents cosses, renfermant chacune environ trente amandes qui pèsent une livre ; et par-là, on peut calculer quel sera le produit annuel et moyen. Peu de jours après que la récolte est faite, on retire les amandes des cosses, on les fait sécher à l'ombre, et pendant ce temps, elles perdent une sorte de substance liquide, ce qu'on appelle les faire *ressuer* ; on les renferme ensuite dans les barils, pour être transportées et converties en cette pâte agréable que nous nommons *chocolat*.

On dit que les cacaotiers sont indigènes de la Guiane, et croissent naturellement et en grande quantité près de la rivière des Amazones. Quoi qu'il en soit, le fils du gouverneur Chatillon en planta le premier arbre en 1684, à Surinam ; et la première récolte, exportée en Hollande, le fut en 1733. Un des grands avantages de la culture des cacaotiers, est qu'elle exige moins d'esclaves que toutes les autres espèces de plantations. On verra combien les profits

sont considérables, par le produit de l'an 1774, où l'on exporta 506,610 liv. d'amandes de cacao, seulement pour la ville d'Amsterdam; ce qui produisit 202,614 florins d'Hollande, et revient à la somme de 18,419 liv. sterlings (1). Le prix a varié de 4 à 9 deniers la livre. Le terme moyen est de 6 deniers et demi. Les meilleures plantations, et celle d'Alkmaar est du nombre, produisent annuellement plus de 80,000 pesant.

Le 27, nous retournâmes à la ville, où, la veille, on avoit fusillé un soldat pour cause de mutinerie, et lendemain un vaisseau fut brûlé dans la rade. A-peu-près dans ce temps, le nègre Quacy, qui étoit le prophète et pour ainsi dire le roi de ses compatriotes, partit pour la Hollande, afin d'y présenter ses respects au prince d'Orange, près de qui le colonel Fourgeoud le recommandoit. Ce nègre devoit faire l'éloge de celui-ci, et se plaindre du gouverneur qui ne montroit pas assez de considération pour notre chef. Comme nous étions alors à l'époque des sessions, un esclave eut la jambe coupée pour avoir fui un travail au-dessus de ses

(1) 445,728 liv. 16 sous.

forces. Deux autres furent condamnés à être pendus, parce qu'ils avoient pris la fuite. La conduite héroïque que l'un de ces infortunés tint devant la cour de justice, mérite d'être rapportée. — Il demanda d'être entendu pour peu d'instans, ce qui lui fut accordé; et il s'exprima ainsi :

« Je suis né en Afrique où, défendant » mon prince dans un combat, j'ai été fait » prisonnier et vendu sur la côte de Guinée, » comme esclave, par mes compatriotes. » — Un des vôtres, qui est maintenant » mon juge, m'acheta; et je fus si cruelle- » ment traité par son commandeur, que » je désertai, et rejoignis les rebelles. — » Je me vis forcé de servir Bonny leur » chef, dont le despotisme étoit encore » plus rigoureux que celui des Euro- » péens. Révolté d'une telle conduite, je » me déterminai à fuir les hommes pour » jamais, et à vivre paisiblement dans les » forêts. J'y ai passé deux ans presque seul, » dans la plus grande inquiétude d'esprit, » et ne supportant mon existence que dans » l'espoir de revoir encore ma chère famille » qui, peut-être, par suite de mon absence, » mouroit de faim dans mon propre pays.

» Je dis donc que deux misérables années
» s'étoient écoulées dans cette situation,
» quand les chasseurs me découvrirent,
» me prirent et m'amenèrent devant ce
» tribunal, à qui je viens de raconter
» l'histoire de ma déplorable vie, et à qui
» je ne demande que la grace de me faire
» éxécuter samedi prochain, ou aussitôt
» qu'il sera possible. »

Ce discours fut prononcé avec une extrême modération par un des plus beaux nègres que peut-être on ait vus. Son maître qui (comme il venoit de l'observer) étoit au nombre de ses juges, lui fit cette courte réponse : — « Coquin ! il s'agit bien de
» tout ce que tu nous contes. Les tor-
» tures t'arracheront, dans un moment, des
» crimes aussi noirs que toi-même, ou
» que ceux de tes odieux complices. » Le nègre qui sentit toutes ses veines se gonfler d'indignation, répliqua : — « Massera, les
» tigres des forêts ont tremblé entre ces
» mains (qu'il éleva dans ce moment) ; et
» vous m'osez menacer de vos pitoyables
» instrumens de mort ! Non ! non ! je mé-
» prise autant les tourmens que vous pouvez
» inventer maintenant, que le misérable qui

» les fait souffrir ». A ces mots, il se présente lui-même à la question, dont il soutint les tortures déchirantes, sans proférer un seul mot; depuis même il dédaigna de parler, et finit ses jours par la corde. — Quittons un si douloureux sujet.

Le 8 de mars, je dînai chez le colonel Fourgeoud, pour y célébrer la naissance du prince d'Orange. Ce même jour, M. Reynsdorp donna un repas à tous les soldats. Le colonel m'apprit que les chasseurs, en ce moment, campoient seuls près de la Wana-Crique; que le poste empesté du Devil's-Harwar étoit entièrement abandonné; que les deux compagnies de nègres volontaires, nouvellement levées, avoient fait quelques prisonniers et tué plusieurs autres rebelles sur la route de communication de la Wanica, derrière Paramaribo. Je me portois alors bien mieux, quoique je ne fusse pas encore entièrement rétabli; et ce même chef qui m'avoit traité autrefois si durement, insistoit maintenant pour que je fisse un plus long séjour dans la capitale de la colonie : il m'offrit même la permission de retourner en Europe, ce que je refusai positivement; enfin, vers le milieu du mois, je fus en

aussi bonne santé que j'y eusse été de ma vie. Le colonel Fourgeoud, et moi nous rendions journellement alors visite aux dames, dans la société desquelles personne ne se comportoit plus galamment que lui, tandis que, de mon côté, je ne pouvois souvent surmonter mon dégoût. Elles lançoient les regards les plus expressifs; plusieurs même étoient très-peu réservées dans leurs discours; et une madame N. alla jusqu'au point de me prier, sans cérémonie, de remplacer son mari.

Le 17, cependant, mes yeux furent plus charmés. Allant dîner chez M. Texier, colonel des troupes de la compagnie, je fis d'abord un tour de promenade dans le bosquet d'orangers et les jardins du gouverneur. J'y découvris bientôt à travers les branches deux femmes de la taille la plus élégante et de la plus belle figure, qui sortoient du bain. L'une étoit une charmante et jeune *samboe*, l'autre, une superbe *quarteronnée*. Les traits de celle-ci étoient si réguliers et ses formes si heureuses, qu'on eût pu croire qu'elle avoit pris naissance dans la Grèce : les roses de son teint étoient égales à celles qui bril-

loient dans le bosquet (1). Toutes deux se promenoient en se tenant par la main, et causoient en riant, près d'une plate-bande de fleurs qui bordoit un ruisseau d'une eau vive et claire, dans laquelle elles plongèrent comme des syrènes, quand elles entendirent agiter le feuillage. Je les laissai jouir paisiblement des innocens plaisirs du bain, et j'attendis l'heure du dîner, en parcourant les plantations d'arbres chargés de fruits, et les bosquets fleuris, à travers des allées de beau gravier. Je vis dans ces jardins plus de plantes d'Europe que je n'en croyois sous le tropique, et telles que la menthe, le fenouil, la sauge, le romarin, la verge d'or, le jasmin, la sensitive; des grenadiers, des rosiers, des figuiers, et même quelques plantes de vignes. Les figues étoient d'un beau cramoisi en-dehors et en-dedans, et les roses d'un rouge assez pâle. Il y avoit aussi dans le même lieu quelques belles pommes de pin, et des melons, dont je dirai quelque chose, quoiqu'ils soient généralement connus. Le fruit impérial, appelé *ananas*, ou pomme de pin,

(1) Quoique les Européens pâlissent sous la zone, les naturels du pays, mais particulièrement les mulâtres et les quarteronnés, y ont la plus grande fraîcheur.

croît à l'extrémité d'une tige d'un verd de mer, et de huit pouces de longueur, qui s'élève du centre d'un charmant arbuste de même couleur, dont les feuilles alongées, lisses, pointues, et garnies de piquans très-durs, sont disposées en rond, à peu de distance de terre. La forme du fruit est à-peu-près celle d'une pomme de pin; il est tout couvert d'écailles carrées, et d'une belle couleur d'orange, ou d'or. Une touffe de feuilles semblables à celles de la plante, mais cependant plus petites, le couronne; et mise en terre, elle produit un autre ananas au bout de dix-huit mois. La saveur exquise et le parfum délicieux de ces fruits, sont si bien connus depuis près d'un demi-siècle, que je n'en parle qu'à cause de leur abondance dans la Guiane. Les différentes espèces d'*ananas* ordinaires y croissent sans culture; et dans plusieurs habitations, ils servent de nourriture aux plus vils animaux.

Les melons musqués et les melons d'eau croissent aussi abondament dans ce pays. Le premier est absolument rond, gros comme la forme d'un petit chapeau, à côtes, et de couleur de buffle, d'orange et verte. Sa chair est jaune, ferme, succulente, douce, et d'un parfum délicieux.

Le melon d'eau est de forme ovale. Son écorce, très-lisse, est en partie d'un verd brillant, et en partie de couleur de buffle pâle. La pulpe de ce melon est rougeâtre, d'une substance aqueuse et molle, d'un goût très-doux, d'une saveur exquise; elle est très-rafraîchissante.

Ces melons sont de l'espèce du concombre, et se forment à l'extrémité de fortes queues, avec de larges feuilles qui couvrent la terre. Il est à remarquer que le melon d'eau, dont on peut manger sans suites fâcheuses dans toutes sortes de maladies, réussit mieux dans un terrein sec et sabloneux.

A-peu-près à cette époque, j'envoyai à M. *Rey-Gersman*, en Hollande, une belle collection de papillons de Surinam. Ces insectes y sont très-nombreux, très-variés. Plusieurs personnes qui font métier de les attraper, le trouvent assez bon. Mais l'idée d'en clouer un seul vivant, sur une feuille de papier, suffisoit pour m'empêcher de les prendre moi-même.

Dans le même temps, les capitaines *van-Geurick* et *Frédéric*, accompagnés du sergent *Fowler*, furent envoyés en ambassade vers les nègres *Oucas* et de la *Sarameca*, pour

pour chercher à obtenir d'eux des secours contre les rebelles : ils en promirent, tant que le colonel Fourgeoud leur fit des présens; mais ils n'en fournirent jamais. Quelques autres officiers demeuroient toujours avec nous, occupés à faire la cour aux dames à Paramaribo. De ce nombre étoient le major Medlar et le capitaine Hamel, qui tous deux avoient servi dans le régiment du général de Salves, dans la colonie de Berbiche; le premier avoit été d'abord au service de Prusse. Ce n'étoit pas un petit changement de situation pour nous, qui ressemblions naguères à des sauvages, de nous promener en ce moment dans les rues de cette capitale, vêtus comme des marquis français.

Etant parfaitement bien avec le gouverneur *Nepveu*, je m'avisai de lui demander un terrein inculte dans la forêt, et aussitôt il m'accorda quatre cents acres. En lui faisant cette demande inconsidérée, je n'avois pas songé quel capital il falloit pour défricher les bois, acheter des nègres, et pourvoir à tout ce qu'exige une telle entreprise; mais quand j'eus fait réflexion à la difficulté de trouver un associé qui eût les fonds néces-

saires, je refusai d'accepter cette preuve des bontés du gouverneur.

Le 26, une malheureuse négresse ayant cassé une douzaine de tasses de porcelaine, je lui épargnai quelques centaines de coups de fouet, en les remplaçant. Ce jour aussi une autre femme de même couleur fut assassinée par un français, qui ressentit des remords si vifs de son crime, qu'il se coupa la gorge; un commandeur qui l'avoit aidé, se pendit lui-même. Après avoir visité le pauvre nègre qui avoit eu la jambe coupée, en vertu d'un jugement, je me disposai à partir pour ma quatrième campagne. Pendant que je faisois mes préparatifs, je vis entrer chez moi six nègres esclaves, chargés de présens que m'envoyoient mes amis, et qui consistoient en tout ce que la Guiane peut produire de meilleur. Je devois prendre de nouveau le commandement de la Comewine.

Fin du Tome second.

TABLE DES CHAPITRES

Du second Volume.

CHAPITRE XIII.

Description d'une Plantation de Cannes de sucre. — Bonheur domestique dans une cabane. — Opérations du général Fourgeoud. — La Duncane, *l'*Igname, *le* Soubacou. *— Cruautés de quelques Commandeurs. — Différentes espèces de Poissons. — Ressentiment d'un Capitaine des Rebelles.* Page 1.

CHAPITRE XIV.

Le Colonel Fourgeoud retourne à Paramaribo. — Poule d'eau ailée et armée, d'Edwards. *— Preuve d'ignorance dans un Chirurgien, — De vertu dans une Esclave, — De férocité dans un Com-*

*mandeur.—Le Courlis rouge.—Guêpes-*Marobonso. — *Oranges et Limons.* — *Chiques.* — *Les Troupes rentrent dans les Bois.* — *Le* Kibry-Fowlo. — *Différentes espèces de Cochons sauvages.* — *Fourmis.* — *Danse de Loango.* — *Le* Toreman. — *Bécassine de la Guiane.* — *Plantains et Bananes.* — *Manière de pêcher.—Poissons.—Oiseaux.* Page 34.

CHAPITRE XV.

Indiens aborigènes de la Guiane. — *Nourriture*, — *Armes*, — *Ornemens*, — *Parures*, — *Occupations*, — *Divertissemens*, — *Passions*, — *Religion*, — *Mariages*, — *Funérailles, etc. de ces peuples.* — *Des Indiens-Caraïbes en particulier et de leur commerce avec les Européens.* — *Arbres, Arbustes et Plantes.* 86.

CHAPITRE XVI.

Renfort de troupes arrivées de Hollande. — *Le Goyavier et son fruit.* — *Camp du mont Magdenbergh sur la Tempaty-Crique.* — *Singes de différentes espèces.* — *Nègre étrangement lunatique.* — *Écu-*

reuils de la Guiane. — Arbres de différentes espèces. — Lézards. — Montagnes minérales. — Superbes Points de vue. — Le Roucouyer. — Beau Papillon. — Ver du Palmiste. Page 136.

CHAPITRE XVII.

Nouvelles cruautés plus révoltantes encore que toutes les autres. — Plantes de différentes espèces. — Perroquets et Perruches. — Perdrix de Surinam. — Insectes extraordinaires. — Chèvres de la Guiane. — Le Taïbo. — Poissons de plusieurs espèces. — Grande mortalité parmi les troupes postées sur la Tempaty-Crique et la Comewine. 170.

CHAPITRE XVIII.

Tigre pris dans le Camp. — Le Jaguar. — Le Couguar. — Le Chat-Tigre. — Le Jaguarette. — Action entre un Détachement des Troupes de la Société et les Rebelles. — Manière de vivre d'un Planteur de Surinam. — Poissons de plusieurs genres. — Maladies contagieuses. — Suicide. 200.

CHAPITRE XIX.

Marche des Troupes à Barbacoeba sur la Cottica. — Le Chou-Palmiste et le Mauricy. — *Fièvre chaude. — Trait de reconnoissance dans un Matelot Anglais. — Poivre de différentes espèces. — Citronniers et Limoniers. — Pomme* Mammy. — *Pistaches. — Gouvernement de Surinam. — Chiens de la Guiane. — Trait de Générosité peu commune.* Page 224.

CHAPITRE XX.

Description d'un Nègre rebelle. — Fourmis de Feu. — Feuille ambulante. — Araignée de buisson. — Pois de Pigeon ou d'Angole. — Dénominations expressives, employées par les Nègres. — Prise de la Ville de Gado Saby, *par le Colonel Fourgeoud. — Trait de Superstition. — Habileté de l'Ennemi.* 254.

CHAPITRE XXI.

Pourpier sauvage. — Calebassier. — Escarmouche. — Scène de tendresse fra-

ternelle. — Les Troupes retournent à Barbacoeba. — Plan de l'Action. — Esclave tué par le serpent Oroucoukou. Page 296.

CHAPITRE XXII.

Espèce particulière de Fourmis. — Noix d'Acajou. — Pomme d'Éta. — Alarme sur la Pereca. — Embuscade. — Étrange effet causé par une chauve-souris. — L'Oppossum. — L'Agouti et le Paca. — Le Dattier. — Les troupes retournent à la Cormoetibo-Crique. 323.

CHAPITRE XXIII.

Seconde marche vers Gado Saby. *— Tortue de terre. — Bois de différentes espèces. — Squelette en vie. — Superbes Points de vue. — Centipèdes. — Différens végétaux. — Le commandant en chef tombe malade et quitte le camp. — Sauterelles. — Différentes espèces de Poissons. — Le Lamantin. — Le Tapir. — Observations sur l'existence des Syrènes. — La Tympanite. — Différentes espèces d'Oiseaux. — Le Malaky et le Markoury, arbres. — Vers de buisson.* 353.

11.4.11.1

CHAPITRE XXIV.

Levée de deux compagnies de Volontaires composées de Nègres et Mulâtres libres. — *Différentes espèces de Poissons.* — *Indiens* Arrowoukas. — *Le Corps du colonel Fourgeoud reçoit l'ordre de s'embarquer pour la Hollande.* — *Le Serpent à Sonnettes.* — *Le* Dypsas *bleu.* — *L'Amphisbène.* — *Beau Papillon.* — *Le Colonel reçoit contre-ordre.* — *Les Troupes rentrent dans les forêts.* — *Commerce de la colonie de Surinam.* — *Description d'une plantation de cacao.* — *Héroïsme d'un Nègre.* — *L'Ananas.* — *Le Melon musqué et le Melon d'eau.* 390.

Fin de la Table des Chapitres du second Volume.

005691452